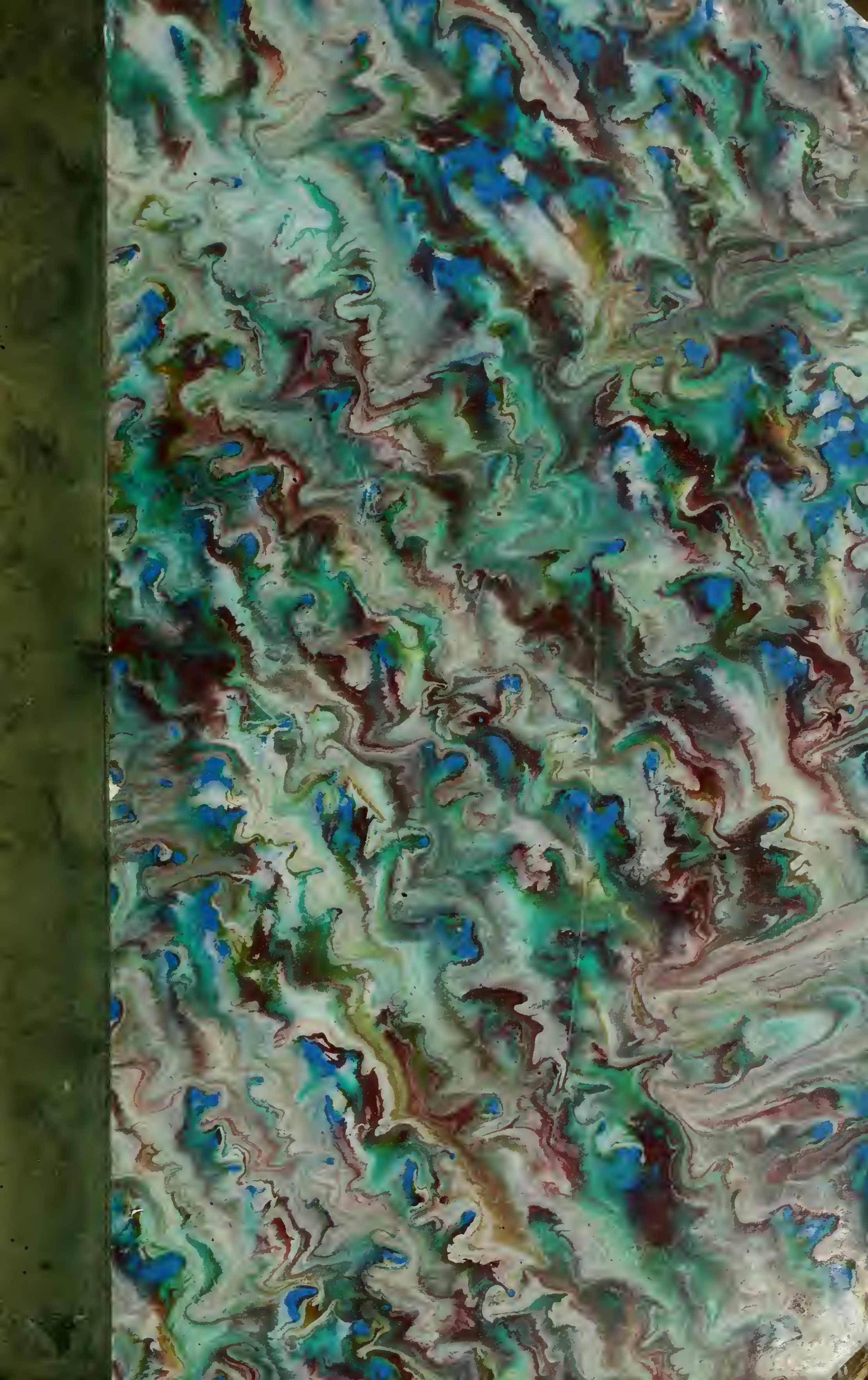
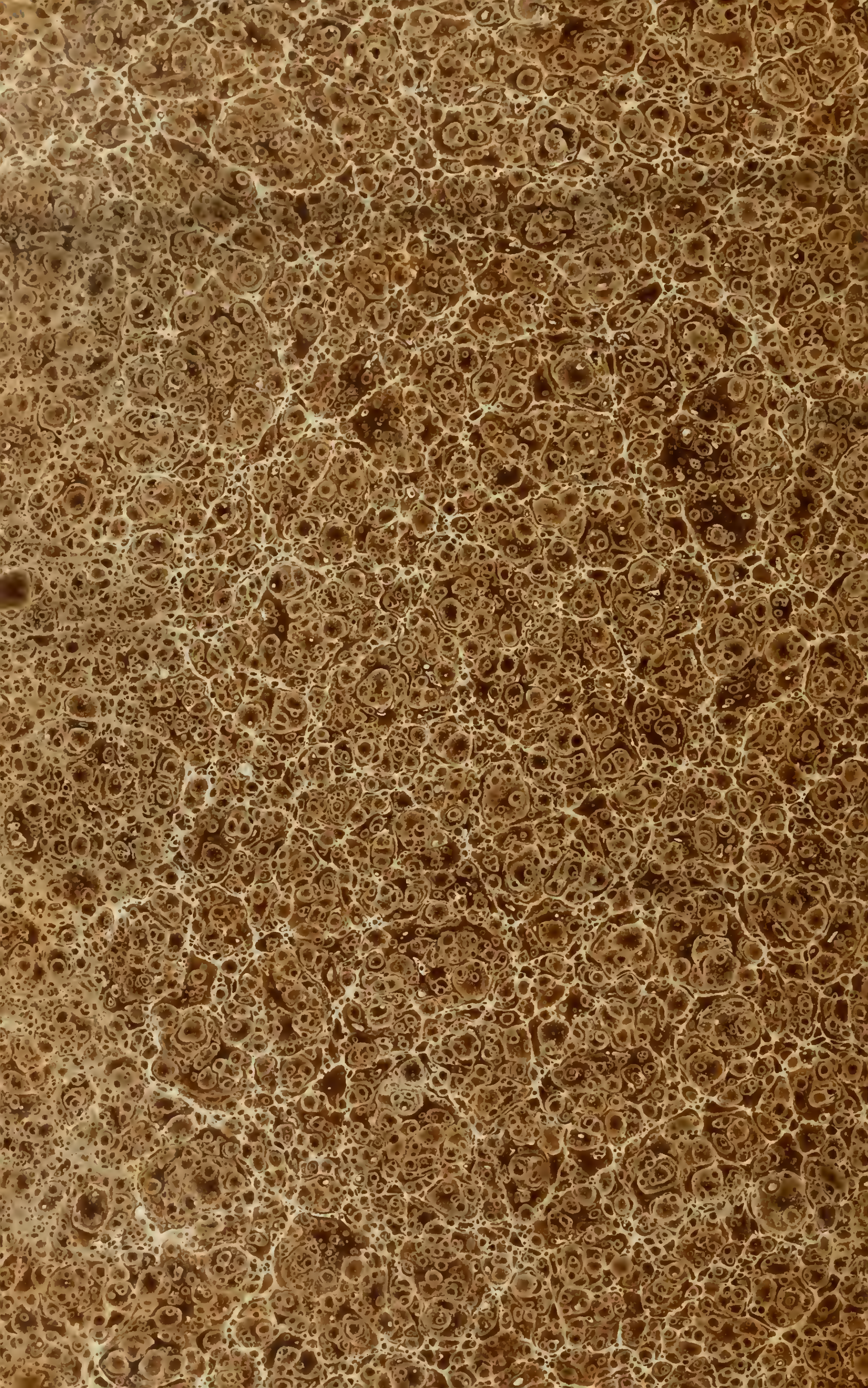






ŒUVRES
DE J. DELILLE.

TOME XI.

Imprimerie de
Jules Didot aîné,
IMPRIMEUR DU ROI.

Rue du Pont-de-Lodi, n° 6.



ŒUVRES

DE J. DELILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

LES TROIS RÈGNES. — II.



PARIS

L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1824.

LES TROIS RÈGNES,

POËME

EN HUIT CHANTS.

AVEC DES NOTES

PAR MM. CUVIER, LEFEBVRE-GINEAU, LIBES, ETC.

CHANT CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Les différentes substances minérales. Énumération des divers métaux. Phénomènes produits par la nature dans l'intérieur des mines. Le proscrit cherchant un refuge dans les mines contre les factions qui ont mis sa tête à prix.

LES TROIS RÈGNES,

POËME.

CHANT CINQUIÈME.

RÈGNE MINÉRAL.

Oh ! que le temps sait bien, dans sa marche féconde,
Sous mille aspects nouveaux reproduire le monde (1) !
Qui l'eût cru qu'un amas de légers sédiments
Brilleroit en cristaux, luiroit en diamants (2) !
Que la terre, oubliant sa vertu végétale,
Des sucs dus à la fleur coloreroit l'opale (3) !
Qu'un ver emprisonné formeroit le corail (4)) !
Mais ce noble arbrisseau, ces pierres, cet émail,
Ne sont que l'ornement et le luxe du monde :
En biens plus précieux notre terre est féconde.
Pénétrez dans son sein : d'abord s'offre aux regards
Ce sel, dans la nature abondamment épars (5).
Le temps, qui l'accumule en de vastes carrières,
En forme lentement des montagnes entières ;
Et ces riches trésors, qu'ignore l'œil du jour,
De la mer vagabonde annoncent le séjour.

J'atteste, ô Wiliska! tes carrières fécondes (6).
Tremblant et suspendu sur tes voûtes profondes,
Le voyageur descend, et son œil enchanté
Dans ces antres obscurs voit toute une cité.
Des murailles de sel se montrent à sa vue.
Le sel se forme en voûte, en colonne, en statue:
Le sel se creuse en temple, et se dresse en autel;
Le travailleur s'assied à des tables de sel.
Au milieu d'un ruisseau court l'onde salutaire
Que jamais de ces lieux l'amertume n'altère (7):
Telle on dit qu'Aréthuse, au sein des flots amers,
Sans perdre sa douceur, voyageoit sous les mers.
Au-dessus, distillée en larmes abondantes,
L'eau des sels congelés brille en gouttes pendantes.
Là, chacun a son chef: il commande; à sa voix
Des milliers de marteaux résonnent à-la-fois.
Tous, d'un égal effort, tous, d'une ardeur commune,
Attaquent ces remparts, ouvrage de Neptune:
Leurs pans tombent en blocs confusément épars.
Là, glissent des traîneaux: ici, roulent des chars.
Le tonneau suit dans l'air le tonneau qui s'éléve;
La mobile poulie, en criant, les enléve.
Chaque bloc est un prisme, et l'éclat des flambeaux
En palais de cristal a changé ces tombeaux.
L'œil voit sans se lasser ces brillants phénoménes.
  Du métal à son tour parcourons les domaines.
Là, de plus grands tableaux frappent encor nos yeux;
Là, tout est plus savant et plus mystérieux:

Entrons. Le vent mugit sous ces voûtes profondes ;
Des torrents souterrains j'entends gronder les ondes.
Tout-à-coup jusqu'à moi parviennent d'autres sons ;
C'est le bruit des travaux, c'est le bruit des chansons,
C'est la voix des humains. Alors de ces lieux sombres
Je crois voir s'éclaircir et s'égayer les ombres :
Aussi, malgré leur triste et ténébreuse horreur,
Mes regards assurés s'y plongent sans terreur.
Je descends, je parcours la longueur de ces routes,
Je mesure de l'œil la hauteur de ces voûtes ;
J'aime à voir ces grands blocs, ces rochers suspendus,
En arceaux naturels sur ma tête étendus.
C'est là, c'est encor là que, cachant sa puissance,
L'éternel ouvrier, dans un profond silence,
Compose lentement et décompose tout :
Il colore, il distille, il unit, il dissout.
  Là, différents de poids, de forme, de figure (8),
Dans la dure épaisseur de leur matrice obscure,
Se forment ces métaux qu'on tâche d'arracher
Aux veines de la terre, aux fentes du rocher :
Le fer cultivateur, et le bronze qui tonne (9),
Et ce métal docile où l'onde s'emprisonne (10) ;
L'étain, l'argent, et l'or qui brille sans rivaux (11) ;
Et ce nouveau métal, le plus lourd des métaux (12),
Que long-temps à nos yeux déroba la nature,
Et de nos arts féconds la richesse future ;
Et le mercure enfin, qui, connu par son poids (13),
En globules roulants glisse et fuit sous nos doigts.

Il est d'autres métaux moins purs dans leur essence,
Tous différents de poids, de couleur, de puissance :
Le tung-stène grisâtre[14], et l'arsenic rongeur[15],
Qui du cuivre blanchi déguise la rougeur,
Et par deux attentats sert, doublement perfide,
Le monnoyeur coupable et le lâche homicide[16];
Mais qui, par ses couleurs réparant ses forfaits,
A nos arts innocents prodigue ses bienfaits[17].
Ailleurs c'est le nickel[18]; le douteux molybdène[19],
Dont nul ne connoissoit la substance incertaine,
En grains noirs et brillants se montrant à nos yeux,
S'évaporant à l'air, et résistant aux feux;
Le cobalt qui, de l'art sujet involontaire[20],
Garde dans le creuset sa roideur réfractaire,
Et, par les feux ardents lentement pénétré,
Se fond avec le verre en fluide azuré;
Le bismuth peu ductile et peu rebelle aux flammes[21],
Qui se forme en cristal et se déploie en lames;
Le manganèse à peine entamé par les feux,
Mais au contact de l'air tombant en grains poudreux[22];
Et le zinc Indien, qui, lorsqu'un grand théâtre
Étale à tout Paris ces jeux qu'il idolâtre,
De si riches couleurs, de rayons si brillants,
Pare ces faux soleils dans l'ombre pétillants,
Dont Tivoli plaintif à regret s'illumine[23],
Et, pour Ruggieri, fait déserter Racine;
Et l'antimoine, enfin, utile aux animaux,
Proscrit par des arrêts, ordonné par nos maux,

Et qui, de vains débats source long-temps féconde,
Avant de le guérir, scandalisa le monde (24):
Tant les vieux préjugés fascinent nos regards,
Et dans leur cercle étroit emprisonnent les arts!
Je ne citerai point tous ces métaux modernes
De leurs nombreux aînés familles subalternes;
J'attends que le savoir, parmi leurs vieux parents,
A leur race nouvelle ait assigné les rangs.
De ces métaux récents dont l'art fit la conquête,
Chacun a son pouvoir: le chrome est à leur tête;
Peintre des minéraux, de nos plus belles fleurs
Il distribue entre eux les brillantes couleurs;
L'émeraude par lui d'un beau vert se colore;
Il transmet au rubis la pourpre de l'aurore;
Quelquefois du plomb vil fidèle associé,
Teint d'un vif incarnat son obscur allié;
Tantôt rival heureux des couleurs japonaises,
Avant qu'elle ait de Sévre enduré les fournaises,
Il peint la porcelaine, et lui prête à nos yeux
Ces fonds verts et brillants qui résistent aux feux.
Notre siécle en est fier, et, par un juste hommage,
Un jour de Vauquelin y gravera l'image (25).
Tous ces métaux divers sont pesants ou légers,
Ou purs, ou se mêlant de métaux étrangers;
Les uns cassants et durs, d'autres avec souplesse
En fils longs et brillants déployant leur richesse;
L'un prompt à s'amollir aux feux les moins brûlants,
L'autre à peine dompté par des feux violents;

L'un fier de son éclat, l'autre de son usage;
L'un vil aux yeux du peuple, et l'autre aux yeux du sage.
Souvent ils sont cachés sous des masques trompeurs;
Souvent des minéraux les subtiles vapeurs
Pénètrent lentement dans le sein de la terre;
Le métal à son tour couvre souvent la pierre.
Du monde minéral étonnants végétaux,
Les uns sont dessinés en bouquets, en rameaux;
D'autres sont en plumage arrangés avec grace ([26]);
Ceux-ci n'offrent aux yeux qu'une grossière masse:
Tous, destinés pour nous, passent à nos regards
Des ateliers du temps aux ateliers des arts;
Et notre œil voit sortir de cette nuit profonde,
L'espoir, les biens, les maux, et les crimes du monde.
Mais la mine s'épuise, et dans son sein muet
La nature sommeille et le travail se tait.
Que dis-je? la nature en tout temps agissante,
Répare incessamment leur source renaissante.
Déja sa main reprend en secret ses travaux,
Et fait de nouveaux plans pour des siécles nouveaux:
Mais l'espoir pour long-temps de ces antres s'exile.
Quelquefois seulement ils deviennent l'asile
De l'infame assassin, du brigand ténébreux,
Hélas! et quelquefois l'abri du malheureux;
Sur-tout quand les tyrans sur leurs listes sanglantes
Inscrivent sans pitié leurs victimes tremblantes.
Essayons ce récit des publiques horreurs;
Il convient à mes chants, il convient à nos mœurs.

De mille factions mère désordonnée,
Florence à leurs fureurs vivoit abandonnée;
Dans ses murs, sans repos, sans police et sans lois,
Sur les partis rivaux se promenant sans choix,
Des bourreaux fatigués la hache indifférente,
De leur sang confondu sans cesse étoit fumante;
Et le meurtre, toujours nommant leur successeur,
Jetoit sur l'opprimé le superbe oppresseur.
Un vain peuple à-la-fois et féroce et volage,
Après l'avoir formé, détruisoit son ouvrage;
Et toujours entraîné, croyoit toujours choisir.
Chacun de sa faveur ardent à se saisir,
Du nom de liberté flattoit sa servitude;
Lui, dans son orageuse et vague inquiétude,
Instrument et jouet de vingt partis rivaux,
Passoit de trouble en trouble à des tourments nouveaux.
Ainsi de tous côtés lorsque souffle l'orage,
La mer doute à quels vents doit obéir sa rage.
Ormond régnoit alors; sa tête en cheveux blancs
Annonçoit et le calme et le froid des vieux ans.
Mais la paix de son front n'étoit point dans son ame;
L'ardente ambition le brûloit de sa flamme;
Ainsi sous les frimas l'Etna cache ses feux.
Si l'orgueil pouvoit l'être, Ormond étoit heureux.
Une fille charmante, aux succès politiques
Ajoutoit la douceur des plaisirs domestiques.
Elvire étoit son nom; et son cœur, et ses traits,
A toutes les vertus joignoient tous les attraits.

Florence dans ce temps, au milieu des tempêtes,
Aimoit encor les jeux, les pompes et les fêtes;
Et dans le même jour, et dans les mêmes lieux,
Où des scènes de sang avoient frappé les yeux,
Le bal étoit ouvert, et le plaisir barbare
Passoit des cris de mort aux sons de la guitare.
Elvire soupiroit, et, pleurant son pays,
Fuyoit l'œil du public. Tel un sauvage lis,
Confiant au désert les parfums qu'il exhale,
Cache aux vents indiscrets sa beauté virginale;
Ou tel, aux pieds d'Athos où gronde l'aquilon,
Se renferme et se tait un modeste vallon.
Seulement, pour charmer sa tranquille retraite,
Sa jeune main tenoit l'aiguille ou la navette.
Tantôt, de son pays peignant les longs malheurs,
Elle en chargeoit la toile et l'arrosoit de pleurs;
Tantôt, de ses aïeux réveillant la mémoire,
De leur vieille discorde elle lisoit l'histoire;
Et dans ces souvenirs le présent retracé,
Lui montroit l'avenir écrit dans le passé.
Un jour enfin au cirque ayant suivi sa mère,
Elvire aux spectateurs se montra la dernière,
Et des autres beautés l'éclat s'évanouit.
Ainsi lorsque des fleurs l'essaim s'épanouit,
La rose entre ses sœurs, plus tardive et plus belle,
Se montre, et tout éclat disparoît devant elle.
Le jeune et beau Dolcé vint, la vit, et l'aima;
D'un feu non moins rapide Elvire s'enflamma:

Ainsi d'un même essor, l'une à l'autre fidèles,
Se suivent dans leur vol deux jeunes hirondelles;
Ou tels, se rencontrant, deux amoureux ruisseaux
Unissent leur murmure et confondent leurs eaux.
Auprès du vieil Ormond, jaloux de son empire,
Le sensible Dolcé brigua la main d'Elvire:
Ormond lui préféra l'ambitieuse ardeur
D'un jeune audacieux soutien de sa grandeur.
Jusqu'au fond de son cœur Dolcé sentit l'offense,
Et l'amour dans son ame alluma la vengeance.
Dolcé jusqu'à ce jour aux beaux arts, aux plaisirs,
Avoit abandonné ses innocents loisirs;
Mais lorsqu'enfin l'amour, l'affront fait à sa flamme,
A cette douce paix eut arraché son ame,
Rien ne le contint plus, et son cœur outragé,
Par l'honneur, par l'amour jura d'être vengé.
Tout ce qui peut gagner la faveur populaire,
La noblesse du sang, l'heureux desir de plaire,
Le talent rehaussé par d'aimables dehors,
La vertu qu'embellit la grace d'un beau corps,
L'art touchant des bienfaits, l'art brillant du langage;
Le trop heureux Dolcé reçut tout en partage:
Il en arma sa haine, et, bientôt renversé,
Par son jeune rival Ormond fut remplacé.
Malheureux! dans sa chute où trouver un asile?
Ce n'étoit plus le temps où le vaincu tranquille
Pouvoit, cédant au sort un pouvoir abhorré,
Retomber dans la foule. et s'y perdre ignoré.

L'implacable vengeance accabloit sa disgrace;
Le vainqueur au vaincu n'eût osé faire grace:
Dépendant des ressorts qu'il avoit fait mouvoir,
Lui-même obéissoit au faîte du pouvoir;
Et, tremblant d'arrêter le cours de sa vengeance,
Étoit libre en sa haine et non dans sa clémence.
A l'aspect des bourreaux, du fer ensanglanté,
Le citoyen proscrit fuyoit épouvanté,
Confioit à la nuit son départ solitaire,
Du plus obscur réduit recherchoit le mystère.
Malheur à tout mortel, dont le zèle imprudent,
De son timide asile eût été confident!
Plus malheureux, celui dont le toit secourable
Eût osé recueillir cet hôte redoutable!
Tout se taisoit, le sang, l'amour et l'amitié;
Les larmes se cachoient dans l'œil de la pitié;
Et l'hospitalité, dans ces malheureux âges,
N'étoit plus qu'aux déserts et qu'aux antres sauvages.
Au milieu du tumulte, et du sang, et des cris
Qui proclamoient le nom et la mort des proscrits,
Ormond fuit, et, hâtant sa course vagabonde,
Rencontre près d'un bois une mine profonde,
Fréquentée autrefois, et déserte aujourd'hui;
Antre affreux où du jour jamais l'astre n'a lui.
D'effroyables ravins en gardent les approches;
Du sommet escarpé de ses hideuses roches
On n'entend que les cris des oiseaux dévorants,
Le murmure des bois, et le bruit des torrents.

Là, quittant ses foyers, ses amis, sa famille,
Le malheureux vieillard s'enfonce avec sa fille:
Là, contre son vainqueur, contre le sort jaloux,
En imprécations éclatoit son courroux.
Ainsi sur son rocher, jeté par des perfides,
Philoctète en fureur maudissoit les Atrides.
Ormond marchoit, erroit sous ces rocs ténébreux:
Leur silence désert, leur abandon affreux,
Sembloient de son destin lui peindre la tristesse.
« Autrefois, disoit-il, la soif de la richesse
Attiroit dans ces lieux des cœurs intéressés;
Leur richesse n'est plus, les voilà délaissés:
Tel est mon sort. Ma sombre et triste défiance,
Enfant de la vieillesse et de l'expérience,
M'a fait cacher à tous l'abri de mes malheurs;
Pas un ami ne sait dans quel antre je meurs!
J'ai tout perdu! Que dis-je? en mon destin funeste
Elvire est avec moi, mon Elvire me reste! »
    Tout ce que la touchante et noble antiquité
De la tendre Antigone autrefois a conté,
N'a rien de comparable aux tendres soins d'Elvire.
Tantôt, quand le sommeil reprenoit son empire,
A son père assoupi ses soins compatissants
Faisoient un doux chevet de ses bras innocents:
Tantôt, s'ils le troubloient par leurs affreux mensonges,
D'un regard inquiet elle épioit ses songes,
Les lisoit sur son front, et, hâtant son réveil,
Pour le rendre au repos l'arrachoit au sommeil:

Tantôt elle sortoit, et, d'une main tremblante,
Saisissoit à la hâte, ou la fraise odorante,
Ou le fruit savoureux que donne le figuier,
Ou de son fruit amer dépouilloit l'olivier.
Souvent ses beaux cheveux, pour un plus noble usage
Courbant en arc ou l'if ou le cormier sauvage,
De leur tresse tendue envoyoient le roseau
Dont la pointe dans l'air alloit frapper l'oiseau;
Soudain elle rentroit, et sa timide joie
A son père attendri couroit porter sa proie.
D'autrefois, de sa soif pour apaiser l'ardeur,
Dans une coupe d'or, débris de leur splendeur,
Que jadis emplissoit de sa liqueur choisie,
De Smyrne ou de Chio l'odorante ambrosie,
Sur la croupe du mont ses mains alloient chercher
L'eau qui tomboit des cieux dans le creux du rocher.
Osaient-ils un instant quitter leur solitude?
Avec quelle attentive et tendre inquiétude
Elvire observoit tout, et, lui servant d'appui,
Lui choisissoit sa place et veilloit près de lui!
Du malheureux alors la douleur affoiblie
Quelquefois faisoit place à la mélancolie.

Un soir que dans ces lieux, avec un front riant,
Diane aux doux rayons éclairoit l'orient,
Cet air frais, ce ciel pur, cette pâle lumière,
Ce repos étendu sur la nature entière,
Pénétrant par degrés dans le fond de son cœur,
Par un charme inconnu suspendit sa douleur,

Tout à coup se tournant vers sa consolatrice :
« O charme de mes jours, ma douce bienfaitrice !
Je ne sais quel attrait ont ces riants tableaux ;
Mais je sens moins ici la vengeance et mes maux !
L'homme devient plus calme auprès de la nature !
De Dolcé, dans ces lieux, j'oublie enfin l'injure :
Je suis las de haïr, et sans peine mon cœur
Excuse en lui l'amant, et pardonne au vainqueur.
Toi, pardonne un refus qui fit notre infortune !
Que la mienne à tes yeux ne soit pas importune !
S'il existe un pouvoir ami des malheureux,
Crois qu'il reconnoîtra des soins si généreux !
C'est toi dont le printemps console ma vieillesse ;
C'est toi qui de mon antre adoucis la tristesse :
De l'astre qui nous luit l'aspect consolateur
Est moins doux à mes yeux que tes soins à mon cœur. »
Il dit, serra sa main, répandit quelques larmes.
Dès ce moment, la vie eut pour lui plus de charmes ;
Et, respirant enfin du poids d'un long courroux,
Son cœur fut plus tranquille, et son sommeil plus doux.
Cependant les partis, les vengeances, les haines,
Troubloient encor l'état de leurs sanglantes scènes ;
Et Dolcé, par la force au plus haut rang monté,
Par la force, à son tour, s'en vit précipité.
De son régne plus doux les successeurs féroces
Signalèrent sans fin leurs vengeances atroces.
Il fallut par la fuite échapper à la mort.
Mais, ô coups imprévus ! ô caprice du sort !

Dans le tumulte affreux du revers qui l'exile,
Son unique ressource, et son unique asile,
Ce fut cet antre même où s'étoit enfoncé
Le malheureux vieillard par ses mains renversé:
Tant à ses jeux cruels la fortune obstinée,
Des mortels au hasard roule la destinée!
Sombre et pensif, il entre en cet affreux séjour,
Furieux de regrets, de vengeance et d'amour.
L'amour, dont tant de soins n'ont pas éteint la flamme,
Plus violent alors, se rallume en son ame.
« Que fait Elvire? hélas! en proie à ses douleurs,
Elle pleure, et c'est moi qui fais couler ses pleurs!
Sort cruel, va, transporte où tu voudras l'empire,
Les honneurs, les trésors; mais rends-moi mon Elvire!
Que je revoie Elvire, et je meurs consolé! »
Ainsi Dolcé parloit, furieux, désolé.
Durant deux jours entiers, dans sa rage tranquille,
Sur le même rocher il demeure immobile;
Mais enfin, excité d'un desir curieux,
Il veut interroger et connoître ces lieux.
Il entre, il se confie à ces lugubres voûtes,
Il traverse à pas lents leurs ténébreuses routes.
Tout-à-coup, ô surprise! il croit entendre un bruit.
Il approche, on l'évite; il avance, on le fuit:
Enfin il les atteint, et reconnoît sans peine
La fille à son amour, et le père à sa haine.
Interdits tous les deux, et muets un moment,
Ces superbes rivaux restent sans mouvement:

A l'aspect l'un de l'autre, ils admirent ensemble
Le sort qui les unit, le lieu qui les rassemble.
Tels deux vaisseaux guerriers qui, dans un choc affreux,
Sur le vaste Océan se foudroyoient entre eux,
Jetés par l'aquilon sur le même rivage,
Confondent leurs débris et mêlent leur naufrage.
Elvire en pleurs gémit; le jeune et fier Dolcé
Jette au superbe Ormond un regard courroucé.
D'un air calme et serein le vieillard l'envisage.
« Oui, lui dit-il enfin, je t'ai fait un outrage:
Mais de quoi t'a servi ton imprudent courroux?
Toi-même du destin tu ressens donc les coups!
Déplorable desir de gouverner les hommes!
Dolcé, dans quel état et dans quel lieu nous sommes!
Regarde; ici vivoient des mortels malheureux,
Déterrant des trésors qui n'étoient pas pour eux;
Dont les yeux ignoroient, dans cette nuit profonde,
S'il étoit un soleil, s'il existoit un monde:
Eh bien! chargés de fers, accablés de travaux,
Ils chantoient, et leurs chants adoucissoient leurs maux.
Et nous, nous au milieu des discordes civiles,
Du ravage des champs, du pillage des villes,
L'un par l'autre abhorrés, l'un par l'autre abattus,
Oppresseurs sans pouvoir, malheureux sans vertus,
Privés des vrais plaisirs, des vrais biens de la vie;
Le moindre de nos maux eût consolé l'envie.
Vaincu, proscrit, jeté dans ce séjour d'effroi
Je t'ai haï long-temps; puis j'ai pleuré sur toi.

Toi, si ta haine encor peut conserver sa rage,
Contemple ces lambeaux et regarde mon âge. »
Dolcé long-temps se tait, regarde tour à tour
L'objet de sa fureur, l'objet de son amour.
Elvire enfin laissa tomber d'un œil humide,
Avec un doux regard, une larme timide.
Que ne peut sur l'amour une larme, un regard?
Il s'élance, il se jette aux genoux du vieillard :
« O toi, dont j'ai causé, dont j'ai plaint la misère,
C'en est fait, à tes pieds j'abjure ma colère.
Non, je n'étois point né pour sentir la fureur.
Qu'un sentiment plus doux étoit fait pour mon cœur!
Me voilà devant toi, mets ta main dans la mienne,
Et puisse Elvire un jour y joindre aussi la sienne.
Alors je ne suis plus proscrit ni malheureux;
Alors je trouve ici ma patrie et mes dieux :
Trop heureux si je puis, partageant vos disgraces,
Consoler le malheur, la vieillesse et les graces. »
Ainsi Dolcé parloit, et, dans le même instant
Vers l'issue opposée un bruit confus s'entend.
Surpris et curieux, il approche, il écoute.
Un mortel empressé marchoit sous cette voûte;
Non point avec ce pas timide, suspendu,
Qui craint de se trahir, tremble d'être entendu;
Mais d'un pas ferme et sûr, mais avec ce visage,
D'une nouvelle heureuse infaillible présage :
C'est un confident sûr, de qui l'avis certain
Vient instruire Dolcé de son nouveau destin.

Tout est changé : le peuple, inquiet et volage,
Pour la troisième fois a brisé son ouvrage ;
Et du parti d'Ormond, du parti de Dolcé,
Les débris réunis l'ont déja remplacé.
S'ils veulent ressaisir les rênes de l'empire,
A leur pouvoir nouveau l'état entier conspire ;
Et déja, ralliant toutes les factions,
La faveur populaire a proclamé leurs noms.
Au malheureux vieillard, de cet avis fidèle
L'impatient Dolcé court porter la nouvelle.
« Le ciel, dit le vieillard, a puni ces brigands :
Le ciel est juste enfin : mais vois ces cheveux blancs,
Dois-je à des chocs nouveaux exposer mon vieil âge ?
C'est assez d'une erreur, c'est assez d'un naufrage.
Au bord d'une forêt, sur la rive des mers,
Un vieux château me reste en des vallons déserts ;
Là peut-être m'attend un destin plus tranquille.
Si tu peux, jeune encor, supporter cet asile,
Mon Elvire est à toi : vers ce nouveau séjour
Un facile trajet nous conduit en un jour. »
Il dit, Dolcé l'embrasse ; et la douce rosée,
Qui rafraîchit le sein de la terre embrasée,
Apporte moins de joie au sillon altéré,
Que Dolcé n'en goûta dans son cœur enivré.
Mais avant son départ il veut que l'hyménée
Et d'Elvire et de lui fixe la destinée.
Sur la cime du mont un agreste ruisseau,
Dont l'onde souterraine y cachoit son berceau,

A travers les rochers de leurs sombres retraites
Se glissant lentement par des routes secrètes,
Baignoit leur antre obscur; et ses flots épaissis,
Suspendant aux rochers leurs sédiments durcis,
De spaths ([26]) et de cristaux différents de figure
Ornoient du noir lambris la brute architecture.
Des siécles et des eaux ouvrage naturel,
Au milieu s'élevoit un magnifique autel,
Que le suc minéral, distillé de la voûte,
En colonne d'albâtre a bâti goutte à goutte ([27]);
Et lorsque dans l'horreur de cet obscur séjour
Des brandons allumés reproduisoient le jour,
De leurs reflets divers la pompe éblouissante,
De rochers en rochers au loin rejaillissante,
Défioit dans la nuit les rayons du soleil.
Là, sans suite, sans faste, et sans vain appareil,
Pour temple les arceaux de cette voûte obscure,
Ces prismes pour flambeaux, pour témoin la nature,
Pour offrande leur cœur, un rocher pour autel,
Le dieu d'hymen reçut leur serment mutuel;
Et jamais, dans l'éclat de ses plus riches fêtes,
Ce dieu n'avoit reçu de plus nobles conquêtes.
Enfin ils sont unis: la nuit vient, et l'amour
Aux mystères d'hymen les appelle à son tour.
Là, ne se montra point cette pompe qu'étale
Des riches et des grands la couche nuptiale;
Ces superbes rideaux, ces coussins fastueux,
Des amours opulents trône voluptueux:

L'art ne profana point cette union si douce;
La nuit prêta son ombre, et les rochers leur mousse.
Dans les cieux cependant l'aurore est de retour:
Il est temps de partir pour leur nouveau séjour;
Il est temps de quitter cette grotte chérie,
Dès long-temps leur asile, et déja leur patrie.
Mais, ô douleur nouvelle! en désertant ces toits
Ils pensent s'exiler pour la seconde fois.
En vain ce lieu lugubre, arrosé de leurs larmes,
De la société leur refusoit les charmes;
En vain les profondeurs de cet antre écarté
Des doux rayons du jour ignoroient la clarté:
Ils l'aimoient; chaque jour la puissante habitude
Rendoit sa nuit moins sombre et son séjour moins rude.
Témoin de leurs plaisirs, témoin de leurs douleurs,
Cet antre le premier adoucit leurs malheurs,
Accueillit leur misère. Eh! quel rocher sauvage
Ne plaît au malheureux échappé du naufrage!
Ils partent cependant, et, les larmes aux yeux,
Sur le seuil de la grotte ils lui font leurs adieux.
Une nacelle est prête: ils voguent, et peu d'heures
Leur montrent de plus près leurs nouvelles demeures,
Qu'en cercle environnoit un rivage charmant.
A peine ils l'ont touché, dieux, quel ravissement!
La, soudain de leurs cœurs s'apaise la tempête;
L'air plus calme et plus pur pèse moins sur leur tête;
Des vainqueurs, des vaincus, des bourreaux, des proscrits,
Leurs tranquilles bosquets n'entendent point les cris.

Bien loin d'eux vont mourir les clameurs populaires
Et le rugissement des factions contraires.
Aucun fiel n'aigrit plus ces deux rivaux fameux.
Elvire est le lien qui les unit entre eux.
Telle entre deux couleurs, médiatrice heureuse,
Glisse d'un ton plus doux la teinte harmonieuse.

Il falloit cependant par d'utiles plaisirs,
Par d'aimables travaux varier leurs loisirs:
Le crayon, le pinceau, la lyre, la lecture,
De leur nouveau séjour l'agréable culture,
Des coteaux, des vallons l'aspect délicieux,
Les trésors de la terre et l'étude des cieux,
Charmoient innocemment leur douce solitude.
Sur-tout des minéraux l'intéressante étude
Occupoit leurs moments: tous rangés avec art,
Et classés avec ordre, instruisoient leur regard.
A leur tête éclatoit sur ce brillant théâtre
Un fragment précieux de cet autel d'albâtre,
Dépositaire heureux de leur premier serment,
Et de leur tendre amour fidèle monument.
Dès lors tous trois sans soins, sans trouble, sans envie,
Crurent ou retrouver ou commencer la vie.
Plus de jours malheureux, plus d'inquiètes nuits:
Leurs nuits étoient sans trouble et leurs jours sans ennuis.
Tel un fleuve rapide, enfant d'un mont sauvage,
Qui, tourmentant ses eaux, son lit, et son rivage,

Parmi d'affreux rochers mugissoit en courroux,
Arrivé par degrés sur un terrain plus doux
Se calme, s'abandonne à sa pente insensible,
Et, de torrent fougueux, devient ruisseau paisible.

NOTES

DU CHANT CINQUIÈME.

(1) Oh! que le temps sait bien, dans sa marche féconde,
Sous mille aspects nouveaux reproduire le monde!

Cette reproduction éternelle de chaque partie de la nature est une des plus belles idées de la philosophie ancienne; l'interpréte d'Épicure la retrace souvent avec tout le charme de la poésie; il dit, liv. II :

Ah! si le temps détruit les éléments féconds,
Quel pouvoir, de la terre éternise les dons?
Lui rend le vif éclat de sa beauté première,
Et guide chaque espéce aux champs de la lumière?
Dans quels grands réservoirs tous les fleuves divers
Puisent-ils les torrents qu'ils roulent vers les mers?
Quel aliment enfin au céleste empyrée
Repaît les feux brillants de sa plaine azurée?
Ah! si des éléments tel eût été le sort,
Déja cet univers auroit subi la mort;
Mais, dès l'éternité, si leur force féconde
Guide, entretient, anime, et repeuple le monde,
Ils sont donc immortels, et leurs travaux constants,
Renouvelés sans cesse, épuiseront le temps.

PONGERVILLE.

(2) Qui l'eut cru qu'un amas de légers sédiments
Brilleroit en cristaux, luiroit en diamants!

Il est certain aujourd'hui, par les expériences de la chimie moderne, que le diamant est combustible: cette substance qui passoit pour tellement inaltérable que les anciens en avoient fait l'embléme des arrêts du destin,

(Figit adamantinos dura necessitas clavos)

se dissipe en un peu de fumée et de suie. M. de Morveau ayant recueilli et examiné la vapeur qui résulte de cette combustion, l'a trouvée parfaitement semblable à celle du charbon; il pense donc que le diamant n'est que du charbon dans son plus grand état de pureté: aussi le diamant peut-il convertir le fer en acier de la même manière que le charbon. Les poëtes, qui donnoient à leurs héros des armes de diamant, ne se croyoient pas si près de la vérité.

Le diamant étant de la nature du charbon ne peut être un sédiment de l'eau, mais l'on ignore en général quel a été son dissolvant et comment il a pu cristalliser.

On est au reste dans la même ignorance par rapport au cristal de roche, qui n'est que la cristallisation de la terre siliceuse dans sa plus grande pureté. Des cônes, des prismes, des aiguilles de cette pierre, tantôt isolés, tantôt groupés, tantôt limpides et tantôt colorés de diverses nuances, tapissent presque toutes les cavités des roches; il s'en retrouve jusque dans les moindres fissures: on ne peut guère douter que la nature n'en produise encore journellement, et cependant la chimie n'a pu lui découvrir de dissolvant.

C.

(3) Que la terre, oubliant sa vertu végétale,
Des sucs dus à la fleur coloreroit l'opale!

L'opale, espèce d'agate blanchâtre, qui, du milieu de sa teinte laiteuse, réfléchit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, en sorte que, dit Pline, *elle semble resplendir à-la-fois du vert de l'émeraude, du bleu du saphir, du feu du rubis, mêlés à l'or éclatant de la topaze.* Ces reflets sont dus à de légères solutions de continuité entre ses molécules, ou à de nombreuses petites fissures qui la traversent en tous sens, et qui décomposent et renvoient diversement la lumière; aussi est-elle extrêmement cassante. Les mines d'opale les plus célèbres sont celles de Hongrie. On donne communément le nom d'orientales aux pierres qui en viennent. L'art ne

peut contrefaire l'opale; on ne la taille point en facettes, mais en segment de sphère, ou, comme on dit, en *cabochon.*

Les anciens l'appeloient la plus noble des pierres; et tout le monde connoît l'obstination de Nonius, qui aima mieux se faire proscrire par Antoine, que de lui céder une belle opale que ce triumvir desiroit ardemment. *Mira Antonii feritas*, dit Pline, *atque luxuria*, *propter gemmam proscribentis: nec minor Nonii contumacia*, *proscriptionem suam amantis*, *quum etiam feræ abrasas partes corporis relinquant*, *propter quas se periclitari sciant.* Il fait allusion au castor dont les anciens rapportoient qu'il se mutile pour échapper aux chasseurs, parcequ'il sait qu'on ne le poursuit que pour avoir son *castoreum*, substance estimée en médecine.

L'opale est aujourd'hui à-peu-près du même prix que le saphir.

C.

(4) Qu'un ver emprisonné formeroit le corail!

Cette sorte d'arbre pierreux et d'un beau rouge, dont on fait des bijoux et que l'on nomme *corail*, est un dépôt formé dans l'intérieur d'un animal composé de la famille des polypes. Dans l'état de vie, le corail est enveloppé d'une écorce charnue, creusée d'une multitude de petites cellules; chaque cellule contient un polype, qui peut à volonté s'y tenir renfermé ou s'étendre au-dehors. Ces polypes ressemblent à autant de petites fleurs, parceque leurs bras, disposés en rayons autour de leur bouche, représentent des pétales. Ils s'en servent pour saisir les petits animaux qui passent à leur portée et dont ils font leur nourriture, et tous les polypes d'un même tronc de corail communiquent tellement ensemble par l'écorce générale à laquelle ils adhèrent, que ce que chacun d'eux mange profite également à tout l'ensemble de cet animal composé. Le dépôt pierreux,

que l'on appelle proprement *corail*, se forme par couches du dedans en dehors; la couche extérieure étant toujours la plus nouvelle, à-peu-près comme dans les arbres. Ces couches diffèrent quelquefois en couleur.

C.

(5) . . . . D'abord s'offre aux regards
Ce sel, dans la nature abondamment épars.

C'est en effet une chose admirable que la profusion avec laquelle la nature a répandu celle de toutes les substances minérales qui est le plus utile à l'homme; non seulement l'eau de la mer en tient d'autant plus en dissolution qu'elle est sous un climat plus chaud, mais une quantité de sources salées coulent dans l'intérieur des continents, et des masses immenses de sel sont cachées dans la profondeur de la terre. Elles paroissent être des dépôts laissés sur nos contrées par les mers qui les couvroient autrefois, et il est probable que les sources salées leur doivent leur origine. Les déserts de l'Afrique ont aussi de riches amas de sel, qui étoient connus de la plus haute antiquité, et qui font encore aujourd'hui un article important de commerce dans ces régions arides.

On sait que le sel commun, ou muriate de soude, dont nous parlons ici, est une combinaison d'un acide appelé *muriatique*, ou plus nouvellement *hydro-chlorique*, et de l'alcali nommé *soude*, ou *alcali minéral*, qui lui-même est l'oxide du métal nommé récemment *sodium*.

Chacun de ces éléments a dans les arts son utilité particulière; la soude est indispensable pour les verreries et les savonneries, et l'acide muriatique, outre son utilité pour beaucoup d'opérations chimiques, lorsqu'il se dépouille de son hydrogène et passe à l'état de chlore, devient le moyen le plus actif pour blanchir les toiles et détruire les couleurs qu'on y auroit appliquées.

Il y a donc un grand intérêt à décomposer le sel com-

mun pour avoir séparément les deux substances qui le composent, et c'est à quoi la chimie est parvenue depuis quelque temps.

C

(6) J'atteste, ô Wiliska! les carrières fécondes.

La peinture que le poëte fait ici des mines de sel de la Pologne autrichienne est beaucoup plus exacte que la plupart de celles que l'on trouve dans les relations de ce pays-là. Elles sont vraiment étonnantes par leur immensité. On les exploite depuis 1251 : elles donnent chaque année cent mille quintaux de sel, et cependant on n'a pu déterminer encore les dimensions de l'énorme masse de ce minéral où elles sont creusées. Elles ont quatre étages; leur plus grande profondeur est de neuf cents pieds, et leur étendue horizontale de plus de trois lieues en différents sens. On a creusé quelques édifices dans les parois des galeries, et leurs ornements sont en sel, comme leurs murailles. Ainsi le premier étage, qui est à deux cents pieds sous terre, offre trois chapelles, où l'on dit la messe à certaines époques, et dont les statues et les autels sont en sel, et un bureau nommé chancellerie, où les tables et les siéges sont de la même matière. Les ouvriers se sont aussi pratiqué, en différents endroits, des cases fermées de portes de bois, pour y serrer leurs outils; et c'est de ces petites chambres que l'imagination un peu exaltée des voyageurs a fait des maisons et une ville. On a dit aussi qu'il y existe des familles entières qui n'ont jamais vu le jour, un tribunal de justice, des prêtres, etc.; ce sont des exagérations ridicules. Les ouvriers entrent dans la mine le matin et en sortent le soir, mais les chevaux une fois descendus restent jusqu'à ce qu'ils soient hors de service. On les emploie à traîner le sel et à faire tourner les roues par lesquelles on monte ou descend d'un étage à l'autre. Leurs écuries sont aussi creusées dans le sel, et l'on a remarqué qu'ils y perdent la vue de très

bonne heure. Du reste, l'air de ces mines est salubre; malgré leur profondeur elles ne sont point humides, et l'on y trouve plutôt de la poussière que de la boue.

Les penchants des monts Crapacs contiennent beaucoup d'autres mines de sel, tant du côté de la Hongrie que de celui de la Pologne. On en trouve aussi en Moldavie et dans plusieurs pays de l'Allemagne, sur-tout dans celui de Salzbourg qui en a tiré son nom; et l'on vient tout récemment d'en découvrir en Lorraine qui sont beaucoup plus vastes, et qui promettent d'être beaucoup plus lucratives que celles de Pologne.

C

(7) Au milieu d'un ruisseau court l'onde salutaire
Que jamais de ces lieux l'amertume n'altère.

Il est très vrai qu'il y a dans ces mines une source d'eau douce qui paroît s'être filtrée au travers de quelque banc d'argile non imprégné de sel et placé entre les couches salines.

C.

Ces deux vers :

Telle on dit qu'Aréthuse, au sein des flots amers,
Sans perdre sa douceur, voyageoit sous les mers;

rappellent à-la-fois et le passage de Virgile, *Eclog. X*, v. 4:

Sic tibi, cum fluctus præter labere Sicanos,
Doris amara suam non intermisceat undam!

et la belle paraphrase de Voltaire, *Henr.*, ch. IX :

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée,
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

(8) Là, différents de poids, de forme, de figure,
Dans la dure épaisseur de leur matrice obscure,

Se forment ces métaux qu'on tâche d'arracher
Aux veines de la terre, aux fentes du rocher.

Les métaux sont des corps simples presque complètement opaques; ils sont très brillants en masse; ils brillent même lorsqu'ils sont réduits en poudre dont les molécules n'ont pas trop de ténuité. Le brillant des métaux augmente avec le poli des surfaces, et il est dû à la réflexion presque complète des rayons lumineux qu'elles reçoivent.

Les métaux répandent le calorique avec une grande facilité, et ils possèdent, quoique inégalement, la propriété d'être bons conducteurs de l'électricité; de là vient qu'ils entrent comme éléments dans la construction de nos machines électriques.

Les métaux s'électrisent par frottement, quoique d'une manière presque insensible, et l'espèce d'électricité qu'ils acquièrent dépend de la nature du frottoir. Ils exercent les uns sur les autres, lorsqu'on les met en contact, une action électro-motrice, qui les constitue dans des états électriques différents. Enfin ils s'électrisent par leur contact avec les substances résineuses, et alors ils acquièrent toujours l'électricité négative.

Les métaux ont plus ou moins de tendance à se combiner avec l'oxigène. Cette combinaison engendre des oxides métalliques, dont la plupart forment des sels, proprement dits, en s'unissant étroitement avec les acides. Quelques métaux s'oxident si facilement, qu'il faut les garantir du contact de l'air si l'on veut qu'ils conservent leur brillant et leur solidité; tels sont le fer, le plomb, l'étain, le cuivre, qu'on ne défend bien de l'influence de l'air qu'en les couvrant d'un vernis. D'autres, tels que l'or et le platine, ne souffrent de la présence de l'air aucune altération sensible.

Tous les oxides métalliques se montrent sous forme de poussière, ou du moins ils sont si fragiles, qu'on les réduit très facilement en poudre; ils présentent différentes nuances

de couleur, depuis le blanc et le gris, jusqu'au brun et au rouge foncé.

On ne connoissoit, avant le quinzième siècle, que sept métaux: l'or, l'argent, le fer, le cuivre, le plomb, l'étain et le mercure. Depuis cette époque, le nombre des métaux s'est considérablement agrandi; on en connoît aujourd'hui trente-neuf. Les propriétés de la plupart d'entre eux sont décrites dans ce poëme avec une élégante précision.

Les métaux exercent sur l'eau une action qui est différente dans différents métaux, et qui varie dans le même métal suivant les circonstances. Les uns décomposent l'eau à froid, pourvu qu'on leur donne le temps nécessaire pour effectuer la décomposition: tels sont le fer, le zinc, et le manganèse; d'autres, tels que l'antimoine et l'étain, ne peuvent décomposer l'eau que lorsqu'ils sont incandescents; ceux-ci ne pouvant décomposer l'eau ni à froid ni à chaud, lorsqu'ils agissent seuls, la décomposent par l'intermédiaire des acides, quelquefois même des alcalis. Le cuivre, le bismuth et le plomb appartiennent à cette classe. Il en est enfin qui ne peuvent, dans aucune circonstance, opérer la décomposition de l'eau: tels sont l'or, le platine, le mercure.

Une des propriétés les plus remarquables des métaux, c'est leur tendance à se combiner avec les acides; mais cette combinaison ne peut s'effectuer que lorsque les métaux sont plus ou moins oxidés: de là vient que ceux des oxides métalliques qui y sont dissolubles, se dissolvent lentement et sans effervescence. Celle-ci est due à ce que les métaux, augmentant tout-à-coup d'attraction pour l'oxigène, par le contact des acides, déterminent le dégagement d'un autre principe qui prend la forme de gaz. Ce principe provient ou des acides ou de l'eau. Dans le premier cas, il est quelquefois différent, suivant les acides; dans le second, c'est toujours du gaz hydrogène qui se dégage. Il arrive quelquefois que l'acide et l'eau sont décomposés à-la-fois par le

métal, et alors, ou il se dégage deux gaz mêlés, ou les deux principes de ces gaz s'unissent ensemble et produisent un nouveau composé.

Les propriétés dont il s'agit dans cette note sont communes à tous les métaux, mais dans différents degrés d'activité et d'énergie.

L.

(9) Le fer cultivateur et le bronze qui tonne.

De tous les métaux que la nature a répandus sur la terre avec plus ou moins de profusion, le fer est sans doute le plus abondant, et en même temps le plus utile à l'humanité. Il n'est aucun peuple, tant soit peu industrieux, qui ne l'ait connu, et qui ne l'ait fait servir à différents usages. Les arts lui doivent leur naissance, et la rapidité de leurs progrès; sans le fer ils seroient peut-être encore dans l'enfance.

Les usages du fer sont immenses, et si généralement connus, qu'il est inutile d'en parler avec détail. Son extrême dureté le fait servir utilement à user, limer les pierres, et sur-tout les autres métaux. Sa grande élasticité lui a obtenu la préférence dans la fabrication des ressorts, et sa ductilité est si considérable, qu'on fait des fils de fer d'une étonnante ténuité. Un fil de fer d'un dixième de pouce de diamètre supporte, sans se rompre, un poids de quatre cent cinquante livres; ce qui rend sensible son extrême ténacité.

Le fer est un des meilleurs conducteurs de l'électricité; de là vient qu'on l'emploie dans la construction des paratonnères.

Le fer jouit éminemment de la propriété d'être attirable à l'aimant. On croyoit même, il n'y a pas long-temps, que cette propriété lui étoit particulière; il est recomnu aujourd'hui que tous les corps de la nature la partagent, quoique d'une manière très inégale.

Deux barres de fer, posées dans une situation verticale, s'aimantent entre elles; elles s'aimantent aussi par la percussion ou par une décharge électrique. Le meilleur moyen consiste à les frotter toutes deux, dans le même sens, contre un aimant naturel ou artificiel.

Le fer s'unit au soufre, et il en résulte du sulfure de fer, ou pyrite; il s'unit au carbone, et suivant les proportions des composant, on obtient du carbure de fer ou de l'acier; beaucoup de carbone et peu de fer forment, par leur union, du carbure de fer; beaucoup de fer et peu de carbone, donnent de l'acier par leur combinaison.

On regardoit autrefois le fer comme le métal le plus infusible; aujourd'hui il est bien reconnu que le manganèse et le platine exigent une température plus élevée pour être mis en fusion.

La combustibilité du fer augmente avec la température. Si l'on jette de la limaille de fer dans un brasier ardent, elle brûle avec des étincelles et des décrépitations très sensibles. La même chose a lieu lorsqu'on la fait tomber sur la flamme d'une bougie.

Le fer exposé à l'air, et sur-tout à l'air humide, est de tous les métaux celui qui éprouve la plus forte et la plus prompte altération. Il se convertit en rouille, passe peu à peu à l'état de poussière jaune, et finit par se détruire: de là vient que l'oxide de ce métal est si abondant dans la nature.

Le fer décompose l'eau lorsqu'il est incandescent, et alors on obtient séparés les deux principes constituants de ce liquide, l'hydrogène et l'oxigène. Cette vérité repose sur des expériences si généralement connues et si décisives, qu'elle ne trouve aujourd'hui aucun contradicteur.

Le fer décompose l'acide nitrique avec une grande activité; il s'oxide en rouge brun, et détermine le dégagement du gaz nitreux.

L'acide sulfurique concentré n'a presque pas d'action sur

le fer. Si on le fait chauffer sur ce métal, il éprouve une décomposition proportionnée à la température à laquelle on l'élève, et à sa continuité.

L'acide muriatique ou hydro-chlorique liquide agit sur le fer d'autant plus rapidement qu'il est moins concentré. Dès le premier contact de ces substances, il s'établit une vive effervescence qu'accompagne toujours le dégagement d'une quantité considérable de gaz hydrogène.

L.

(10) Et ce métal docile où l'onde s'emprisonne.

Le plomb, dont on fait les tuyaux de fontaine, les réservoirs, etc., parceque l'eau ne l'oxide point.

C.

(11) L'étain, l'argent, et l'or qui brille sans rivaux.

L'ÉTAIN.

L'époque de la découverte de l'étain est inconnue, comme celle de la découverte du fer. Celui-ci est répandu par-tout; on n'a encore trouvé l'étain que dans quelques régions. Ses plus belles mines sont dans l'Inde, en Angleterre, en Allemagne, et en Espagne.

L'étain pur est d'une couleur blanche presque aussi belle et aussi éclatante que celle de l'argent. Il s'étend bien en lames, et se tire mal en fils. Plié en différents sens, il fait entendre un craquement, qu'on appelle cri de l'étain.

L'étain est un des métaux les plus mous. Sa qualité sonore est foible. Il a peu d'élasticité, peu de tenacité, et beaucoup de ductilité. C'est un des métaux les plus dilatables par le calorique. Mussembrok a exposé un petit cylindre d'étain, de six pouces de longueur, à la chaleur de l'eau bouillante, et le métal a éprouvé une dilatation égale à cent soixante-quatre. Après le mercure, l'étain est le plus fusible des métaux.

A la température ordinaire, l'étain n'exerce aucune action sensible, ni sur le gaz oxigène, ni sur l'air sec; il n'agit pas même sur ces gaz humides; aussi conserve-t-il tout son brillant dans son contact avec l'atmosphère.

A une haute température l'étain s'oxide, et son oxide bien pur est d'un gris blanc. Il pèse un quart de plus que le métal.

En calcinant fortement l'étain, on fait la potée d'étain, qui sert à donner aux glaces un certain poli. L'opération devient plus prompte par l'addition d'un peu de plomb.

Combiné avec le cuivre, dans différentes proportions, l'étain forme l'alliage des cloches et des canons; réduit en feuilles très minces, et allié au mercure, il sert à mettre les glaces au tain. C'est en recouvrant la tôle d'étain qu'on fait le ferblanc, et l'étamage ordinaire consiste à appliquer sur le cuivre une couche très mince d'étain.

L'étain est un des métaux les plus propres à répandre l'électricité; aussi est-il souvent employé à garnir les conducteurs, et les bouteilles de Leyde.

On fait avec de l'étain et du mercure un amalgame qui, appliqué sur le frottoir de la machine électrique, lui donne une grande activité. On fait aussi servir au même objet un amalgame de zinc et de mercure, qui dans ces derniers temps a obtenu la préférence.

L'étain s'unit au soufre. Il n'agit point seul sur l'eau à froid, au moins d'une manière sensible; mais par l'addition d'un troisième corps il opère, dans certaines circonstances, la décomposition de l'eau, en absorbe l'oxigène, et en dégage l'hydrogène.

A l'aide du calorique, l'étain décompose facilement l'acide sulfurique un peu concentré. Il se dégage du gaz acide sulfureux, et le métal est fortement oxidé.

L'étain attaque vivement l'acide nitrique. Le métal est transformé en un oxide du plus beau blanc.

L'acide muriatique ou hydro-chlorique, concentré et fumant, agit avec activité sur l'étain, et de tous les acides, c'est celui qui le dissout le mieux. Cette dissolution s'opère même à froid, ou à l'aide d'une douce chaleur.

L'ARGENT.

L'argent est remarquable par une blancheur éblouissante, et par un brillant d'une grande vivacité. Sa dureté l'a fait placer entre le fer et l'or. Elle augmente par l'action du marteau, ou par la pression. Son élasticité est assez considérable, et sous ce rapport, il est placé entre l'or et le cuivre.

La ductilité de l'argent est très grande. On en fait des feuilles très minces, et des fils d'une étonnante ténuité. C'est sur cette prodigieuse extensibilité qu'est fondé l'art du batteur d'or et d'argent.

L'argent est un des meilleurs conducteurs du calorique et de l'électricité. Le frottement lui donne l'électricité positive. Par son contact avec le zinc, il prend l'électricité négative.

L'argent, soumis à l'action du calorique, se dilate, et sa dilatabilité, un peu moindre que celle de l'étain, est plus grande que celle du fer.

L'argent dilaté par la chaleur, et passé ensuite au feu jusqu'à l'incandescence, se ramollit et coule. Lorsqu'il est fondu, si on en laisse écouler une portion liquide, on l'obtient crystallisé en pyramides quadrangulaires, ou en octaèdres. La surface de l'argent bien fondu est si brillante, par la quantité des rayons lumineux qu'elle réfléchit, qu'on croit en voir sortir des étincelles. En bouillonnant, l'argent s'élève en vapeurs, et paroît animé d'un mouvement circulaire, quand on le tient quelque temps fondu au foyer d'un verre ardent. Une lame d'or, exposée à cette vapeur, est promptement recouverte d'une couche d'argent, qu'on peut brunir par la pression.

L'argent pur, exposé à l'air, n'éprouve aucune altération sensible. Il devient moins vif et un peu terne à sa surface, mais il ne s'oxide point.

Lorsqu'on combine des lames d'argent avec des plaques de zinc, dans la construction des piles voltaïques, l'oxidation de l'argent, quoique moins forte que celle du zinc, se manifeste de la manière la moins équivoque.

L'argent s'unit au soufre, au phosphore, et à toutes les substances métalliques. Le plus utile des alliages qu'il forme est celui qu'il fait avec le cuivre. Celui-ci donne à l'argent plus de dureté, et le rend ainsi plus propre à la fabrication des vases, des monnoies, etc.

L'alliage de l'argent avec le cuivre présente un phénomène remarquable. L'alliage a la couleur blanche de l'argent, quoiqu'il contienne une quantité considérable de cuivre, ensorte que celui-ci est enveloppé de manière qu'il ne devient sensible que par des opérations chimiques. Newton soupçonnoit que les particules des métaux blancs ont plus de surface que celles des métaux jaunes, ou rouges, et qu'étant en même temps très opaques, elles recouvrent le cuivre, sans permettre à la couleur de ce métal de percer à travers la leur.

L'argent et l'eau n'exercent, l'un sur l'autre, aucune action, à quelque température qu'on les élève, et quelle que soit la durée de l'action de la chaleur.

L'acide nitrique est le véritable dissolvant de l'argent. Si l'on plonge dans cet acide, ni trop ni trop peu concentré, des lames d'argent, il y a effervescence et dégagement de gaz nitreux. L'argent s'oxide et se dissout à mesure dans une portion d'acide.

L'OR.

L'or est regardé comme le plus beau et le plus brillant des métaux. Sa couleur jaune n'est pas constante. Tantôt il se montre sous la couleur de jaune-blanc; tantôt sous

celle de jaune-pâle. Quelquefois il est jaune-vert; on en trouve aussi de jaune-rouge. Mais il est probable que ces différentes nuances de couleur ont pour cause la présence de quelques métaux, qui altèrent l'homogénéité de l'or.

Après le platine, l'or est le plus pesant de tous les métaux connus; il est peu sonore, peu élastique, mais il jouit d'une grande ductilité. Une once de ce métal peut dorer un fil d'argent de quatre cent quarante-quatre lieues. Réduit en feuilles très minces, un grain d'or peut couvrir une surface de quatorze cents pouces carrés.

L'or est bon conducteur du calorique et de l'électricité. Il n'a ni saveur, ni odeur; sa tenacité est très grande. Un fil d'or d'un dixième de pouce de diamètre soutient, sans se rompre, un poids de cinq cents livres.

Le contact de l'air ne fait éprouver à l'or aucune altération; c'est le seul métal qui conserve dans l'atmosphère tout son éclat, tout son brillant, sa couleur, et sa pureté. La chaleur ardente des fourneaux tient l'or dans un état de fusion, sans l'altérer et sans en convertir une seule parcelle en oxide. Il faut, pour l'oxider, l'exposer au foyer d'une très forte lentille, ou lui faire éprouver l'influence d'une violente décharge électrique.

L'or forme, avec la plupart des substances métalliques, des alliages dont le plus utile est celui qui résulte de son union avec le cuivre. Cet alliage est celui qui donne le plus de fermeté et de dureté à l'or, trop mou par lui-même pour être employé, seul et pur, aux fabrications auxquelles on le destine. Suivant Mussembrok, la proportion qui donne à l'or la plus grande fermeté, sans diminuer sensiblement sa ductilité, c'est celle d'une partie de cuivre sur sept d'or. Cet alliage est plus fusible que l'or; aussi sert-il spécialement à souder les pièces de ce dernier métal les unes avec les autres.

Si l'on veut purifier l'or, et le débarrasser entièrement

du cuivre qui altère sa pureté, on le traite par la coupellation avec le plomb. Ce dernier métal, en s'oxidant et se vitrifiant, entraîne facilement le cuivre. Celui-ci s'oxide en même temps, et se combine avec le verre de plomb, qui le fait passer dans les pores de la coupelle. On emploie aussi quelquefois le nitrate de potasse, qu'on jette sur le métal allié en fusion; mais ce procédé n'extrait que difficilement tout le cuivre uni à l'or.

L'or n'exerce aucune action sur l'eau, à moins que ces deux corps n'éprouvent en même temps l'influence d'une décharge électrique; alors même ce n'est point l'or qui opère la décomposition de l'eau, c'est l'électricité qui détermine la séparation de ses deux éléments, dont l'un, l'hydrogène, se dégage, tandis que l'autre, l'oxigène, s'unit au métal et l'oxide.

L'acide sulfurique, le plus concentré, n'exerce sur l'or aucune action, même à l'aide de la plus forte chaleur.

L'acide nitrique, très concentré, attaque l'or, mais il ne le dissout que difficilement, et en petite quantité.

L'acide muriatique ou hydro-chlorique ne porte aucune atteinte, ni à l'or, ni à son oxide pourpre; mais, si l'on mêle cet acide avec de l'acide nitrique, l'acide mixte, que forme ce mélange, attaque l'or avec une grande activité, et le dissout.

L.

(12) Et ce nouveau métal, le plus lourd des métaux,
Que long-temps à nos yeux déroba la nature,
Et de nos arts féconds la richesse future.

Le *platine*. On ne l'a trouvé jusqu'à présent que dans les mines du Pérou, sous la forme de grains grisâtres, mélangés d'un sable noirâtre. Plusieurs métaux y sont combinés avec lui, et il a fallu trente années de recherches pour apprendre à l'en débarrasser. C'est sur-tout par le moyen de l'arsenic qu'on y parvient. Le platine pur est plus lourd

et aussi inaltérable que l'or; sa couleur approche de celle de l'argent, et sa dureté de celle de l'acier, dont il prend aussi le beau poli. Il joint à tous ces avantages ceux d'être parfaitement malléable et de résister au plus grand feu. Toutes ces qualités rendent le platine extrêmement précieux pour des vases de chimie, des miroirs de télescopes, et en général pour tous les instruments auxquels on veut donner un grand fini et une longue durée. M. Vauquelin vient de découvrir récemment qu'il entre quelques parcelles de platine dans certaines mines d'argent de l'Estramadure.

C.

(13) Et le mercure enfin, qui, connu par son poids,
En globules roulants glisse et fuit sous nos doigts.

Le mercure, métal toujours fluide à la température ordinaire de nos climats, a le brillant et la couleur de l'argent. La plus légère pression détermine la séparation des molécules qui le composent. Elles doivent à la forme sphérique leur extrême mobilité. Leur ténuité est si grande, qu'on ne peut souvent les distinguer qu'à l'aide du microscope.

La forme des molécules du mercure est sphérique, comme celle de tous les liquides, mais elle est accidentelle, comme la liquidité qui lui donne naissance. Cavendish a prouvé que le mercure devenoit solide à trente-un degrés cinq dixièmes au-dessous de zéro, du thermomètre de Réaumur. Le 5 janvier 1705, on opéra, à Paris, la congélation du mercure, par un froid artificiel de trente-un degrés au-dessous de zéro; au moment que la congélation eut lieu, celui qui tenoit à la main le tube de verre, renfermant le mercure, sentit une légère secousse produite par une retraite subite du métal figé, et l'on observa, dans le mercure, une cristallisation en très petits octaèdres. Ce mercure, battu sur un tas d'acier et avec un marteau refroidi à dix-sept degrés au-dessous de zéro, s'applatit considérablement, et présenta une ductilité assez prononcée.

Le mercure est un très bon conducteur du calorique. C'est en vertu de cette faculté conductrice qu'il paroît si froid quand on y plonge la main, et cela vient de ce qu'il enlève promptement, et par un grand nombre de points, le calorique de la peau.

Le mercure est très sensible à l'action du calorique; il se dilate, et la dilatation qu'il éprouve est assez constante dans sa marche. C'est sans doute un des principaux motifs qui lui ont obtenu la préférence sur l'alcool, dans la construction des thermomètres. A cet avantage le mercure en joint un autre. En vieillissant il ne perd aucune de ses propriétés, tandis que, par le laps du temps, l'alcool perd une partie de son élasticité, ce qui le rend moins propre à mesurer exactement les variations de la chaleur.

Lorsque le mercure est pénétré par une quantité de calorique d'environ cent quarante degrés, du thermomètre de Réaumur, il se volatilise. Si l'opération a lieu dans des vaisseaux fermés, et si l'on condense la vapeur par l'eau froide, le mercure recouvre la liquidité sans avoir souffert la plus légère altération chimique. Boerhaave a distillé du mercure cinq cent dix fois de suite, et il a cru remarquer que ce métal étoit devenu plus brillant, plus pesant, et plus fluide qu'il n'étoit auparavant; ce qui sembleroit annoncer que ses propriétés physiques ont éprouvé quelque atteinte.

Le mercure s'oxide en noir, à une très basse température, lorsqu'on l'agite avec le contact de l'air. Il s'oxide en rouge, d'une manière complète, si on le fait bouillir pendant plusieurs mois de suite dans un appareil convenable. L'oxide de mercure rouge, ainsi obtenu, contient environ un dixième de son poids d'oxigène. Chauffé fortement dans des vaisseaux fermés, à l'appareil pneumato-chimique, il donne du gaz oxigène pur, et recouvre son brillant métallique. Si l'on observe avec soin les phénomènes de sa réduction, on le voit brunir à mesure qu'il cède son oxigène au

calorique, et il reste souvent quelques parcelles d'oxide noir dans la cornue qui a servi pour cette opération.

Le mercure, combiné avec le souffre dans le rapport de sept à un, donne le cinabre.

L.

(14) Le tung-stène grisâtre...

Le *tung-stène*, nommé *scheelin* par Haüy, est un des demi-métaux reconnus de notre temps. Scheele l'a découvert combiné à l'état d'acide, avec de la chaux, dans certaines pierres pesantes jaunâtres, que l'on avoit prises long-temps pour des mines d'étain; on le trouve aussi dans une substance noirâtre et luisante nommée *wolfram* par les Allemands. Il n'a pas encore été possible de le réduire complètement à son état métallique.

C.

(15) .... Et l'arsenic rongeur...

L'*arsenic* est un demi-métal, très anciennement connu, dont l'oxide est le plus violent de tous les poisons. A l'état pur, sous lequel on le trouve le plus souvent, il est noirâtre, se réduit facilement en poudre, et s'emploie d'ordinaire pour faire périr les mouches. Exposé au feu, il se volatilise promptement et répand une forte odeur d'ail. Malgré ses qualités venimeuses, on dit qu'administré avec prudence l'arsenic est un remède pour certaines fièvres intermittentes.

C.

(16) Qui du cuivre blanchi déguise la rougeur,
Et par deux attentats sert, doublement perfide,
Le monnoyeur coupable et le lâche homicide.

L'arsenic mêlé au cuivre donne cette composition blanche nommée vulgairement argent haché. On a pu abuser quelquefois de cette propriété pour faire de la fausse monnoie.

C.

([17]) Mais qui, par ses couleurs réparant ses forfaits,
A nos arts innocents prodigue ses bienfaits.

L'arsenic, combiné avec plus ou moins de soufre, donne l'orpin jaune et l'orpin rouge, deux couleurs indispensables en peinture.

C.

([18]) Ailleurs c'est le nickel...

Le *nickel*, métal blanc, brillant, peu répandu dans la nature, et de nul usage dans les arts. Ce qu'il a de plus remarquable, c'est d'attirer l'aiguille aimantée et de s'aimanter lui-méme comme le fer. On en trouve quelques parcelles dans les pierres tombées de l'atmosphère.

C.

([19]) .... Le douteux molybdène,
Dont nul ne connoissoit la substance incertaine,
En grains noirs et brillants se montrant à nos yeux,
S'évaporant à l'air, et résistant aux feux.

On donne ce nom à une substance grise, brillante, onctueuse, et assez semblable à la plombagine, vulgairement dite mine de plomb, dont on fait les crayons. C'est une combinaison de soufre et d'un demi-métal particulier qui n'a pas encore été complétement réduit par les opérations de la chimie.

C.

([20]) Le cobalt, qui de l'art sujet involontaire,
Garde dans le creuset sa roideur réfractaire,
Et par les feux ardents lentement pénétré,
Se fond avec le verre en fluide azuré.

C'est le cobalt vitrifié qui donne ce bel émail bleu dont on peint la porcelaine et la faïence. Sous cette forme on ne peut l'employer dans la peinture à l'huile ni dans la miniature; mais M. Thénard, en le combinant avec l'acide phosphorique, vient d'en fabriquer un bleu qui remplace,

à peu de chose près, l'*outre-mer*, et qui est infiniment moins cher.

C.

([21]) Le bismuth peu ductile et peu rebelle aux flammes,
Qui se forme en cristal et se déploie en lames.

Le *bismuth*, demi-métal très fusible; mêlé à de l'étain il forme l'alliage de *Darcet*, qui se fond à une chaleur moindre que celle de l'eau bouillante. Il entre dans la composition des caractères d'imprimerie, et sur-tout dans celle des *clichés stéréotypes*, cette invention si précieuse qui portera jusque dans les plus pauvres chaumières les conceptions du génie.

C.

([22]) Le manganèse à peine entamé par les feux,
Mais au contact de l'air tombant en grains poudreux.

Demi-métal qui s'oxide par le contact de l'air. En petite quantité il sert à blanchir le verre et les glaces; plus abondant, il les teint en violet. C'est lui qui donne l'émail brun et noir pour toutes les poteries.

C.

([23]) Et le zinc indien, qui, lorsqu'un grand théâtre
Étale à tout Paris ces jeux qu'il idolâtre,
De si riches couleurs, de rayons si brillants,
Pare ces faux soleils dans l'ombre pétillants,
Dont Tivoli plaintif à regret s'illumine...

Demi-métal très combustible. On le fait entrer dans les feux d'artifices pour produire ces flammes blanches et brillantes, connues sous le nom de feux du Bengale. Mêlé au cuivre, il donne le laiton et le similor. Il est devenu récemment célèbre par sa qualité d'être plus favorable que tout autre métal à l'énergie des phénomènes galvaniques.

Tivoli. Jardin planté autrefois par M. Boutin, et employé, depuis la révolution, à des fêtes auxquelles le public est admis pour de l'argent.

C.

([24]) Et l'antimoine enfin, utile aux animaux,
Proscrit par des arrêts, ordonné par nos maux,
Et qui, de vains débats, source long-temps féconde,
Avant de le guérir scandalisa le monde.

Demi-métal qui s'emploie de plusieurs façons en médecine, et sur-tout comme émétique, dans sa combinaison avec le tartrite de potasse: c'est ce que l'on nomme communément *tartre antimonié*. L'introduction de ce remède dans la pratique produisit, comme on sait, les querelles les plus ridicules, qui durèrent presque pendant tout le dix-septième siècle. Plusieurs médecins furent persécutés à son occasion par la faculté; un arrêt du parlement en proscrivit l'usage. La vaccine a eu moins de peine à s'établir: c'est à-la-fois une preuve du progrès des lumières, et un effet de la suppression des corporations exclusives.

C.

([25]) Peintre des minéraux, de nos plus belles fleurs
Il distribue entre eux les brillantes couleurs;
L'émerande par lui d'un beau vert se colore,
Il transmet au rubis la pourpre de l'aurore;
Quelquefois du plomb vil fidèle associé,
Teint d'un vif incarnat son obscur allié;
Tantôt rival heureux des couleurs japonaises,
Avant qu'elle ait de Sèvre enduré les fournaises,
Il peint la porcelaine, et lui prête à nos yeux
Ces fonds verts et brillants qui résistent aux feux.
Notre siècle en est fier, et, par un juste hommage,
Un jour de Vauquelin y gravera l'image.

Le chrome. Métal nouvellement découvert par M. Vauquelin. Son oxide est vert; c'est lui qui donne à l'émeraude la couleur qui la caractérise; il fournit à la porcelaine un bel émail vert foncé, qui supporte le plus grand feu; combiné avec une plus grande proportion d'oxigène, il s'acidifie et devient d'un beau rouge; c'est dans cet état qu'il teint le rubis balais en rose, et que, joint au plomb, il donne à la

peinture une couleur aussi vive que le minium, mais qui ne s'altère pas à l'air.

C.

([26]) Du monde minéral étonnants végétaux,
Les uns sont dessinés en bouquets, en rameaux,
D'autres sont en plumage arrangés avec grace.

Les substances minérales prennent les formes les plus variées et les plus délicates. On voit de l'argent en plumes, en cheveux, en paillettes; de l'antimoine en longues aiguilles; du fer en cristaux brillants ou en herborisations déliées; du cuivre en velours dans la malachite, etc.

C.

([27]) De spaths et de cristaux différents de figure
Ornoient du noir lambris la brute architecture.

Spath, nom allemand qui désigne différentes pierres cristallisées, mais qui appartient plus spécialement au spath calcaire, ou *cristal de carbonate de chaux*, substance célèbre depuis long-temps par la propriété de doubler les images que l'on regarde à travers; propriété qui se retrouve dans d'autres pierres, mais que celle-ci a montrée la première. Au reste, ce spath ne diffère du marbre et des pierres à chaux les plus communes, que parcequ'il s'est formé plus tranquillement.

C.

([28]) Des siécles et des eaux ouvrage naturel,
Au milieu s'élevoit un magnifique autel,
Que le suc minéral, distillé de la voûte,
En colonne d'albâtre a bâti goutte à goutte.

Le poëte désigne ici ce que l'on nomme *stalagmite*. Les eaux qui contiennent du carbonate calcaire en dissolution, le déposent quand elles paroissent à l'air et s'y évaporent. Ainsi quand elles suintent de la voûte d'une caverne, elles y forment des masses pendantes comme des glaçons, que l'on nomme *stalactites*. Quand elles sont, au contraire,

assez abondantes pour que les gouttes en tombent jusqu'à terre, la matière calcaire s'y accumule en pyramides, qu'on a nommées *stalagmites*.

La pierre ainsi formée par dépôt porte le nom général d'*albâtre*, sur-tout quand elle conserve une demi-transparence.

Il y a une autre pierre de même nom, mais de nature gypseuse, et remarquable par sa blancheur : c'est elle qui a fait proverbe.

C.

CHANT SIXIÈME.

SOMMAIRE.

De la formation des plantes. Circulation et produits de la sève. De la greffe et de ses effets. Distribution de la sève nourricière, et des différentes formes qu'elle fait prendre à la matière végétale. Les caractères et la nature des diverses plantes; leurs couleurs, leurs attributs, leurs variétés. Les plantes des différents climats. Éloge de Linnée; sa naissance, sa passion pour la botanique; ses travaux et sa gloire adoptés par la France. La naissance et la multiplication des plantes. Éducation, habitudes des plantes. Horloge de Flore. Hymen et amours des plantes. Des polypes et des plantes qui forment la nuance intermédiaire entre le règne végétal et le règne animal, ou entre le règne animal et le règne végétal. Usage des plantes pour la santé, la vie, et les plaisirs de l'homme. Le café, le vin, la bière, le cidre, le vin de Champagne. Les plantes céréales. L'Amérique indiquée à Christophe Colomb par l'aspect des plantes emportées sur les flots.

LES TROIS RÉGNES,

POËME.

CHANT SIXIÈME.

RÈGNE VÉGÉTAL.

Ils sont passés ces temps des rêves poétiques,
Où l'homme interrogeoit des forêts prophétiques;
Où la fable, créant des faits prodigieux,
Peuploit d'êtres vivants des bois religieux.
Dodone inconsultée a perdu ses oracles;
Nos vergers sont sans dieux, nos forêts sans miracles;
Au sang du beau chasseur adoré de Cypris,
La rose ne doit plus son brillant coloris;
L'eau ne répéte plus le beau front de Narcisse,
Ce long cyprès n'est plus le jeune Cyparisse,
Ces pâles peupliers les sœurs de Phaéton,
Ce vieux tilleul Baucis, ce chêne Philémon:
Tout est désenchanté; mais, sans tous ces prestiges,
Les arbres ont leur vie, et les bois leurs prodiges.
Je veux les célébrer; je dirai quels ressorts
Des peuples végétaux organisent les corps.

Tantôt ma voix chantoit les vertus minérales;
Un nœud secret les joint aux races végétales.
L'arbuste, l'arbrisseau, les herbes et les fleurs,
Des éléments divers puissants combinateurs,
Sont le laboratoire où leur force agissante
Exerce incessamment son action puissante,
Et, de tous ces agents dans la plante introduits,
Forme l'éclat des fleurs et la saveur des fruits:
Admirable chimie, où l'air, la terre et l'onde
Forment mille unions de leur guerre féconde (1)!
Interrogez ces plants: des milliers de vaisseaux (2),
Qui sur un même tronc s'assemblent en faisceaux,
D'un côté, dans la terre, en racine s'étendent,
De l'autre, en longs rameaux, dans les airs se répandent;
Puis, divisés encor, vont, dans leurs frais boutons,
Du feuillage léger préparer les festons.
Dois-je vous dire encor ces minces vésicules
Qui ramassent la séve en d'étroites cellules,
Et ces nombreux canaux, où les sucs épaissis
En un solide bois par degrés sont durcis?
Comment, pour pomper l'air, de l'active trachée
La spirale élastique en leur sein est cachée?
Chaque plante en sa tige enferme ses vaisseaux;
Que dis-je? chaque part du tronc et des rameaux
Contient ce triple organe, et de chaque partie
Un arbre tout entier peut recevoir la vie:
Tant le ciel a voulu dans leur fécondité
Placer l'heureux espoir de leur postérité!

Pour embellir encor cette race future,
La greffe unit son art aux dons de la nature (3):
Art sublime, art fécond, dont les secrets divers
Remontent au berceau de l'antique univers.
Mais comment de la greffe expliquer le mystère?
Comment l'arbre adoptant une plante étrangère
Peut-il, fertilisé par ces heureux liens,
Former des fleurs, des fruits qui ne sont pas les siens?
Dans le sein maternel, sa retraite vivante,
L'homme encore naissant peut expliquer la plante.
De vaisseaux en vaisseaux, égaré dans son cours,
Le sang qui toujours part, et remonte toujours,
Parcourt, en circulant par des routes certaines,
Un million de fois des millions de veines;
Et dans sa longue route épuré lentement,
Ne porte à l'embryon qu'un utile aliment.
Ainsi par une plante une plante adoptée
Élabore les sucs de la sève empruntée;
Et de ces aliments qu'il a reçus d'autrui,
L'arbre nouveau n'admet que les sucs faits pour lui.
Soit donc que d'un rameau la blessure féconde
Reçoive un plant choisi dans sa fente profonde;
Soit que le sauvageon que l'art veut corriger,
Dans ses bourgeons admette un bourgeon étranger,
Ce dédale savant de vaisseaux innombrables
N'admet ou ne retient que des sucs favorables.
L'arbre adopté s'élève: il se couvre de fruits
Que le tronc paternel n'auroit jamais produits,

Et l'arbre hospitalier, où la greffe prospère,
De ces enfants nouveaux s'étonne d'être père.
Ainsi de cet hymen admiré tant de fois,
Ma muse audacieuse interprétoit les lois.
Mais dans la même espèce, et sur les mêmes tiges (4),
Qui peut, sans s'étonner, voir tant d'autres prodiges?
Le même suc, changeant de parfum, de saveur,
Forme le bois, le fruit, le feuillage et la fleur;
Tapisse de duvet la pêche cotonneuse,
Arme de dards aigus la châtaigne épineuse,
Donne aux pois une cosse, une écaille à la noix,
De son mol épiderme environne le bois,
Revêt le tendre aubier d'une écorce plus dure;
Là rougit la cerise, ici noircit la mûre;
Donne aux fleurs leur émail, sa verdure au gazon;
Tantôt est un remède, et tantôt un poison;
Et, plus étrange encor dans ses métamorphoses,
Il court infecter l'ail et parfumer les roses.
Qui produit ces effets? Les différents tissus
Façonnent à leur gré les sucs qu'ils ont reçus,
Et suivant les canaux que leur liqueur inonde,
Moulent différemment la séve vagabonde:
Tel le feu se jouant dans ses tubes divers,
En javelots brûlants s'élance dans les airs,
En vase s'arrondit, ou se déploie en gerbe;
Coule en globe étoilé, monte en dragon superbe,
Se change en dôme, en voûte, en palais, en berceaux,
Et d'un seul élément compose cent tableaux.

Chaque arbuste d'ailleurs, ainsi que sa structure,
A ses propres vaisseaux choisis par la nature;
Chacun est abreuvé par des sucs différents:
Ici le baume coule en ruisseaux odorants;
Là son sein entr'ouvert verse une manne utile;
Là nous cueillons le miel que l'écorce distille,
Et cet heureux tribut amassé par nos mains,
En soulageant la plante enrichit les humains.
Combien d'autres vertus et d'autres caractères,
Des nombreux végétaux marques héréditaires,
Et de chaque famille immortels attributs,
A l'œil observateur distinguent leurs tribus!
L'un naquit dans nos champs; grace à notre industrie,
L'autre pour notre sol a quitté sa patrie;
Les uns s'élèvent seuls: l'autre aux bras tortueux,
Suce, vil parasite, un chêne fastueux;
Les uns sont paresseux, d'autres pressés d'éclore;
L'un dure un siècle entier, l'autre n'a qu'une aurore;
L'un rampe sur la terre et l'autre atteint les cieux:
Quelle variété pour le goût, pour les yeux!
Des feuillages divers dont leurs rameaux abondent,
Les uns sont alternés (5), les autres se répondent (6);
L'un de ses bras tendus regarde l'horizon:
L'autre les bras pendants vient baiser le gazon.
Eh! qui pourroit compter leurs couleurs, leurs figures,
Leurs contours élégants, leurs riches ciselures?
Leurs feuillages sont verts, blancs, découpés, unis,
Vêtus d'un doux coton, ou glacés de vernis;

Veulent un terrain sec ou d'humides rivages.
Les uns, malgré nos soins, gardent leurs mœurs sauvages (7);
D'autres, de nos jardins hôtes civilisés,
Croissent, dans leur parquet avec art disposés.
Deleuze, aux soins de l'art confiant la nature (8),
A ce luxe charmant invita la culture,
Signala tous ces plants qui, fiers de notre choix,
Viennent orner nos parcs et le jardin des rois.
Dans ce jardin fameux, capitale des plantes,
C'est lui qui, rassemblant leurs tribus différentes,
En de riches herbiers et de nombreux cartons,
Aux peuples végétaux assigne leurs cantons;
Aux familles d'Europe, aux races d'Amérique,
Il joint les nourrissons de la brûlante Afrique;
De leur riche peuplade heureux concitoyen,
L'archiviste de Flore en est l'historien;
Des arbres étrangers nous conte les voyages,
Et le hasard heureux qui les mit sur nos plages:
Chacun lui doit son rang, ses titres, ses honneurs,
Et son écrit charmant est le blason des fleurs.

Des aspects variés que leur fit la nature,
Achevons cependant la fidèle peinture:
La racine, le bois, la tige, les festons,
Tout sert à distinguer leurs nombreux rejetons.
L'un caché dans la terre, où son destin l'attache (9),
Attend que d'un gourmand le luxe l'en arrache;
L'autre, ami du grand jour, dans un riche appareil
S'offre tout rayonnant aux regards du soleil.

Chacun a ses penchants, sa saison et sa place,
Habite les lieux chauds, ou se plaît sous la glace[10],
Ou tapisse les murs, ou de ses verts rameaux
Court vêtir les rochers, égayer les tombeaux.
Là cette jeune plante, en vase disposée[11],
Dans sa coupe élégante accueille la rosée;
Dans son palais natal, brillant de pourpre et d'or[12],
L'autre d'un doux nectar enferme le trésor.
L'une s'enorgueillit de sa robe pompeuse[13];
De ces riches atours une autre dédaigneuse
Laisse à ses sœurs l'azur, la pourpre, le saphir,
Et se livre sans voile aux baisers du zéphyr.
L'une, telle en tout temps que la fit naître Flore[14],
Garde fidèlement l'émail qui la colore;
Véritable Protée entre toutes les fleurs,
Une autre aime à changer de robe et de couleurs[15];
D'un feuillage nombreux celle-ci s'environne,
L'autre d'un seul pétale a formé sa couronne.
Comparez cette mousse et cet arbuste nain
A cet énorme enfant du rivage africain[16],
Ou même à ce figuier, dont les vastes branchages[17],
Qui jadis dans les cieux buvoient l'eau des nuages,
S'affaissant sous leur poids, et descendant des airs,
S'en vont chercher des sucs jusqu'auprès des enfers.
De leurs bras enfouis s'élèvent d'autres plantes,
Qui, ployant à leur tour sous leurs charges pesantes,
Forment d'autres enfants, dont la fertilité
Est le gage immortel de leur postérité.

Ainsi de tige en tige, ainsi de race en race,
De ces troncs populeux la famille vivace
Voit tomber, remonter ses rameaux triomphants,
Du géant leur aïeul gigantesques enfants;
Et leur fécondité, qui toujours recommence,
Former d'un arbre seul une forêt immense.
De ces arbres amis du soleil, des frimas,
Souvent la seule vue annonce leurs climats.
Des aspects raboteux, sombres, secs et sans graces,
Des arbres africains nous décèlent les races;
Je ne sais quels tissus, durs, serrés, amaigris,
Marquent les végétaux sur les Alpes nourris;
Et leur tronc lisse et pur, et leurs formes riantes,
Du sol américain nous indiquent les plantes.
Dépendante à son tour et des lieux et des ans,
La racine tantôt glisse en filets rampants,
Tantôt descend plus bas dans le sein de la terre,
Que l'arbre ne s'éléve au séjour du tonnerre.
Ici, pour soutenir le poids le plus léger,
Bien avant dans la terre elle court se plonger;
Là, du cèdre orgueilleux qui dans les airs s'élance,
Sur de foibles appuis soutient la masse immense;
Quelquefois se choisit un terrain sablonneux;
D'autres fois dans les lacs, les marais limoneux,
Aime à se propager; là ses branches velues
Étendent en tout sens leurs fibres chevelues;
Et d'épais filaments ceintes de toutes parts,
Offrent la longue queue, ornement des renards.

Non, quand j'aurois reçu cent voix infatigables,
Je ne pourrois nombrer ces races innombrables
Qui, diverses de port, de formes, de couleurs,
De feuilles, de parfums, et de fruits, et de fleurs,
Filles des monts, des bois, de la terre et de l'onde,
Sont les trésors de l'homme et l'ornement du monde.
Quels qu'ils soient, l'Éternel à d'immuables lois
Soumet tous les enfants des vergers et des bois;
Lui-même il les nourrit, il veille à leur défense.
Par quels soins prévoyants il soutient leur enfance!
Admirez par quel art le germe nouveau-né
Dans son propre aliment végéte emprisonné;
Comment à ses côtés deux feuilles protectrices (18),
De l'arbrisseau naissant défendant les prémices,
Allaitent d'un doux suc le jeune nourrisson;
Comment il développe, en brisant sa prison,
La feuille d'un côté, de l'autre sa racine.
Chacune suit son sort; des sucs qu'il lui destine (19),
L'une à son sol natal demande le trésor,
L'autre déja dans l'air médite son essor.
Observez ses progrès, et quelle défiance
Retient la plante frêle et sans expérience.
Le génie indulgent du fragile arbrisseau
Ne l'abandonne pas au sortir du berceau;
Il réprime l'élan de sa tige imprudente.
Malgré les doux tributs d'une séve abondante,
Des langes du maillot à peine déliés,
Ses membres délicats, l'un sur l'autre pliés,

N'osent prendre l'essor : enfin, l'air qui le frappe
Enhardissant l'arbuste, il s'élance, il s'échappe ;
Les rameaux sont sortis, la feuille a vu les cieux,
Et l'arbre tout entier se découvre à nos yeux.
Non, jamais une mère avec plus de tendresse,
De l'enfant le plus cher ne soigna la foiblesse.
Toutefois cet amas d'insensibles vaisseaux,
Tous ces sucs déployant leurs fluides réseaux,
Tout cet art merveilleux, ces machines vivantes,
D'êtres si délicats combinaisons savantes,
Long-temps inaperçus échappèrent aux yeux.
Enfin l'adroit scalpel, le verre officieux,
Trahirent ces secrets : le hardi botaniste
Devint des végétaux l'habile anatomiste ;
Et, rivaux mieux connus de l'empire animal,
Le fruit eut ses Herschell, et la fleur ses Portal (20).
Linné sur-tout, Linné dévoila ces mystères (21),
Leurs haines, leurs amours, leurs divers caractères,
Leurs tubes infinis, leurs ressorts délicats.
Flore même en naissant le reçut dans ses bras ;
Flore sourit d'espoir à sa première aurore ;
Non point cette éternelle et ridicule Flore,
Qui pour les vieux amours compose des bouquets ;
Mais celle qui du monde enseigne les secrets.
Le Zéphire agitant ses ailes odorantes,
Porta vers son berceau les doux parfums des plantes ;
Déja ses yeux fixoient leurs formes, leurs couleurs,
Et ses mains, pour hochet, demandèrent des fleurs.

Foible enfant, on le vit dans le fond des campagnes,
Sur le flanc des rochers, au penchant des montagnes,
Braver la ronce aiguë et les cailloux tranchants,
Et rentrer tout chargé des dépouilles des champs.
Aussi quel lieu désert n'est plein de sa mémoire!
Il fit de chaque plante un monument de gloire;
Et Linné sur la terre, et Newton dans les cieux,
D'une pareille audace étonnèrent les dieux.
Linné, réjouis-toi: le Nord vit ta naissance,
Mais ton plus beau trophée enorgueillit la France.
Elle ne choisit point, pour y placer tes traits,
Ou l'ombre d'un lycée, ou les murs d'un palais;
Mais dans ce beau jardin, dont l'enceinte féconde
Accorde une patrie à tous les plants du monde (22),
Où, joignant sa récolte à tes amples moissons,
Desfontaine embellit le trône des saisons (23);
Où s'exilent pour nous de leurs terres natales
Des règnes différents les familles royales,
Le tigre, le lion, le cèdre aux longs rameaux,
Et l'énorme éléphant, et le roi des oiseaux;
Où l'œil voit rassemblés le trépas et la vie,
La nature et les arts, l'instinct et le génie:
Tranquille, tu vivras au lieu même où Jussieu (24)
Est présent par sa gloire, et vit dans son neveu.
Viens: dans cet Élysée, autrefois son domaine,
L'ombre du grand Buffon (25) attend déja la tienne;
Et de tous les climats, de toutes les saisons,
Les fleurs briguent l'honneur de couronner vos fronts.

Mais de ces plants, formés par une main divine([26]),
Je n'ai point dit encor la première origine ;
Où, quand, comment sont nés les germes de ces corps.
Oh ! que n'ai-je reçu les sublimes accords([27]),
L'éloquente raison, l'élégante justesse,
Que dans ses grands tableaux nous déploya Lucrèce,
Pour embellir ici du prestige des vers
De nos sages nouveaux les systèmes divers !
L'un d'un style fleuri vantant ses molécules,
Forme les corps vivants de minces corpuscules ;
L'autre sème dans l'eau, dans les champs, sur les mers,
Les germes destinés à peupler l'univers ;
L'autre veut que l'enfant ne doive qu'à son père
Son être déposé dans le sein de sa mère ;
Et l'autre, sans respect pour leurs tendres amours,
Des deux sexes unis rejette le concours.
Enfin, tous à leur choix discutoient ces problèmes([28]),
Et le vrai se perdoit dans la nuit des systèmes :
Un œuf le renfermoit ; et, dans les animaux,
Nous retrouvons encor les lois des végétaux.

Voyez ce point vivant et cette ligne obscure
Où nage du poulet la douteuse figure :
Ce point, encor noyé dans sa jaune liqueur,
Une loupe à la main, suivez-le : c'est le cœur.
Déja vous distinguez, à travers le fluide,
D'un battement réglé le mouvement rapide ;
Cette masse liquide et ces informes traits,
De l'être déguisé préludes imparfaits,

Sont du frêle animal l'ébauche languissante.
Il dort; il attendoit qu'une liqueur puissante,
De son cœur en secret irritant les ressorts,
Contraignît à s'unir les deux moitiés du corps,
Qui, déja préparant leurs douces harmonies,
Par un commun attrait ensemble sont unies.
Voilà le grand secret: cet être inanimé,
Même avant sa naissance il étoit donc formé!
Telle est du Créateur la puissance infinie:
A deux règnes divers ses lois donnent la vie.
Observez le bouton qui perce ce rameau;
Là vit un arbre entier; là se cache un ormeau:
Obscurément nourrie au fond de sa retraite,
L'œil à peine aperçoit cette plante imparfaite.
Est-ce donc là ce tronc, cet arbre audacieux
Qui doit couvrir la terre et s'élancer aux cieux?
C'est lui: déja marquant sa feuille, sa racine,
Dans sa verte prison la loupe les devine;
Ainsi dans leurs berceaux dorment, déja formés,
Ces germes éternels l'un dans l'autre enfermés:
Dans les champs, dans les airs, sous la terre et dans l'onde,
Tout ce qui doit un jour renouveler le monde,
Le chêne et le fucus, la mite et l'éléphant,
Ces peuples embryons, cet univers enfant,
D'avance l'Éternel, de ses mains créatrices,
En avoit dès long-temps dessiné les esquisses.
Tous suivent cette loi: l'animal, l'arbrisseau,
Vivoient contemporains, cachés dans leur berceau.

Ainsi qu'en sa profonde et vivante retraite,
Des milliers de vaisseaux, dans leur route secrète,
S'en vont de veine en veine à l'embryon obscur
Chercher de tous côtés l'aliment le plus pur :
Tel le bourgeon naissant que l'écorce recèle,
Boit par mille vaisseaux la sève maternelle.
Tous deux, mûris enfin dans leur secret séjour,
Sortent impatients de se montrer au jour,
Et tous deux oubliant leur demeure première,
En brisant leurs liens viennent à la lumière.
Mais leur âge encor frêle et leurs premiers besoins,
Des auteurs de leurs jours veulent encor les soins :
De leur fragilité soigneuses protectrices,
Leurs mères bien souvent sont encor leurs nourrices,
Jusqu'au jour où tous deux, à l'abri des dangers,
S'en vont chercher ailleurs des secours étrangers.
Comme des os naissants les lames s'épaississent ([29]),
Ainsi des jeunes bois les couches se durcissent ;
Leur progrès est le même, et, cachée en dedans,
La moelle les nourrit de ses sucs abondants.
Une lame argentée, en flexible spirale,
Des plus minces vaisseaux remplissant l'intervalle,
Par l'admirable jeu de ses ressorts secrets,
Chassant l'air altéré, repompe un air plus frais.
Aussi bien que le bois, les os ont leur écorce ;
Ainsi que leur grandeur, le temps accroît leur force ;
Tous deux vont à la mort par la caducité ;
Tous deux se survivront dans leur postérité ;

Et, comme l'animal, la plante cache en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle.
Ainsi tout se répond; ainsi les mêmes lois
Aux deux règnes divers président à-la-fois;
Et par un art semblable, une main économe
Forme la fleur et l'arbre, et l'animal et l'homme.
Mais où sont renfermés tous ces germes divers
Qui doivent à jamais réparer l'univers?
Quel lieu peut contenir ces frêles créatures,
Ces êtres inconnus, ces nations futures,
Tout cet immense amas dès long-temps enfanté?
L'esprit, à ce tableau, recule épouvanté;
Et jamais la raison, en les forçant à croire,
N'emporta sur les sens de plus belle victoire.
Mais le sage, des arts reculant l'horizon,
A fait taire les sens et vaincu la raison;
D'un dieu, sans le comprendre, il adore l'ouvrage:
S'étonner est du peuple, admirer est du sage.
Dans les règnes divers combien d'autres rapports
Du sage observateur excitent les transports!
A ces jeux étonnants la nature est sujette,
Les plantes ont leur vie, et l'animal végète.
Ce principe irritant, dont le ressort vainqueur
Fait tressaillir les nerfs et palpiter le cœur,
Ce moteur de nos sens, ce ressort de la vie,
Que de fois l'animal à la plante l'envie!
La trémelle à son gré mouvant ses doigts subtils (30),
Étend, roule, déroule, et promène ses fils.

Voyez cet arbrisseau si funeste à la mouche[31];
Que, d'un vol étourdi, l'insecte ailé le touche,
Son sein armé de dards se referme soudain,
Et perce l'imprudent qui se débat en vain.
Qui ne croit reconnoître une vierge craintive
Dans cette délicate et tendre sensitive,
Qui, courbant sous nos mains son feuillage honteux,
De la douce pudeur offre l'emblème heureux?
Enterrez dans un sens contraire à la nature[32]
Cette graine où déja vit une plante obscure:
D'abord, trompés tous deux, de l'arbuste naissant
La racine s'éléve et le sommet descend;
Mais bientôt, par un art que leur instinct devine,
Le sommet d'un côté, de l'autre la racine,
En un sens opposé se recourbant tous deux,
Tendent, l'un vers la terre, et l'autre vers les cieux.
Pour l'œil inattentif il n'est point de prodiges;
Le mouvement des fleurs, des feuilles et des tiges,
Échappe à son dédain; le sage mieux instruit
Les admire le jour, les observe la nuit.
Il connoît leurs penchants, leurs mœurs, leurs habitudes;
Il voit comme avec art changeant ses attitudes,
La feuille, en se tournant, s'expose tour-à-tour
A la fraîche rosée, à la chaleur du jour;
Et souvent par instinct se creusant en gouttière,
Recueille avidement la vapeur printanière.

Quelle amante jamais vers l'objet de ses feux
Tourna plus constamment ses regards amoureux,

Que la manne qui suit depuis l'aube naissante
Jusqu'au déclin du jour l'astre heureux qui l'enchante!
Clytie à ses clartés ouvrant ses rayons d'or,
De son premier penchant se ressouvient encor.
Placez dans un cachot cette fleur prisonnière,
Et son disque bientôt, amant de la lumière,
Se retourne, et la cherche à travers les barreaux (33).
Le soir, de nos jardins parcourez les carreaux;
Voyez, ainsi que nous, sur leurs tiges baissées
S'assoupir de ces fleurs les têtes affaissées,
Et, dormant au lieu même où veilleront leurs sœurs,
Du nocturne repos savourer les douceurs.
Voyez comment l'instinct qui gouverne les plantes
Assigne à leur réveil des heures différentes:
L'une s'ouvre la nuit, l'autre s'ouvre le jour;
Du soir ou du midi l'autre attend le retour.
Je vois avec plaisir cette horloge vivante:
Ce n'est plus ce contour où l'aiguille mouvante
Chemine tristement le long d'un triste mur;
C'est un cadran semé d'or, de pourpre et d'azur,
Où, d'un air plus riant, en robe diaprée,
Les filles du printemps mesurant la durée,
Ou nous marquant les jours, les heures, les instants,
Dans un cercle de fleurs ont enchaîné le temps.
C'est peu: des jardiniers les savants artifices
Savent leur faire un jour et des ombres factices,
Et par cette nuit feinte, et par ce faux soleil,
Retarder, avancer, prolonger leur sommeil.

Suivant que dans leurs mains une branche allumée,
Visitant ou quittant leur couche parfumée,
S'approche ou se retire, et leur rend tour-à-tour
Ou la noirceur de l'ombre, ou les clartés du jour;
Dans l'abri reculé de leurs fraîches demeures (34),
Du coucher, du lever méconnoissant les heures,
Par les feux dont l'absence ou l'éclat l'a frappé,
De la crédule fleur le calice est trompé;
Et de cet art magique ignorant la merveille,
Ouvre ou ferme son sein, s'endort ou se réveille.
Souvent dans les sujets de l'empire animal
Notre œil retrouve encor le règne végétal.
Ainsi tout est lié dans toute la nature,
Et de ces végétaux l'admirable structure,
Leurs nerfs si délicats, leur flexibilité,
Leur repos, leur réveil, leur sensibilité,
Sembloient les rapprocher de la nature humaine,
Quand tout-à-coup parut un plus grand phénomène,
Et par-tout retentit cet étonnant discours (35):
« La plante a son hymen, la plante a ses amours. »
 Pour offrir de leurs feux une pudique image,
Chastes sœurs d'Hélicon, épurez mon langage;
Que mon style ressemble au nuage doré
Qui, sur ce mont fameux des Troyens adoré,
Cachoit l'amour des dieux à des regards profanes!
Des deux sexes divers, de leurs divers organes,
Ces peuples végétaux jouissent comme nous:
L'œil distingue d'abord et l'épouse et l'époux.

Le pistil, où la graine a choisi son asile,
L'étamine enfermant la poussière fertile,
Les distinguent aux yeux. Dans la saison d'amour,
Si l'épouse et l'époux ont le même séjour,
Le signal est donné : l'aurore matinale
Vient frapper de ses feux la couche nuptiale;
Le couple est éveillé, l'amant brûle, et soudain
Les esprits créateurs s'échappent de son sein.
Dans l'organe secret dont l'ardeur les seconde
Son amante attendoit cette vapeur féconde;
Elle entre, et le pistil avec avidité
Ouvre sa trompe humide à la fécondité.
La graine en se gonflant boit le suc qui l'arrose;
C'est un œillet naissant, c'est un lis, une rose;
Et l'organe qui verse ou reçoit ce trésor,
D'un doux tressaillement frémit long-temps encor.
Cependant autour d'eux s'embellit la nature;
Le papillon folâtre, et le ruisseau murmure;
Les essaims bourdonnants voltigent à l'entour,
Et les oiseaux en chœur chantent l'hymne d'amour.
Mais si les deux époux habitent sur deux tiges,
Quels spectacles nouveaux, et quels nouveaux prodiges!
Réunis par l'amour, séparés par les lieux,
L'amant darde dans l'air les gages de ses feux :
Les vents les ont reçus; leur aile officieuse
Porte à l'objet chéri la vapeur précieuse,
L'hymen est consommé; des zéphyrs complaisants
L'épouse avec transport reçoit ces doux présents,

Et se reproduisant dans des fils dignes d'elle,
A son époux absent se montre encor fidèle;
Ils naissent vêtus d'or, de pourpre et de saphir.
Ce n'est donc pas en vain qu'on nomma le zéphyr
Le favori de Flore : et dans cette imposture
L'esprit, avec plaisir, reconnoît la nature.
Eh! même dans le sein de l'humide séjour
Les peuples végétaux n'ont-ils pas leur amour!
Je t'en prends à témoin, ô toi, plante fameuse (36)
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse!
Même lieu n'unit point les deux sexes divers;
Le mâle dans les eaux cachant ses épis verts,
Y végète ignoré; sur la face de l'onde
Son épouse, suivant sa course vagabonde,
Y goûte, errant au gré des vents officieux,
Et les bienfaits de l'air, et la clarté des cieux.
Mais des flots paternels la barrière jalouse,
Vainement de l'époux a séparé l'épouse;
L'un vers l'autre bientôt leur sexe est rappelé:
Le temps vient, l'amour presse, et l'instinct a parlé.
Alors, prêts à former l'union conjugale,
Les amants, élancés de leur couche natale,
Montent; et sur les flots confidents de leurs feux,
Forment à leur amante un cortége nombreux.
L'épouse attend l'époux que l'onde lui ramène;
Zéphire à leurs amours prête sa molle haleine;
Le flot les réunit, la fleur s'ouvre, et soudain
L'espoir de sa famille a volé dans son sein.

L'amour a-t-il rempli les vœux de l'hyménée,
Sûre de ses trésors, la plante fortunée,
Prête à donner aux eaux de nouveaux citoyens,
De ses plis tortueux raccourcit les liens,
Redescend dans le fleuve, et sur la molle arène
De sa postérité s'en va mûrir la graine,
Attendant qu'elle vienne au milieu de sa cour
Retrouver le printemps, le soleil et l'amour.
Ainsi de l'Éternel la sagesse féconde
Fait servir à-la-fois, pour repeupler le monde,
L'hôte des bois, des airs, des monts et des roseaux,
La Vénus de la terre et la Vénus des eaux.
  Ces amours, ces hymens observés par nos sages,
Croit-on qu'ils aient été méconnus des vieux âges?
Non: le peuple du Nil précéda nos savants;
Lui-même il suppléoit à l'haleine des vents;
Lui-même à leur défaut sur la palme stérile
Secouoit les rameaux de son époux fertile;
Et le besoin avoit devancé le savoir.
Le même art dans la Grèce exerça son pouvoir.
Les insectes nourris sur le figuier sauvage (37),
Du figuier domestique approchant le feuillage,
Faisoient pleuvoir sur lui ces globules féconds
Dont leur trompe en volant avoit saisi les dons.
Sprengel, de ces secrets savant dépositaire,
A plus avant encor pénétré ce mystère.
L'insecte, nous dit-il, adroit propagateur,
Des hymens végétaux est le médiateur;

Chaque plante a le sien : au fond de leurs calices
Le ciel d'un doux nectar déposa les délices;
L'insecte s'y plongeant avec avidité,
Sort chargé des trésors de la fécondité.
Bien plus, par les couleurs dont la beauté l'invite,
L'insecte reconnoît sa plante favorite,
Y charge ses longs poils de tous ces grains légers,
Espoir de nos jardins, trésors de nos vergers.
Eh! d'où vient qu'en effet dans leur nouvelle terre
Ces plants alimentés sous leurs abris de verre
Demeurent inféconds, et, malgré ces chaleurs,
Nous promettent en vain et des fruits et des fleurs?
Ah! c'est que l'arbrisseau que notre hiver respecte,
Retrouve son climat, mais non pas son insecte:
Tant Dieu dispose tout, tant par d'utiles nœuds
Les règnes différents correspondent entre eux!
Ce papillon lui-même, à nos yeux si futile,
Qui sait si de son vol l'erreur n'est pas utile?
Peut-être, en son essor vif et capricieux,
Il hâte en se jouant le grand œuvre des cieux;
Peut-être, quand il semble inutile et volage,
Nos fruits sont ses présents, et nos fleurs son ouvrage;
Et, suivant dans les airs son léger tourbillon,
Flore attend ses destins des jeux d'un papillon.

Pourtant ne croyez pas, par une erreur grossière,
Que des plantes au loin dispersant la poussière,
Les insectes volants, et les zéphyrs légers,
Des amours végétaux soient les seuls messagers;

Des arbres et des fleurs les graines vagabondes,
Ou tombent sur la terre, ou glissent sur les ondes;
Et, pour renaître un jour dans des climats nouveaux,
L'espoir des bois futurs voyage sur les eaux.
Plusieurs furent taillés en nacelle, en gondole;
Sur les champs de Thétis les caprices d'Éole
Promènent à leur gré ces fruits navigateurs;
Ou la fourmi les roule, ou les oiseaux planteurs
S'en vont les dispersant sur des plages nouvelles;
Ou le ciel pour voler leur a donné des ailes;
Ou de leur sein fécond détendant les ressorts,
La nature loin d'eux élance leurs trésors.
Ainsi l'art, la nature, et le zéphyr et l'onde,
Et l'insecte, et l'oiseau, fertilisent le monde;
Et Dieu, conservateur de ses propres bienfaits,
Éternise par eux les dons qu'il nous a faits.
  Enfin, des végétaux la naissance varie [38].
A la fleur qu'il aimoit celui-ci se marie;
Dans leur être équivoque androgynes parfaits,
D'autres d'un double sexe unissent les bienfaits;
Et d'autres, de l'hymen méconnoissant l'empire,
Par leurs propres vertus semblent se reproduire.
  Voyez-vous se mouvoir ces vivants arbrisseaux
Dont l'étrange famille habite sur les eaux,
Et qui, de deux états nuance merveilleuse,
Confondent du savoir l'ignorance orgueilleuse;
De l'humide séjour ces douteux habitants,
A l'œil inattentif échappèrent long-temps;

Ils vivoient inconnus, et, sujets de deux mondes,
En se multipliant voyageoient sur les ondes.
Nos sages cependant, d'un regard curieux
Sondoient, les uns la terre, et les autres les cieux (39);
Celui-ci dirigeoit les flèches du tonnerre,
Ou sur son double pôle aplatissoit la terre (40);
Des mines, des volcans, d'autres fouilloient le sein;
Le polype parut, tout s'éclipsa soudain.
Tous ces nomenclateurs qui, séparant les classes,
Aux règnes différents avoient marqué leurs places,
Virent un corps nouveau, fier de ses nouveaux droits,
Des règnes étonnés braver les vieilles lois;
Et, joignant en lui seul leur nature rivale,
De leur borne incertaine occuper l'intervalle.
Eh! qui n'admireroit cet être mitoyen (41),
Des règnes qu'il unit étrange citoyen?
Une plante en flottant se présente à ma vue:
Tout-à-coup je la vois, ô surprise imprévue!
Vers l'humble vermisseau choisi pour son repas,
S'élancer de sa tige et déployer ses bras.
Sur le haut de l'arbuste une étroite ouverture
Est la bouche où ses doigts portent sa nourriture,
Et bientôt, vil rebut d'un viscère secret,
De ses mets consommés le vestige paroît.
Souvent la fleur modeste, en coupe façonnée,
S'arrondit en olive à la vue étonnée,
Se partage, descend, et glissant sur les eaux,
Forme de ses débris des arbustes nouveaux.

Sur sa tige sensible un peuple entier fourmille;
Même instinct, même vie anime la famille;
Des milliers d'animaux semblent n'en former qu'un;
Communs sont leurs besoins, leur mouvement commun;
Chacun transmet sa proie à l'arbuste vorace.
J'approche, je le prends; sans détruire sa race,
Ma main tourne en tout sens et retourne sa peau;
Je la coupe: il repousse un nouvel arbrisseau;
Je redouble, il renaît; je le mutile encore,
Un troisième arbrisseau tout à coup vient éclore.
Lui-même il donne l'être à de nouveaux enfants,
Du fer mutilateur comme lui triomphants;
Dont la race à son tour, de vingt races suivie,
Semble de chaque point reproduire la vie.
Je fais plus: sur son corps ma main greffe un tronçon,
Du fertile animal fertile nourrisson:
Tous pullulent sans fin; de cette hydre innocente
Je vois se propager la tige renaissante,
Et renaître, en dépit des ciseaux destructeurs,
Des bouquets d'animaux et des peuples de fleurs.

C'est toi qui le premier nous montras ce miracle,
Ami de la nature, et son plus digne oracle,
Ingénieux Trembley! L'aimant, vainqueur des mers,
Ne guida point ta voile au bout de l'univers;
Mais ta loupe atteignit ce peuple obscur de l'onde:
Mais sans franchir les mers tu découvris un monde;
Et, spectateur hardi de deux règnes voisins,
Tu resserras leurs nœuds et marquas leurs confins.

Oh! quel que soit leur rang, heureux l'ami des plantes!
Il parcourt, il décrit leurs beautés ravissantes;
Il admire, il adore, il chérit l'Éternel,
Et voit dans chaque mousse un chef-d'œuvre du ciel.
Parmi ces végétaux observés par le sage,
Chacun a ses vertus, chacun a son usage.
Par ses puissants secours la feuille de Chiron (42),
Souvent ravit sa proie à l'avide Achéron;
Nos aïeux bénissoient la manne salutaire (43);
La casse prolongea les vieux jours de Voltaire (44);
Heureux, si du pavot le perfide secours (45),
Pour adoucir ses nuits, n'eût abrégé ses jours!
D'Homère et de Platon, durant les premiers âges,
Le papyrus du Nil conservoit les ouvrages (46).
Le nord fournit son chanvre aux ailes des vaisseaux;
Le lin, de la bergère exerce les fuseaux.
Combien de végétaux, différents de nature,
Forment notre boisson, nos mets, notre parure!
La feuille, les rameaux des arbres et des fleurs,
Fournissent à nos arts le luxe des couleurs;
Des sucs de l'indigo plus d'une étoffe brille (47);
Le moelleux cacao s'embaume de vanille (48);
Du pommier neustrien ainsi le jus brillant (49)
Prodigue au moissonneur son nectar petillant;
Le houblon, froid rival de l'arbuste bachique (50),
Entretient des cafés le babil politique.
Le feuillage chinois, par un plus doux succès (51),
De nos dîners tardifs corrige les excès;

Et, faisant chaque soir sa ronde accoutumée,
D'une chère indigeste apaise la fumée.
Mais deux plantes sur-tout, par leurs tributs divers,
Se disputent l'honneur de nourrir l'univers.
Ainsi fut adopté par la moitié du monde
Le riz, fils de la terre et nourrisson de l'onde,
Qu'adore l'Indien, dont le grain savoureux
Défie et la tempête et les vents rigoureux;
Et qui, pour la beauté se tressant en coiffure,
Fournit de ses chapeaux l'élégante parure.
Tel sur-tout le froment que Cérès nous donna,
De ses premiers épis couvrit les champs d'Enna;
Salutaire aliment payé de tant de peines,
Premier besoin de l'homme et l'honneur de nos plaines.
La poésie, enfin, dans un ingrat oubli
Peut-elle sans honneur laisser enseveli
L'arbuste tortueux, dont la grappe féconde
Verse l'espoir, l'audace et l'alégresse au monde?
Mille vins différents, sous mille noms divers
Vont charmer, égayer, consoler l'univers:
Aï brille à leur tête, Aï, dans qui Voltaire (52)
De nos légers François vit l'image légère:
C'est l'ame du plaisir, le charme du festin.
Dans le cristal brillant son nectar argentin
Tombe en perle liquide, et sa mousse fumeuse
Bouillonne en petillant dans la coupe écumeuse;
Puis, écartant son voile avec rapidité,
Reprend sa transparence et sa limpidité.

Au doux frémissement des esprits qu'il recèle,
L'alégresse renaît, la saillie étincelle;
Son bruit plaît à l'oreille, et sa couleur aux yeux;
Son ambre en s'exhalant va faire envie aux dieux;
Et l'odorat charmé, savourant ses prémices,
Au goût qu'il avertit en promet les délices.
Après lui plus d'un vin, rebut de nos gourmets,
Du peuple endimanché vient charmer les banquets,
Anime sous l'ormeau la danse villageoise,
Inspire au grenadier une chanson grivoise,
Des ménages brouillés raccommode les torts,
Insulte aux créanciers, et nargue les recors;
De l'heureux savetier fait reposer l'alêne,
Par une heure d'oubli lui paie un jour de peine;
Du triste buveur d'eau colore la boisson,
Avance au laboureur le prix de sa moisson,
Promet au père un gendre, une dot à la fille,
Met l'espoir dans un broc, l'Olympe à la Courtille.
Mais comme les plaisirs le vin a ses dangers;
Souvent on paya cher ses charmes passagers:
Ce verre qu'en riant a rempli l'alégresse,
Trop souvent on le vit profané par l'ivresse;
Et d'un bras forcené s'échappant en éclats,
La coupe des plaisirs servit d'arme aux combats.
Il est une liqueur, au poëte plus chère,
Qui manquoit à Virgile, et qu'adoroit Voltaire.
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur (53)
Sans altérer la tête épanouit le cœur:

Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse à mon foyer ta poussière féconde;
Qui tour à tour calmant, excitant tes bouillons,
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain,
Tout est prêt: du Japon l'émail reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs des deux mondes.
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi!
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos,
Mes pensers plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée étoit triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée,
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

Mais parmi tous ces plants prodigués sans mesure,
Puis-je oublier les fleurs, luxe de la nature!
Les fleurs, son plus doux soin, les fleurs, berceaux des fruits!
Quelle forme élégante et quel frais coloris!
C'est l'azur, le rubis, l'opale, la topase,
Tournés en globe, en frange, en diadême, en vase:
Les fleurs charment le goût, l'odorat et les yeux;
Dans les palais des rois, dans les temples des dieux,
Souvent l'or fastueux le céde à leurs guirlandes:
Amour ne reçoit point de plus douces offrandes.
Agréables encor, même dans leurs débris,
Nous changeons en parfums leurs feuillages flétris.
Odorante liqueur, pâte délicieuse,
Quels dons ne nous fait pas leur séve précieuse!
Les fleurs, du doux plaisir sont l'emblême riant.
Si j'en crois le récit des peuples d'Orient,
Pour donner un langage à ses douleurs secrétes,
Souvent plus d'un captif en fit ses interprétes;
Et, peignant par leur teinte ou l'espoir ou l'ennui,
Les fleurs interrogeoient et répondoient pour lui.
Pour rendre leurs contours, leur flexible souplesse,
Le marbre même semble emprunter leur mollesse;
Le peintre les chérit; sous les doigts du brodeur,
L'art n'en laisse au desir regretter que l'odeur,
Et dresse un piége adroit au papillon volage:
Tant l'homme aime les fleurs jusque dans leur image!
Si ces temps ne sont plus où, dans les jours de deuil,
Les fleurs suivoient les morts ou paroient leur cercueil;

Si nous ne voyons plus dans les jeux funéraires
Les fleurs s'entrelacer aux urnes cinéraires,
La pastourelle encore en forme ses bouquets;
Elles parent nos fronts, parfument nos banquets,
Et parmi les cristaux, belles sans artifice,
De nos brillants desserts couronnent l'édifice.
Hôte aimable des champs, ce peuple quelquefois
Vient vivre parmi nous, et se plaît sous nos toits,
Trompe l'hiver jaloux dans l'abri d'une serre,
Se mire dans les eaux et tapisse la terre;
Et sur la mer, enfin, souvent aux matelots
Leur parfum présagea la terre et le repos.
 Eh! qui du grand Colomb ne connoît point l'histoire (54),
Lui dont un nouveau monde éternisa la gloire?
Illustre favori du maître du trident,
L'heureux Colomb voguoit sur l'abîme grondant;
Sa nef avoit franchi les colonnes d'Alcide;
Les phoques, les tritons, la jeune néréide,
Voyoient d'un œil surpris ces drapeaux, ces soldats,
Ces bronzes menaçants, cette forêt de mâts,
Et ces hardis vaisseaux, flottantes citadelles,
A qui les vents vaincus sembloient céder leurs ailes.
Depuis six mois entiers ils erroient sur les eaux;
Dépourvus d'aliments, épuisés de travaux,
Les matelots sentoient défaillir leur courage,
Et d'une voix plaintive imploroient le rivage.
Mille maux à-la-fois leur présagent leur fin,
Et la contagion se ligue avec la faim.

Pour comble de malheurs, sur l'océan immense
Les airs sont en repos, les vagues en silence:
Dans la voile pendante aucun vent ne frémit;
Et dans ce calme affreux dont le nocher gémit,
L'oreille n'entend plus, durant la nuit profonde,
Que le bruit répété des morts tombant dans l'onde.
Plusieurs au haut des mâts interrogent de loin
Les terres et les mers sourdes à leur besoin;
Rien ne paroît: des cœurs un noir transport s'empare;
(Lorsqu'il est sans espoir, le malheur rend barbare!)
Tous fondent sur leur chef: à son poste arraché,
Au pied du plus haut mât Colomb est attaché.
Cent fois de la tempête il défia la rage;
Mais qu'opposera-t-il à ce nouvel orage?
Sans changer son destin, l'astre du jour a lui;
De farouches regards errent autour de lui:
Inutiles fureurs pour son ame intrépide!
La mort, l'affreuse mort n'a rien qui l'intimide.
Mais avoir vainement affronté tant de maux!
Mais mourir près d'atteindre à des mondes nouveaux!
Ce grand espoir trompé, tant de gloire perdue,
Plus que tous les poignards, voilà ce qui le tue.
Sur ce cœur que déja déchire le regret,
Le fer enfin se lève, et le trépas est prêt:
Plus d'espoir. Tout-à-coup de la rive indienne
Un air propice apporte une odorante haleine;
Il sent, il reconnoît le doux esprit des fleurs;
Tout son cœur s'abandonne à ces gages flatteurs;

Un souffle heureux se joint à cet heureux présage.
Alors avec l'espoir reprenant son courage :
« Malheureux compagnons de mon malheureux sort,
Vous savez si Colomb peut redouter la mort;
Mais si, toujours fidèle au dessein qui m'anime,
Votre chef seconda votre ame magnanime;
Si pour ce grand projet je bravai comme vous,
Et l'horreur de la faim, et les flots en courroux,
Encor quelques moments; je ne sais quel présage
A cette ame inspirée annonce le rivage.
Si ce monde où je cours fuit encor devant nous,
Demain tranchez mes jours, tout mon sang est à vous ».
 A ce noble discours, à sa mâle assurance,
A cet air inspiré qui leur rend l'espérance,
Un vieux respect s'éveille au cœur des matelots;
Ils ont cru voir le dieu qui maîtrise les flots :
Soudain, comme à sa voix les tempêtes s'apaisent,
Aux accents de Colomb les passions se taisent.
On obéit, on part, on vole sur les mers;
La proue en longs sillons blanchit les flots amers.
Enfin des derniers feux quand l'Olympe se dore,
Et brise ses rayons dans les mers qu'il colore,
Le rivage de loin semble poindre à leurs yeux.
Soudain tout retentit de mille cris joyeux.
Les coteaux par degrés sortent du noir abîme,
De moment en moment les bois lèvent leur cime,
Et de l'air embaumé que leur porte un vent frais,
Le parfum consolant les frappe de plus près.

On redouble d'efforts, on aborde, on arrive;
Des prophétiques fleurs qui parfument la rive
Tous couronnent leur chef; et leurs festons chéris,
Présages des succès, en deviennent le prix.

NOTES

DU CHANT SIXIÈME.

(1) Admirable chimie, où l'air, la terre et l'onde
Forment mille unions de leur guerre féconde!

La suite des mélanges et des transformations diverses par lesquels les végétaux et les animaux font passer les éléments extérieurs, pour en composer leur propre substance, est au nombre des plus beaux résultats que les savants de notre âge aient obtenus de leurs recherches.

Une petite quantité de matières volatiles ou susceptibles de le devenir aisément, constituent, par leurs diverses proportions, presque tous les mixtes dont les corps vivants sont formés, et c'est à pomper ces matières, à les distribuer convenablement, à les mélanger dans les proportions nécessaires, et à en expulser les parties nuisibles ou superflues, que consistent les fonctions de la vie végétative.

Ainsi, le végétal attire principalement de l'eau et des substances qui contiennent du carbone ou de l'acide carbonique: et à l'aide de l'air extérieur, de la lumière et de la chaleur, il décompose ces diverses substances, il expulse l'oxigène qu'elles ont de trop; il met du carbone et de l'hydrogène plus ou moins à nu, pour en former ses huiles, ses gommes, ses acides, ses mucilages, son parenchyme, son bois, et tous les autres mixtes qui entrent dans sa structure.

La chimie moderne, seule, est parvenue à découvrir et à exposer clairement ces opérations compliquées; mais les forces qui les exécutent sont encore couvertes d'un voile épais pour la physiologie.

C

(²) Interrogez ces plants : des milliers de vaisseaux,
Qui sur un même tronc s'assemblent en faisceaux ;
D'un côté, dans la terre, en racine s'étendent,
De l'autre, en longs rameaux, dans les airs se répandent ;
Puis, divisés encor, vont, dans leurs frais boutons,
Du feuillage léger préparer les festons.
Dois-je vous dire encor ces minces vésicules
Qui ramassent la sève en d'étroites cellules,
Et ces nombreux canaux, où les sucs épaissis
En un solide bois par degrés sont durcis ?

L'anatomie végétale, cultivée si heureusement dès le dix-septième siècle, par les Malpighi et les Grew, continuée dans le dix-huitième par les Duhamel, les Daubenton, a fait encore de nos jours de grands progrès par les travaux de MM. Desfontaines, Mirbel, de Candolle, Link, Tréviranus, et autres botanistes-physiciens. On sait maintenant que la base du tissu végétal est un amas de petites cellules, dans lequel sont percés des canaux nombreux, qui se rendent d'une extrémité de la plante à l'autre, en s'écartant par faisceaux pour former les branches, et en s'étalant en surfaces plus ou moins larges pour les feuilles, les pétales, etc.

La plupart de ces vaisseaux sont composés principalement d'un fil élastique contourné en spirale ; d'autres ont simplement de petites fentes transversales, ou même seulement des pores. Quoi qu'il en soit, il paroît qu'ils peuvent tous laisser échapper le liquide qu'ils contiennent, dans le tissu cellulaire, et en reprendre de celui-ci ; par ce moyen, la nutrition de la plante n'en continue pas moins quand quelque partie du tronc est cariée ou coupée, et que les vaisseaux y sont interrompus. Il paroît cependant en général, que la sève monte principalement par les vaisseaux du centre, et elle le fait avec une grande force au printemps, lorsque les bourgeons s'épanouissent ; mais quand elle a été exposée à l'action de l'air dans les feuilles et les autres parties vertes, où elle subit les changements

nécessaires pour devenir propre à nourrir le végétal, elle redescend entre l'écorce et le bois, et augmente les couches de celui-ci. Hedwig pense que les fibres ligneuses ne sont que des vaisseaux obstrués et durcis par l'abondance des sucs nutritifs.

C.

(3) La greffe unit son art aux dons de la nature.

Cet art, aussi utile qu'admirable, a été cultivé avec succès dans la plus haute antiquité; Hésiode, Lucrèce, Virgile, en indiquent tous les secrets avec un soin remarquable. Tout le monde connoît les beaux vers des Géorgiques sur ce prodige de l'industrie agricole. Lucrèce le retrace avec autant d'exactitude et de talent, dans ce passage du liv. V.

A ses soins curieux (de l'homme) la féconde nature
Des trésors végétaux révéloit la culture.
La graine, à ses regards changée en verts boutons,
Entoura l'arbre altier de naissants rejetons:
De la greffe et du plant tel fut l'heureux modéle.
Bientôt fuyant sa tige, une branche infidéle
A la séve étrangère osa se marier,
Et le gland étouné para le coudrier.

Pongerville.

(4) Mais dans la même espéce, et sur les mêmes tiges,
Qui peut, sans s'étonner, voir tant d'autres prodiges?
Le même suc, changeant de parfum, de saveur,
Forme le bois, le fruit, le feuillage et la fleur;
Tapisse de duvet la pêche cotonneuse,
Arme de dards aigus la châtaigne épineuse,
Donne aux pois une cosse, une écaille à la noix,
De son mol épiderme environne le bois,
Revêt le tendre aubier d'une écorce plus dure;
Là rougit la cerise, ici noircit la mûre;
Donne aux fleurs leur émail, sa verdure au gazon;

C'est une vérité généralement reconnue que la terre, dans laquelle les plantes végètent, ne peut par elle-même les alimenter; seulement elle leur sert de support et d'ap-

pui. Elles puisent donc dans l'eau, et dans l'air qui les environnent de toute part, les principes dont elles se composent, c'est-à-dire l'hydrogène, l'oxigène, et le carbone. L'hydrogène ne peut leur être fourni que par l'eau. Elle se décompose, dans l'acte de la végétation, lorsque les plantes sont frappées par la lumière solaire, et alors, tandis qu'elles s'emparent de l'hydrogène de l'eau, la lumière en attire puissamment l'oxigène, se combine avec cette substance, la fluidifie, et détermine ainsi son évasion dans l'atmosphère.

Lorsque les plantes sont privées du contact de la lumière solaire, l'eau ne se décompose pas, elle est absorbée en entier par les plantes. Elles deviennent blanches, fades, étiolées. Elles contiennent beaucoup moins de matière colorée, combustible ou huileuse, que celles qui éprouvent l'influence de la lumière du soleil; d'où il résulte que c'est principalement de la présence du gaz hydrogène que dépendent la saveur, la couleur, la combustibilité des plantes.

Mais quelle est la source où les plantes qui végètent en plein air peuvent puiser le gaz acide carbonique? Il paroît, 1° qu'il s'y introduit dissous dans l'eau, par le moyen des racines qui le sucent avec la sève qui y monte; 2° par la rosée et les brouillards qui se déposent sur les feuilles. Ces eaux, qui les recouvrent, s'emparent alors de la petite quantité de gaz acide carbonique contenu dans l'atmosphère, et ces feuilles se décomposent à l'aide de la lumière. Sennebier et Morozzo ont prouvé, par de nombreuses expériences, que la rosée et les brouillards contiennent du gaz acide carbonique; elles se réunissent pour fortifier cette conjecture.

Si quelques plantes, telles que la crucifère, contiennent de l'azote, elles le tirent probablement par les racines des substances animales en putréfaction, toujours mêlées avec la terre végétale, et par les feuilles de l'air qui les environne.

L.

(5) Les uns sont alternés...

On nomme *feuilles alternes*, celles qui sont placées des deux côtés d'une branche, de manière que la deuxième, par exemple, réponde à l'intervalle de la première à la troisième.

C.

(6) .... Les autres se répondent.

C'est ce qu'on nomme *feuilles opposées*, ou attachées vis-à-vis l'une de l'autre sur la branche.

C.

(7) Les uns, malgré nos soins, gardent leurs mœurs sauvages...

Il y a des plantes, comme les orchis, qui ne viennent jamais bien dans les jardins.

C.

(8) Deleuze, aux soins de l'art confiant la nature,
A ce luxe charmant invita la culture,
Signala tous ces plants qui, fiers de notre choix,
Viennent orner nos parcs et le jardin des rois.

M. Deleuze, aide-naturaliste au jardin des Plantes, traducteur élégant des *Saisons* de Thompson et des *Amours des Plantes* de Darwin (*), auteur d'une histoire très intéressante des plantes d'ornement, et de leur introduction dans nos jardins; et plus nouvellement d'une histoire et description du Muséum d'histoire naturelle, non moins intéressante par le talent avec lequel elle est rédigée, que par le nombre et l'importance des objets qu'elle fait connoître.

C.

(9) L'un caché dans la terre, où son destin l'attache,
Attend que d'un gourmand le luxe l'en arrache.

Chacun connoît la truffe; mais son développement et sa propagation sont au nombre des plus grands mystères de la botanique, et l'on n'a rien de certain sur ce sujet.

C.

(*) Voyez à la fin du volume l'*appendice* aux notes.

([10]) Chacun a ses penchants, sa saison et sa place;
Habite les lieux chauds, où se plaît sous la glace.

Il y a des plantes, dans les Alpes, qui végètent sous la neige et fleurissent à l'instant où elle fond. Telle est l'Aretia. La violette, la primevère, sont presque dans le même cas dans nos plaines, et les diverses mousses dans les pays du Nord.

C.

([11]) Là cette jeune plante, en vase disposée,
Dans sa coupe élégante accueille la rosée.

Les lizerons, les campanules, etc.

C.

([12]) Dans son palais natal, brillant de pourpre et d'or,
L'autre d'un doux nectar enferme le trésor.

L'*antirrhinum* ou *mufle de lion*.

C.

([13]) L'une s'enorgueillit de sa robe pompeuse;
De ces riches atours une autre dédaigneuse...

Les fleurs à pétales ou sans corolles.

C.

([14]) L'une, telle en tout temps que la fit naître Flore,
Garde fidèlement l'émail qui la colore.

Certaines fleurs, dont le calice est à-la-fois écailleux et coloré, ne perdent point leur éclat en séchant, ce qui les a fait nommer *immortelles;* ce sont les *gnaphalium*, les *xerantemum*, certaines *conyza*, etc.

C.

([15]) Véritable Protée entre toutes les fleurs,
Une autre aime à changer de robe et de couleurs.

L'*hortensia*, nommée ainsi par *Commerson*, en l'honneur d'*Hortense le Paute*, est une des plus belles acquisitions que nos parterres aient faites dans ces derniers temps;

comme sa partie colorée est aussi le *calice*, elle dure beaucoup plus long-temps que les autres fleurs, et passe par différentes nuances de vert et de blanc, pour arriver à ce beau rose lilas, qui porte son nom, et auquel succèdent encore d'autres teintes blanches et vertes. Cette singularité l'a fait nommer *hortensia mutabilis*. Cette belle plante est originaire de la Chine et du Japon.

C.

(16) Comparez cette mousse et cet arbuste nain
A cet énorme enfant du rivage africain...

L'auteur entend le *baobab* (*adansonia*), celui de tous les arbres connus qui devient le plus gros. Son tronc arrive à vingt ou trente pieds de diamètre et sa tête à plus de cent; mais il ne s'élève pas à proportion. Il lui faut des milliers d'années pour atteindre ces énormes dimensions.

C.

(17) Ou même à ce figuier, dont les vastes branchages,
Qui jadis dans les cieux buvoient l'eau des nuages,
S'affaissant sous leur poids et descendant des airs,
S'en vont chercher des sucs jusqu'auprès des enfers.

L'auteur décrit ici l'un des arbres les plus curieux des Indes Orientales, le *figuier des pagodes* (*ficus religiosa*), dont les branches pendantes, reprenant racine, quand elles touchent la terre, et donnant des troncs nouveaux, finissent par former une énorme voûte de verdure, soutenue sur autant de piliers fixés dans le sol. La description de ce phénomène, donnée par le poëte, est à-la-fois si exacte et si vive, qu'il seroit aussi inutile que téméraire d'y rien ajouter.

C

(18) Comment à ses côtés deux feuilles protectrices,
De l'arbrisseau naissant défendant les prémices,
Allaitent d'un doux suc le jeune nourrisson.

Il s'agit des *cotyledones*, ou de ces deux lobes qui for-

ment ordinairement la plus grande partie de la semence, et entre lesquels est placé le germe; leur objet est en effet de lui fournir sa première nourriture, pendant que sa racine n'est pas encore assez développée pour aller la puiser dans la terre.

C.

(19) Chacune suit son sort; des sucs qu'il lui destine,
L'une à son sol natal demande le trésor,
L'autre déja dans l'air médite son essor.

Lorsqu'on place une graine dans la terre, de manière que quand elle germera, la racine soit dirigée vers le haut, et la petite plante vers le bas, ces deux parties se recourbent pour prendre leur destination accoutumée. Ce phénomène, l'un des plus fréquents et des plus nécessaires au maintien du régne végétal, n'a point encore été expliqué d'une manière claire, quelques efforts qu'aient faits les naturalistes, et il reste parmi tant de merveilles, qui surpassent notre intelligence, quoique nous en soyons témoins tous les jours.

C.

(20) Le fruit eut ses Herschell, et la fleur ses Portal.

M. *Herschell,* dont le télescope a pénétré les cieux et découvert plus de mondes qu'on n'en connoissoit avant lui.

M. *Portal,* célèbre professeur d'anatomie au Muséum d'histoire naturelle, et collégue de l'auteur de ces notes au collége de France.

C.

(21) Linné sur-tout, Linné dévoila ces mystères,
Leurs haines, leurs amours, leurs divers caractères,
Leurs tubes infinis, leurs ressorts délicats.

Charles Linnæus, né en Smolande, en 1707, mort à Upsal en 1778, le plus célèbre botaniste du dix-huitième siécle, et celui de tous les naturalistes qui a exercé sur la

science l'influence la plus universelle; son *Systema naturæ*, ses *Genera* et *Species plantarum*, servent encore aujourd'hui de base principale aux travaux de ses successeurs, et de livres élémentaires à ceux qui étudient. Ils le méritent sur-tout par le soin qu'il mit à y rassembler toutes les espèces connues de son temps; par la précision avec laquelle il en assigna les caractères distinctifs dans un langage presque tout entier de son invention, mais admirablement expressif; enfin par la commodité de la nomenclature qu'il leur imposa. Ses méthodes, d'une application facile, il est vrai, ne sont cependant pas toujours sûres, et ne présentent presque jamais les êtres selon leurs véritables rapports de ressemblance.

Indépendamment de ses grands ouvrages, Linnæus a publié une foule de dissertations sur divers points particuliers d'histoire naturelle, et principalement de physique végétale, qui ont été recueillies sous le titre d'Aménités académiques. C'est sur-tout à elles que le poëte fait allusion dans ce passage; et en effet, il n'est rien de plus ingénieux, de plus poétique même dans la tournure des idées et de l'expression, que ces petits écrits. Tantôt Linnæus y raconte les *noces des plantes*, c'est-à-dire les merveilles de leur fécondation : tantôt il y expose les diverses contractions que les feuilles éprouvent pendant la nuit, et c'est le *sommeil des plantes*. Parle-t-il des époques de l'année où elles fleurissent ou fructifient, et des heures du jour et de la nuit où leurs fleurs s'ouvrent et se ferment, c'est le *calendrier* ou l'*horloge de Flore*. Ces idées charmantes ont plus contribué, que de grands travaux, à faire aimer la botanique, et à rendre célèbre le nom de leur auteur.

Linnæus fut chéri de ses disciples; plusieurs d'entre eux entreprirent de grands voyages, uniquement dans l'intention de lui rapporter des productions étrangères, et ils se croyoient suffisamment récompensés, quand il les citoit dans ses livres. Lui-même, après une jeunesse que la pau-

vreté rendit pénible, fut accueilli et honoré par sa patrie, et par son prince. Gustave III a prononcé solennellement son éloge, et on vient de lui élever un monument magnifique dans le jardin de l'université d'Upsal, qu'il a dirigé pendant près de quarante ans.

C.

(22) Mais dans ce beau jardin, dont l'enceinte féconde
Accorde une patrie à tous les plants du monde...

Le muséum d'histoire naturelle de Paris, est le plus vaste établissement qui ait jamais été consacré à la science de la nature; il peut y avoir ailleurs des collections plus complétes pour certaines parties, mais il n'en est aucune qui présente le méme ensemble.

Un jardin de plus de cinquante arpents, des serres nombreuses et vastes offrent plus de six mille espéces de plantes en végétation; des terrains particuliers sont réservés aux plantes utiles et aux arbres fruitiers ou forestiers; une ménagerie placée à côté du jardin, nourrit continuellement un certain nombre d'animaux vivants. Des éléphants, des chameaux, des zèbres, des couaggas, des lamas, des kanguroos, des phascolomes, des gnous, des gazelles, des lions, des tigres, toutes les sortes de panthères, de singes, etc., s'y succédent, et après avoir été observés, pendant leur vie par les naturalistes, relativement à leurs habitudes, fournissent après leur mort aux anatomistes, des observations non moins précieuses, relativement à leur organisation.

Les cabinets présentent dans le plus bel ordre, toutes les productions de la nature, qu'il est possible de conserver. La collection des quadrupédes, celle des poissons, surpassent infiniment toutes celles du même genre, qui existent; les autres classes sont extrêmement riches aussi; les herbiers contiennent trente mille espéces de plantes.

Ce jardin date ses foibles commencements du régne de Louis XIII. L'administration de Buffon lui donna le plus

grand essor; mais des circonstances favorables l'ont plus que doublé dans toutes ses parties depuis la mort de cet homme célèbre.

L'enseignement s'y est sur-tout fort étendu, et douze professeurs y font des cours publics sur toutes les branches de l'histoire naturelle, en même temps qu'ils administrent en commun l'établissement, sous les ordres et la surveillance du ministre de l'intérieur.

C.

(23) Desfontaine embellit le trône des saisons.

M. Desfontaines, membre de l'Institut, célèbre professeur de botanique au jardin des Plantes, auteur de la *Flore atlantique*, et d'une multitude de travaux importants sur la botanique et la physique végétale.

C.

(24) . . . . Au lieu même où Jussieu
Est présent par sa gloire, et vit dans son neveu.

Bernard de Jussieu, démonstrateur de botanique au jardin des Plantes, et membre de l'académie des sciences; l'un de ces philosophes pratiques, dont la vie tout entière fut consacrée dans le silence à l'étude et à la vertu. Il acquit un savoir immense, fit les découvertes les plus importantes, et laissa peu d'ouvrages: mais sa mémoire est chérie de ses nombreux élèves, et ses leçons ont germé dans un grand nombre d'entre eux, aujourd'hui assis aux premiers rangs.

Antoine-Laurent de Jussieu, son neveu et son élève, l'un des premiers botanistes de notre temps, est auteur des *Familles naturelles des plantes*, ouvrage classique, dont il reconnoît devoir à son oncle les premières idées.

C.

(25) Viens: dans cet Élysée, autrefois son domaine,
L'ombre du grand Buffon attend déja la tienne.

Il faut espérer que ces beaux vers feront rétablir le monu-

ment que la société d'histoire naturelle de Paris avoit érigé à Linnæus, au pied du grand cèdre du jardin des Plantes, et que des vandales ont outrageusement mis en pièces dans le temps de la terreur.

C'est une idée ingénieuse de notre auteur, de rapprocher ainsi les ombres de deux rivaux, qui s'aimoient peu, et qui ont cependant concouru, malgré l'opposition de leurs vues et de leurs caractères, ou plutôt à cause de cette opposition même, à donner à l'histoire naturelle des accroissements aussi subits qu'étendus.

Linnæus et Buffon semblent, en effet, avoir possédé chacun dans leur genre des qualités telles, qu'il étoit impossible que le même homme les réunît, et dont l'ensemble étoit cependant nécessaire pour donner à l'étude de la nature une impulsion aussi rapide.

Tous deux passionnés pour leur science et pour la gloire; tous deux infatigables dans le travail; tous deux d'une sensibilité vive, d'une imagination forte, d'un esprit transcendant; ils arrivèrent tous deux dans la carrière, armés des ressources d'une érudition profonde; mais chacun s'y traça une route différente, suivant la direction particulière de son génie. Linnæus saisissoit avec finesse les traits distinctifs des êtres : Buffon en embrassoit d'un coup d'œil les rapports les plus éloignés. Linnæus, exact et précis, se créoit une langue à part, pour rendre ses idées dans toute leur rigueur : Buffon, abondant et fécond, usoit de toutes les ressources de la sienne, pour développer l'étendue de ses conceptions. Personne mieux que Linnæus ne fit jamais sentir les beautés de détail, dont le Créateur enrichit avec profusion tout ce qu'il a fait naître : personne mieux que Buffon ne peignit jamais la majesté de la création, et la grandeur imposante des lois auxquelles elle est assujettie. Le premier, effrayé du chaos où l'incurie de ses prédécesseurs avoit laissé l'histoire de la nature, sut, par des méthodes simples et par des définitions courtes et claires,

mettre de l'ordre dans cet immense labyrinthe, et rendre facile la connoissance des êtres particuliers : le second, rebuté de la sécheresse d'écrivains, qui pour la plupart s'étoient contentés d'être exacts, sut nous intéresser à ces êtres particuliers, par les prestiges de son langage harmonieux et poétique. Quelquefois, fatigué de l'étude pénible de Linnæus, on vient se reposer avec Buffon; mais toujours, lorsqu'on a été ému par ses tableaux enchanteurs, on veut revenir à Linnæus, pour classer avec ordre ces charmantes images, dont on craint de ne conserver qu'un souvenir confus; et ce n'est pas sans doute le moindre mérite de ces deux écrivains, que d'inspirer continuellement le desir de revenir de l'un à l'autre, quoique cette alternative semble prouver et prouve en effet qu'il leur manque quelque chose à chacun.

Georges-Louis Leclerc, si connu sous le nom de comte de Buffon, étoit né à Montbard, d'un conseiller au parlement de Bourgogne, en septembre 1707. Son ami Dufay, intendant du jardin des Plantes, le demanda pour successeur en 1739. Dès-lors, Buffon aidé de Daubenton, et ensuite de Gueneau de Montbeillard, de Bexon et de quelques autres personnages moins connus, n'a cessé de travailler avec ardeur au grand édifice de l'histoire naturelle, qui a rendu son nom immortel. Cependant la partie de cet ouvrage qui durera le plus long-temps, est peut-être celle qui contribua d'abord le moins à sa réputation : nous voulons parler de ses histoires détaillées des animaux et des oiseaux, qui sont pour la plupart excellentes. On ne fait plus de cas de ses systèmes généraux; mais la pompeuse gravité de son style en fera toujours lire l'exposition avec le plus grand plaisir.

Buffon mourut à Paris, de la pierre, en avril 1788, comblé de gloire, et de tous les genres de considération.

C.

([26]) Mais de ces plants formés par une main divine,
Je n'ai point dit encor la première origine;
Où, quand, comment sont nés les germes de ces corps.

Lucrèce, poëte et physicien de Rome, étoit doué d'une imagination vive et brillante. Il la fait servir, dans son poëme *de Natura rerum*, à décrire avec magnificence un grand nombre de phénomènes; rarement il parvient à dévoiler la cause qui les fait naître. Il épuise toutes les richesses de la poésie pour peindre avec dignité la nature; rarement il lui arrache des secrets. En un mot Lucrèce donne à la physique des graces, presque jamais de la vigueur ni de la force.

Sa doctrine est presque tout entière la doctrine d'Épicure, embellie des charmes de la plus brillante diction. Il remanie le principe des atomes, qu'il fait mouvoir dans l'immensité du vide. Il leur donne de la pesanteur, et quelque obliquité à la direction du mouvement qui les anime, pour faciliter leur rencontre et favoriser la formation de cette infinité de mondes, dont il compose l'univers.

Épicure fait dépendre la vertu attractive de l'aimant, de l'accrochement des atomes émanés de l'aimant, avec ceux qui émanent du fer. Lucrèce, son disciple, n'admet que l'impulsion de l'air comme cause de ces phénomènes; il regarde le vide comme nécessaire au mouvement. Il reconnoît que tous les corps de la nature, sans en excepter la flamme, jouissent de la pesanteur; qu'ils tomberoient tous dans le vide avec la même vitesse (*); vérités physiques, qui étoient étrangères aux philosophes de la Grèce, et dont les physiciens modernes ont confirmé l'existence.

L.

([27]) Oh! que n'ai-je reçu les sublimes accords,
L'éloquente raison, l'élégante justesse,
Que dans ses grands tableaux nous déploya Lucrèce.

Il ne falloit pas moins, en effet, pour triompher avec

(*) Liv. I, v. 336.

succès du genre de difficultés que présentoient les détails dans lesquels le poëte se propose d'entrer. Les vers que nous citons ici font allusion au passage fameux où Lucrèce expose (liv. IV, v. 1203 et suiv.), en médecin, en naturaliste habile, et sur-tout en grand poëte, les plus secrets mystères de la génération. C'est le comble du bonheur et du talent, dans son nouveau traducteur, d'avoir su prêter à de semblables détails les couleurs de la plus belle poésie, sans leur faire rien perdre de leur vérité technique.

Quand l'épouse féconde a, dans son sein avide,
Des germes producteurs distillé le fluide,
La nature au doux fruit de leurs travaux secrets
Du père ou de la mère imprimera les traits,
Selon que l'un ou l'autre, en ce charmant partage,
Au tribut amoureux a fourni davantage.
S'il tient également des auteurs de ses jours,
D'un plaisir mutuel l'harmonieux concours
Épancha sagement les sources de la vie,
Et de leurs flots divers balança l'énergie.
Des enfants au berceau les traits capricieux
Nous rappellent souvent leurs antiques aïeux,
Lorsque de leurs auteurs la substance renferme
Quelque principe pur, transmis de germe en germe,
Qui parvient, à travers les races et les ans,
De la source première au sein de leurs enfants.
Ainsi par cette loi, l'amour et la nature
Feront passer nos traits à la race future;
Et, quel que soit son sexe, au rejeton naissant
Chacun des deux époux communique son sang:
Mais par la ressemblance à nos yeux il signale
L'époux dont la tendresse est la plus libérale.

PONGERVILLE.

La description de la charrue, par Delille, eût au jugement de La Harpe *étonné* Boileau. La traduction de Lucrèce, et ce morceau en particulier, n'eussent pas moins *étonné*, sans doute, le traducteur de Virgile.

([28]) Enfin, tous à leur choix discutoient ces problèmes,
Et le vrai se perdoit dans la nuit des systèmes:
Un œuf le renfermoit...

La génération des êtres organisés sera toujours le mystère le plus incompréhensible de la physique; mais on ne peut disconvenir que, de tous les systèmes imaginés pour l'expliquer, celui de la préexistence des germes ne soit le plus tranquillisant pour l'imagination. Il ne fait que reculer la difficulté; mais il la reporte si loin qu'elle semble disparoître.

C.

([29]) Comme des os naissants les lames s'épaississent,
Ainsi des jeunes bois les couches se durcissent.

L'auteur expose ici le système de Duhamel, sur l'accroissement des os. Cet ingénieux physicien le comparoit à celui du tronc des arbres; et quoiqu'il ait poussé l'analogie trop loin, en ce que les os ne restent pas formés de couches distinctes, on ne peut disconvenir qu'ils ne tirent leur nourriture de vaisseaux qui leur arrivent du dehors, et que les molécules terreuses qui les durcissent ne se déposent successivement, et jusqu'à un certain point, du dedans en dehors.

C.

([30]) La tremelle, à son gré mouvant ses doigts subtils,
Étend, roule, déroule, et promène ses fils.

La *tremelle* d'Adanson, l'*oscillatoire* de Vaucher, est un petit corps de nature douteuse, composé de filaments verts, réunis en grouppes au fond des eaux, et manifeste des mouvements qui ont tout l'air d'être spontanés.

C.

([31]) Voyez cet arbrisseau si funeste à la mouche;
Que, d'un vol étourdi, l'insecte ailé le touche,
Son sein armé de dards se referme soudain,
Et perce l'imprudent qui se débat en vain.

La dionée (*dionæa muscipula*, Lin.), plante de l'Amé-

rique septentrionale. Ses feuilles sont terminées par un disque à deux lobes, hérissé de quelques épines, et qui se ploie en deux, dès l'instant où il est touché, même légèrement ; sa contraction est quelquefois assez forte pour qu'un moucheron qui s'y poseroit soit percé par les épines.

C.

(32) Enterrez dans un sens contraire à la nature
Cette graine où déja vit une plante obscure.

Voyez la note 19, page 94.

C.

(33) Placez dans un cachot cette fleur prisonnière,
Et son disque bientôt, amant de la lumière,
Se retourne et la cherche à travers les barreaux.

Toutes les plantes, quand elles sont enfermées dans un lieu peu éclairé, dirigent leurs branches et leurs feuilles vers les ouvertures par où le jour pénétre.

C.

(34) Dans l'abri reculé de leurs fraîches demeures,
Du coucher, du lever, méconnoissant les heures,
Par les feux dont l'absence ou l'éclat l'a frappé,
De la crédule fleur le calice est trompé...

M. de Candolle a fait des expériences très curieuses, d'où il résulte qu'on peut faire ouvrir et fermer les fleurs par un jour et par une nuit artificiels, et à des heures toutes contraires à celles de leur épanouissement ou de leur contraction ordinaire : mais il faut un certain temps pour leur faire adopter ces habitudes nouvelles; et pendant les premiers jours, les fleurs enfermées suivent leurs anciennes heures, comme si elles voyoient le soleil.

C.

(35) Et par-tout retentit cet étonnant discours :
« La plante a son hymen, la plante a ses amours. »

Les anciens n'ignoroient pas que le palmier femelle a

besoin de la poussière du palmier mâle pour être fécondé; mais ils n'avoient point étendu cette découverte aux autres plantes. Le premier qui prouva, par des expériences décisives, la nécessité du concours des deux sexes dans les végétaux, fut Vaillant, démonstrateur de botanique au jardin des Plantes de Paris; mais il ne réussit point à persuader son contemporain Tournefort, qui continua à regarder la poussière des étamines comme un simple excrément.

Linnæus a beaucoup contribué à rendre générale l'opinion de Vaillant, et Kœlteuter l'a mise hors de doute, en produisant des mulets végétaux; la poussière des étamines d'une espèce, portée sur le pistil d'une espèce voisine, donne des individus de forme intermédiaire; et comme ces mulets végétaux ne sont pas tous inféconds, il est possible de changer par degrés une espèce en une autre.

C.

Un médecin naturaliste du siècle dernier, le docteur Trante, s'est amusé à rédiger en vers latins le système de Vaillant, sur les sexes et l'hymen des fleurs. Il en est résulté, sous le titre de *Connubia florum*, un petit poëme, qui n'a été ni inconnu, ni inutile à Delille. Il ne fait guère même que le traduire, dans le morceau suivant:

Si l'épouse et l'époux ont le même sejour, etc.

Voici les vers latins:

Si capiet domus una duos, dat pronuba signum
Aurora exoriens: fila obriguere; dehiscunt
Folliculi: volat aura ferax, tectoque reflexa
Præcipitat, perque antra tubæ, perque antra placentæ.
Inde pares subiens tubulos vaga diditur ovis;
Ova tument, gaudet flos femina prole futura:
Hac gravidatur ophris, gravidatur lege papaver.

Mais si les deux époux habitent sur deux tiges, etc.

Sin diversa domus, flos masculus ante reclusis
Ædibus emittit sua dona; volatile semen

Excipiunt Zephyri, portantque curalibus alis
Conjugis in gremium: conjux respondet amori,
Absentique probat simili se prole marito.

([36]) Je t'en prends à témoin, ô toi plante fameuse
Que le Rhône soutient sur son onde écumeuse!

La *vallisneria*, plante de l'Europe méridionale, à sexes séparés. Les fleurs femelles sont portées sur des tiges spirales qui les retiennent au fond de l'eau, mais qui se déroulent et les élèvent à la surface, au moment où elles doivent s'épanouir. Les fleurs mâles qui ne sont nécessaires que pour ce seul instant, ne tiennent qu'à des pédicules courts, et se détachent à cette même époque pour venir flotter autour des femelles et leur communiquer la poussière prolifique: une fois fécondées, les femelles recourbent leur tige et se retirent de nouveau sous l'eau, où leur graine mûrit sans revenir à l'air.

C.

([37]) Les insectes nourris sur le figuier sauvage,
Du figuier domestique approchant le feuillage,
Faisoient pleuvoir sur lui ses globules féconds,
Dont leur trompe en volant avoit saisi les dons.

C'est ce qu'on appelle caprification; les figues ne mûrissent qu'autant qu'elles ont été pénétrées par un petit insecte.

On a cru long-temps que l'irritation occasionée par sa piqûre, accéléroit la maturité, comme nos pommes piquées du ver mûrissent plutôt que les autres; mais il est plus probable qu'il agit en portant la poussière mâle, sur les pistils cachés dans l'intérieur de la figue femelle.

C.

([38]) Enfin, des végétaux la naissance varie.

Le poëte exprime ici les trois modes de fécondation des plantes, dont les unes ont les sexes séparés dans des

fleurs différentes; d'autres les ont unis dans les mêmes fleurs; d'autres enfin n'ont ni fleurs ni organes sexuels visibles.

C.

(39) Nos sages cependant, d'un regard curieux,
Sondoient, les uns la terre, et les autres les cieux;
Celui-ci dirigeoit les flèches du tonnerre.

Le poëte désigne ici le célèbre Franklin, qui a fait tant de découvertes importantes et utiles à l'humanité.

L.

(40) Ou sur son double pôle aplatissoit la terre.

C'est à Maupertuis, de l'académie des sciences, qu'on doit de savoir que la terre est aplatie sur son double pôle, et c'est avec le secours du pendule qu'il parvint à démontrer cet aplatissement.

L.

(41) Eh! qui n'admireroit cet être mitoyen
Des régnes qu'il unit étrange citoyen?

Le polype, comme tous les zoophytes, joint à une forme étoilée, semblable à celle de la plupart des fleurs, la propriété de se reproduire par simple division, comme les arbres reviennent de bouture, et de se laisser greffer comme eux sur un autre individu; mais pour tout le reste, c'est un véritable animal, qui sent, se meut, mange et digère. Sa découverte, due au Génevois Abraham Trembley, est sans contredit l'une des plus belles du dix-huitième siécle. Ce naturaliste observa sur-tout les *polypes à bras* (*hydra*, Lin.), et entre autres le *polype vert*. Il est petit, de forme conique; sa bouche est à la partie évasée du cône, et c'est par la pointe qu'il se fixe; six filaments mobiles entourent sa bouche et lui aident à saisir les petits animaux dont il se nourrit: la cavité du cône lui tient lieu d'intestin, et il rend ses excréments par la bouche. Du reste, il n'a ni viscères, ni

nerfs, ni vaisseaux. Son corps entier semble formé d'une sorte de bouillie gélatineuse.

Les observateurs, animés par le succès de Trembley, ont découvert depuis une famille innombrable d'êtres plus ou moins analogues aux siens : tous les coraux et autres lithophytes en sont des productions.

C.

(42) Par ses puissants secours la feuille de Chiron
Souvent ravit sa proie à l'avide Achéron.

La *centaurée*, ainsi nommée du centaure Chiron, à qui l'on attribue la découverte de ses propriétés. La vraie centaurée des anciens est aujourd'hui aussi peu connue que la plupart de leurs plantes : mais on attribue ce nom, d'après leurs commentateurs, à plusieurs espèces assez différentes ; il y a en botanique un genre nombreux, appelé *centaurée*. On nomme aussi, communément, *petite centaurée*, une jolie gentiane à fleurs roses, très répandue dans nos champs, excessivement amère, comme les autres gentianes, et qui a fort souvent arrêté des fièvres intermittentes.

C.

(43) Nos aïeux bénissoient la manne salutaire.

La *manne* est le suc d'un arbre du genre du frêne (*fraxinus ornus*), commun dans la Grèce et le midi de l'Italie. Tout le monde connoît son goût sucré et sa vertu purgative.

C.

(44) La casse prolongea les vieux jours de Voltaire.

Autre purgatif, introduit en médecine dans le moyen âge par les Arabes. C'est une pulpe noirâtre et douce, qui occupe l'intérieur des gousses d'un arbre, de la famille des légumineuses (*cassia fistula*, Lin.), lequel croît abondamment en Égypte et aux Indes.

C.

(45) Heureux, si du pavot le perfide secours,
Pour adoucir ses nuits, n'eût abrégé ses jours!

L'*opium* se tire par incision, des capsules du grand pavot des jardins (*papaver somniferum*, Lin.), que l'on cultive pour cet effet dans tout l'Orient. L'action soporifique de cette drogue, et les dangers de son abus, sont généralement connus.

C.

(46) D'Homère et de Platon, durant les premiers âges,
Le papyrus du Nil conservoit les ouvrages.

Espèce de grand *souchet*, dont les tiges battues et collées formoient les feuilles que les anciens employoient pour écrire; le parchemin, et ensuite le papier de chiffons en ont fait par degrés abandonner l'usage; mais le dernier en a conservé le nom. Son abondance dans le Nil et dans ses canaux facilita aux Ptolémées la création de la bibliothèque d'Alexandrie. On trouve encore à présent des rouleaux de *papyrus* dans les cercueils des momies.

C.

(47) Des sucs de l'indigo plus d'une étoffe brille.

L'*indigo* est une fécule bleue qui se dépose, quand on fait macérer, selon certains procédés, les feuilles de la plante légumineuse nommée *anil* (*indigofera anil*), originaire des Indes, mais qui se cultive aujourd'hui dans toute la zone torride. Cette fécule fait le principal ingrédient pour la teinture en bleu.

C.

(48) Le moelleux cacao s'embaume de vanille.

Le *cacao* est la fève d'un arbre du Mexique (*theobroma cacao*). Broyée et mêlée de sucre, elle donne le *chocolat*, qu'on aromatise avec de la *vanille*. Celle-ci est la graine d'une plante de la famille des orchis (*epidendrum vanilla*).

Elle est noire, fort menue, très odorante, et contenue dans des gousses.

C.

(49) Du pommier neustrien ainsi le jus brillant
Prodigue au moissonneur son nectar petillant.

Le cidre est le suc fermenté de la pomme. On sait qu'on cultive le pommier en Normandie plus abondamment que dans la plupart de nos autres provinces.

C.

(50) Le houblon, froid rival de l'arbuste bachique,
Entretient des cafés le babil politique.

Plante grimpante, dont les fruits donnent une décoction amère et visqueuse, qui communique son goût à la bière, et aide à la conserver. Chacun sait que la bière est la boisson commune des Anglais, comme de tous les peuples de l'Europe qui n'ont point de vignes.

C.

(51) Le feuillage chinois, par un plus doux succès,
De nos dîners tardifs corrige les excès.

Le thé est la feuille séchée d'un arbrisseau de la Chine et du Japon.

C.

(52) .... Aï, dans qui Voltaire
De nos légers Français vit l'image légère.

Voici le passage de Voltaire que Delille rappelle ici. Il est tiré de la jolie satire intitulée *Le Mondain*.

Chloris, Églé me versent de leur main
D'un vin d'Aï, dont la mousse pressée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler le bouchon:
Il part, on rit: il frappe le plafoud.
De ce vin frais l'écume petillante
De nos Français est l'image brillaute.

Dans le cristal son nectar argentin
Tombe en perle liquide, et sa mousse fumeuse
Bouillonne en petillant dans la coupe écumeuse;
Puis, écartant son voile avec rapidité,
Reprend sa transparence et sa limpidité.

Tous ces détails, si poétiquement, si fidèlement exprimés, sont empruntés de l'ode fameuse de Coffin, sur le vin de Champagne. Les amateurs de beaux vers latins retrouveront avec plaisir ici ces strophes charmantes:

Cernis micanti concolor ut vitro
Latex in auras, gemmeus aspici,
Scintillet exultim; utque dulces
Naribus illecebras propinet

Succi latentis proditor halitus;
Ut spuma motu lactea turbido
Crystallinum blando repente
Cum fremitu reparet nitorem?

Et quand le poëte françois ajoute:

Au doux frémissement des esprits qu'il recéle,
L'alégresse renaît, la saillie étincelle, etc.,

c'est encore le poëte champenois qu'il traduit ou qu'il imite:

Tunc cyathos juvat
Siccare molles; tunc hilaris jocos
Conviva fundit liberales;
Tunc procul alterius valere
Viles Lyæi relliquias jubet
Fastidiosus.

(53) Il est une liqueur au poëte plus chère,
Qui manquoit à Virgile et qu'adoroit Voltaire:
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer la tête épanouit le cœur.

L'arbre du café vient originairement d'Arabie, et le café

d'Arabie est encore regardé comme le meilleur. C'est de là qu'il a été transporté à l'Ile-de-France. Les cafiers, qui enrichissent la Martinique, proviennent tous d'un pied qui y fut envoyé au commencement du dernier siècle, du jardin des Plantes de Paris. Desclieux, qui l'y conduisoit, y mit tant de dévouement, que le voyage s'étant prolongé, et l'eau douce étant devenue rare à bord, il arrosoit cet arbuste avec sa propre ration.

Le cafier appartient à la famille des rubiacées; ses feuilles sont opposées deux à deux, ovales, pointues, ondées et luisantes: les fleurs viennent dans leurs aisselles, et laissent un fruit rouge, qui contient deux grains; ceux-ci sont le café.

C.

Nous avons, sur le café, deux poëmes latins modernes, composés, l'un sous le titre de *Cafæum*, par l'abbé Massieu; et l'autre sous celui de *Faba Arabica*, par ce même P. Fellon, dont nous avons déja cité le joli poëme *sur l'Aimant*. Les deux opuscules se distinguent également par la vérité des détails, la justesse ou la grace de l'expression. Delille leur a emprunté quelques détails; lorsqu'il dit, par exemple:

Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène;
Moi seul contre la noix, qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer.

il est probable qu'il se rappeloit le *Moulin à café*, si bien décrit par le P. Fellon:

Machina nec deerit frangendis frugibus apta,
Pyramidis vulgo cuneique imitata figuram.
Aspera nux intus, curvo cui multus in orbem
Dens riget incisus dorso, medioque cylindrus
In longum surgit, molem qui concitat omnem,
Ipse manubriolo versabilis: haud mora longa,

Dum volvis, peragitque suos agitata rotatus
Ferrea nux, teritur granum, frugesque receptas
Machina in exilem versas vomit ore farinam.

Les détails de la préparation du café ne sont pas rendus avec moins d'élégance et de précision, dans les vers suivants :

Ut primum fervent undæ, ferventibus undis
Pulveris exiguam spargens superinjice molem.
Nec mora, nec requies; raucum sonat unda lebete,
Jamque suprema furens superavit litora spumis :
Ni properas, flos atque vigor se effundet in ignes,
Et nigrum exhausto superabit magma liquore.

Le lecteur distinguera, sans peine, le plus ou moins d'obligations dont le poëte français est redevable à ceux qui avoient chanté avant lui sa liqueur favorite; mais Delille ne doit qu'à lui les beaux vers qui terminent ce morceau : c'est l'enthousiasme, ou plutôt l'ivresse même de la chose; c'est le poëte vraiment plein de son sujet. Des juges d'un goût délicat, mais peut-être un peu sévère, ont blamé :

Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

Mais quelque hardie que paroisse d'abord cette figure, elle ne l'est pas plus que celle qu'emploie Virgile, lorsqu'il nous représente Bitias *buvant l'or* à pleine coupe, *et pleno se proluit auro.*

(54) Eh ! qui du grand Colomb ne connoît point l'histoire ?

Cet épisode, qui se rattache si heureusement au sujet traité par le poëte, dans ce sixième chant, est une imitation fort embellie de celui qui termine le poëme latin, sur l'hymen des fleurs, dont nous avons déja parlé; et le lecteur nous saura gré, sans doute, de le lui mettre sous les yeux.

Ibant Hispani velis audacibus ultra
Herculeas longe metas, solemque cadentem;
Hortator Columba viæ : dat classibus Euros

Æolus, et lætis prælucent ignibus astra.
Mirantur summo gradientes æquore silvas
Dorides occiduæ; mirantur puppibus altis
Dispositas ad pugnam acies, fluitantia signa,
Æraque cum tonitru jaculantia faucibus ignes.
Ecce autem plenos Phœbe jam septima vultus
Induerat, posuitque; Ceres consumpta, Lyæi
Munera defecere; incassum suspicit astra,
Despectat Palinurus acum; cœlum, æquor ubique.
Protinus in furias agitur cum remige miles,
Ductoremque, nefas! malo alligat; ille Minerva
Plenus, ait : « Sensi flores, contendite remis,
In manibus terræ. » Volat æquore concita classis.
Apparere procul montes, assurgere campi :
Vix portum tetigere rates, dat Flora corollas,
Columbamque suum donis gemmantibus ornat.

CHANT SEPTIÈME.

8.

SOMMAIRE.

Différence marquée par la nature entre le règne végétal et le règne animal; ce qu'ils ont de commun. De l'organisation générale des animaux. Variétés et formes des animaux qui vivent dans les eaux et sur la terre. Qualités distinctes des animaux divers. De l'instinct animal. Les castors, les éléphants, les abeilles. Description des travaux et des mœurs des abeilles. Les travaux et les mœurs des fourmis. Industrie de l'araignée, du ver à soie, de plusieurs insectes et animaux qui peuplent la terre et l'onde; les moyens que la nature leur a donnés pour leur conservation. Poison des insectes et des serpents. Les serpents divinisés. L'industrieux instinct des animaux. Instinct des oiseaux voyageurs, etc.

LES TROIS RÈGNES,

POËME.

CHANT SEPTIÈME.

RÈGNE ANIMAL (*).

Jadis quand je lisois les fastes de la gloire,
Des peuples et des rois j'interrogeois l'histoire;
Je marchois à travers les états ébranlés,
Les empires détruits, les remparts écroulés;
Je suivois dans leur course, en merveilles féconde,
Ces Grecs, pères des arts; ces Romains, rois du monde.
Mais ce n'est plus le temps: les divers animaux,
Ayant ainsi que l'homme et leurs biens et leurs maux;
Dont une loi constante éternise la race,
Dans mes vers à leur tour demandent une place.
Déja j'entends de loin le fier taureau mugir,
Les oiseaux gazouiller, et le tigre rugir;
En replis tortueux le ver rampant se traîne,
La fourmi va creusant sa grange souterraine,
L'aigle altier fend les cieux; brillant de pourpre et d'or,
L'hôte léger des fleurs prend son volage essor.

Buffon, de la nature éloquent interprète,
Fut leur historien ; je serai leur poëte.
Dans ce vaste sujet, si nous ne trouvons pas
De grandes passions, d'illustres attentats,
Ni cette illusion et ce charme magique
Qu'ont reçu l'épopée et la muse tragique ;
L'homme avec intérêt y verra quelquefois
L'image de ses mœurs, de ses arts, de ses lois ;
Les sentiments du cœur, la tendresse des pères,
Les transports des amants, le doux instinct des mères ;
L'ordre de l'univers, la grace, la beauté,
Et l'immense trésor de la variété.
Ainsi, qu'un autre Eschyle, ensanglantant la scène,
De malheurs en malheurs péniblement se traîne ;
D'Orosmane jaloux qu'il trouble la raison ;
Qu'il aiguise le fer, prépare le poison :
Moi, le chantre innocent des arbres et des plantes,
Je chante aujourd'hui l'homme et les races vivantes.
Mais une autre couleur convient à ces objets :
Ce ne sont plus ici les végétaux muets,
Leur languissant instinct, leur sentiment débile,
Leur race sédentaire et leur pompe immobile ;
Le ciel aux animaux comblés de ses bienfaits
Donne un instinct plus noble et des sens plus parfaits.
Suivons donc ses travaux dans le monde sensible.
Il est temps de marquer la limite invisible
Qu'aux règnes différents assignèrent les dieux.
Les végétaux en vain semblent vivre à nos yeux ;

Aucun d'eux ne choisit, aucun ne délibère :
D'un principe inconnu la force involontaire
En vain prête à leur vie un air de sentiment :
Chacun, sans le juger, saisit son aliment ;
Et cet aveugle instinct qu'aucun doute n'égare,
Se décide toujours et jamais ne compare.
L'animal voit, connoît, délibère, et les dieux
Par ce signe éternel les séparent entre eux.
 C'est peu : du souvenir la faculté puissante,
Donnée à l'animal, refusée à la plante,
Montre à l'un l'avenir écrit dans le passé ;
Pour l'autre, ce qui fut est d'abord effacé.
Tous deux ont des amours, des sexes et des pères ;
Mais l'instinct paternel et les doux soins de mères,
La plante les ignore, et ses aveugles soins
Élèvent ses enfants sans juger leurs besoins.
Sur tous les deux, enfin, un Dieu créateur veille,
Mais l'un en est l'ouvrage et l'autre la merveille ;
Et nous vantant ses arts, sa police, ses lois,
Souvent à l'homme même il dispute ses droits.
Sous quelque forme enfin que s'offre la matière,
Rien ne marche par sauts dans la nature entière ;
Et le sage attentif voit l'empire animal
S'éloigner par degrés du monde végétal.
Nous retrouvons encor dans les races vivantes
Les éléments divers qui composent les plantes ;
Ces alcalis féconds, ces acides, ces sels,
Des trois régnes rivaux agents universels :

L'ammoniaque seul distinguant leur essence([1]),
A l'empire animé prête encor sa puissance.
Qui l'eût dit que notre art, ainsi que des rameaux([2]),
L'un sur l'autre auroit pu greffer des animaux?
Qui l'eût cru, que des corps de ce vivant empire([3])
Les membres mutilés pussent se reproduire?
Eh bien! cet animal aux longs crocs, au pas lent,
Dont le cours rétrograde, avance en reculant,
Montre au sage étonné, que ce prodige enchante,
Les débris renaissants de sa serre tranchante.
Ne voit-on pas du cerf, par un art merveilleux([4]),
Renaître tous les ans le branchage orgueilleux?
Ces crins, du fier coursier ondoyante parure,
De nos fronts ombragés la longue chevelure,
La laine des brebis et le poil des chevreaux
Repoussent, sous le fer, des rejetons nouveaux:
Tout naît, végète et meurt pour végéter encore.
Observez dans nos cours ce chantre de l'aurore
Qui conduit fièrement son sérail emplumé:
Cet éperon aigu dont les dieux l'ont armé([5]),
Qu'un art capricieux le greffe sur sa crête,
En corne végétale il grandit sur sa tête;
Et l'oiseau, tout honteux des progrès de son front,
De ce triste ornement montre à regret l'affront.
Vous parlerai-je encor de tant d'autres merveilles
Dont cent fois le récit a frappé vos oreilles?
Ce reptile gluant qui traîne sa maison([6]),
Qu'avilit l'ignorant, qu'admire la raison,

Et dont le double étui par degrés développe
Ou renferme, à son gré, son double télescope :
Qu'avec ces nerfs sans fin où tant d'art est caché,
L'organe de ses yeux par le fer soit tranché ;
Ces yeux, pour l'œil de l'homme admirable spectacle,
Dont les nôtres à peine égalent le miracle,
Et que Dieu seul peut-être une fois pût former,
Coupés vingt fois, vingt fois ils vont se ranimer ;
Et du front mutilé, toujours prompts à renaître,
Au bout de leur long tube on les voit reparoître.
Sur le ver à son tour abaissons nos regards (7).
Que le tranchant acier le divise en cent parts ;
Ma main peut à son choix, quelle surprise extrême !
L'enter sur d'autres vers, le greffer sur lui-même :
Sous les ciseaux féconds prompte à fructifier,
Chaque part du reptile est un reptile entier.
Par un pouvoir secret qu'aucun pouvoir n'arrête,
Il aiguise sa queue, il arrondit sa tête :
Ainsi l'arbre taillé repousse en rejeton ;
Tel un germe caché vit dans chaque bouton.
Mais du régne vivant oublions les nuances :
Hâtons-nous ; avançons vers ces peuples immenses,
Qui, du monde animé citoyens moins douteux,
D'organes plus parfaits sont doués par les dieux.
C'est là que, déployant de plus brillantes scènes,
La vie offre à nos yeux ses plus beaux phénoménes.
Eh ! qui peut sans effroi compter tous les ressorts
Dont l'ouvrier suprême organise leurs corps !

Ces muscles (8), ces tendons, ces membranes ductiles (9),
De l'esprit qui les meut instruments si dociles;
Ce vélin délicat qui recouvre leurs os (10),
L'art de leur action, celui de leur repos,
De leurs emboîtements les fortes ligatures (11),
Cette huile dont le suc assouplit leurs jointures (12);
Ces tubes si nombreux l'un sur l'autre posés,
L'un à l'autre soumis, l'un à l'autre opposés;
Le dédale des nerfs et le réseau des fibres;
La route des humeurs, leurs savants équilibres;
Ces mobiles poumons, dont le jeu toujours sûr,
Chassant l'air altéré, rapporte un air plus pur;
Ces pores si nombreux chargés par la nature
D'aspirer, d'exhaler, d'attirer et d'exclure;
Le foie épurateur, dont le crible en passant (13)
Se saisit de la bile et tamise le sang;
Et ce foyer brûlant, avide de sa proie,
Qui reçoit l'aliment, le saisit et le broie;
Les filets chatouilleux des houppes du palais;
L'oreille, écho des sons; l'œil, miroir des objets;
Les nerfs si délicats dont le tissu compose
Ce sens voluptueux pour qui fleurit la rose:
Le cœur sur-tout, le cœur, ce viscère puissant (14),
Le réservoir, la source, et le ressort du sang,
Qui, pour y retourner par des routes certaines,
De l'artère sans cesse emporté dans les veines,
De détour en détour, de vaisseaux en vaisseaux,
De sa pourpre en courant épure les ruisseaux;

Rencontre dans son cours ces valvules légères
Qui rouvrent tour-à-tour et ferment leurs barrières;
Une fois introduit tâche en vain de sortir,
Au cœur qui l'envoya revient pour repartir;
Et, reprenant sa marche incessamment suivie,
Roule en cercle éternel le fleuve de la vie.
Admirons et tremblons; de ces fils délicats
Un seul en se brisant peut donner le trépas.
Eh! pourrois-je oublier l'inexplicable organe
Où l'ame qui l'habite échappe à l'œil profane!
Les yeux sur chaque fibre, et le scalpel en main,
Nos regards obstinés l'y poursuivent en vain:
Les nerfs, du sentiment secrets dépositaires,
Dans leurs derniers rameaux vont cacher ces mystères:
Ainsi le Nil, dit-on, dérobe son berceau.
Mais comment de ces nerfs le mobile faisceau
De notre ame à nos sens, de nos sens à notre ame,
Va-t-il du sentiment communiquer la flamme?
Pour expliquer ces faits, les sages de nos jours,
D'un système nouveau nous offrent le secours:
Osons de l'art des vers lui prêter le langage,
Et parsemer de fleurs la route où je m'engage.
Toujours, pour éclairer et charmer l'univers,
La raison emprunta le prestige des vers;
Toujours la poésie habilla la sagesse:
Les faux dieux ont péri, détrônés par Lucrèce;
Le modeste Virgile aux superbes Romains
Recommande le soc, ennobli par ses mains;

Bolingbroke dans Pope admira son système,
Et le dogme embelli rendit grace au poëme;
Horace donne en vers les préceptes des mœurs,
Et Despréaux rima contre les plats rimeurs.
De ces maîtres fameux osons suivre les traces:
Le bon sens fait sans honte un sacrifice aux graces.
Un fluide, dit-on, dans les nerfs enfermé ([15]),
Poursuit rapidement son cours accoutumé;
Extrait divin du sang, esprit de la matière,
Aussi pur que l'éther, plus prompt que la lumière,
Les sens parlent; soudain ces globules subtils
Du sensible faisceau vont ébranler les fils,
Et les nerfs, parcourant leur obscur labyrinthe,
Des objets au cerveau vont apporter l'empreinte.
La mémoire attentive écoute leurs rapports;
Et, fidèle archiviste, en garde les trésors:
Ainsi des corps vivants Dieu créa le système.
Mille fois, admirant sa sagesse suprême,
Je contemplai l'Olympe et son astre enflammé:
Mais son plus bel ouvrage est un être animé;
Et, de cet humble monde admirant l'architecte,
Même à l'apect du ciel, j'admire encor l'insecte.
Observonsmaintenant de quels tableaux divers
Leur foule variée embellit l'univers.
Voyez au fond des eaux ces nombreux coquillages ([16]);
La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillages:
Tout ce que le soleil prodigue de couleurs,
Les sept rayons d'Iris, l'émail brillant des fleurs,

Les jets de la lumière et les taches de l'ombre,
S'épuisent pour former leurs nuances sans nombre.
Dans leurs contours divers quelle variété!
Chacun d'eux a sa grace et son utilité.
Volutes, chapiteaux, fuseaux, navette, aiguilles,
Quelles formes n'ont pas leurs nombreuses familles!
Par-tout le grand artiste a varié son plan.
Ici c'est un étui, là se montre un cadran([17]);
L'un en casque brillant est sorti de son moule,
L'autre en vis tortueuse élégamment se roule;
L'autre de l'araignée a la forme et le nom;
Un autre imite aux yeux la trompe ou le clairon;
Là, c'est une massue, ailleurs une thiare,
Celui-ci d'un long peigne offre l'aspect bizarre,
L'autre en boîte de nacre est joint à son rocher.
Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher([18]),
Son instinct pour boussole, et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile:
Un autre, moins heureux, sous un toit emprunté([19])
Est contraint de cacher sa triste nudité;
Et contre ses rivaux dispute une coquille.
Observons des oursins l'épineuse famille([20])
Qui, de longs javelots s'armant de toutes parts,
Chemine, au lieu de pieds, sur des milliers de dards;
Et, de ses aiguillons dirigeant la piqûre,
Atteint ses ennemis, ou saisit sa pâture.
    Quelle diversité de races, de tribus!
Chacun a son instinct, ses mœurs, ses attributs;

La nature, économe ou prodigue pour elles,
Refuse à l'un des pieds, donne à l'autre des ailes.
Nul être, nul insecte à l'autre n'est pareil:
Dieu borne ici la vie au plus simple appareil;
Là, déployant un luxe où sa richesse brille,
D'innombrables leviers meuvent une chenille (21).
Le ciel d'un télescope arme le limaçon (22),
Donne à l'oiseau des dents, donne un bec au poisson.
Doué par la nature, instruit à son école,
Chacun marche ou gravit, court, saute, rampe ou vole.
Au bruit le plus léger, voyez-vous le chevreuil
Fuir plus prompt que l'éclair, plus rapide que l'œil?
L'herbe à peine fléchit sous le daim qui l'effleure;
Tandis que, parcourant une toise en une heure,
Prisonnier dans l'espace, et veillant endormi (23),
Le paresseux n'existe et ne vit qu'à demi.
Ce superbe coursier, votre esclave farouche,
Que votre main légère interroge sa bouche:
Il répond à l'instant; et, docile à vos lois,
Comprend chaque signal du frein et de la voix;
Tandis que sous vos coups le baudet imbécile
Conserve obstinément sa paresse indocile.
Le lion de son sang ne peut calmer les flots;
Le loir six mois entiers s'endort d'un lourd repos (24).
Cet immonde animal, enfant d'une eau dormante (25),
Durant trois jours entiers fatigue son amante;
Et, dans un seul instant, l'hôte léger de l'air
Vient, voit, aime, jouit, et part comme l'éclair.

Mais cet oiseau volage errant dans la campagne
Pour de nouveaux amours néglige sa compagne:
Et l'autre, par ses soins réparant sa laideur,
Quand elle met au jour les fruits de son ardeur,
Ne quitte point leur mère; époux tendre et fidèle (26),
Accoucheur vigilant, il veille à côté d'elle;
Et ses doigts recourbés, secourable instrument,
De sa ponte tardive abrége le tourment.
Quel contraste de goût, d'aliment, de parure!
Comparez pour les mœurs, la couleur, la figure,
Pour le charme des sons, l'agilité du vol,
Le corbeau qui croasse au brillant rossignol;
Le tigre au doux agneau, l'aigle au pigeon timide,
Le faon pusillanime au lion intrépide,
Le front nu, le long cou, le long pied des chameaux
Au cerf agile, et fier de ses pompeux rameaux;
Le sot oiseau de l'Inde et sa maussade roue
Au paon où des couleurs l'essaim brillant se joue,
Qui, d'astres tout couvert, et de lui-même épris,
Offre, en traînant Junon, tous les rayons d'Iris.
Rapprochez la corneille et ses couleurs funèbres,
Le lugubre hibou, triste amant des ténèbres,
De ces brillants oiseaux que, sous un ciel vermeil,
Du luxe des couleurs embellit le soleil.

Combien des animaux l'inégale structure
De ses variétés pare encor la nature!
Sur ses deux courts jarrets accroupissant son corps,
La giraffe en avant reçut deux longs supports;

Ailleurs le kanguroo, dont l'étrange famille [27]
Sort de son sein, y rentre, en ressort et sautille,
Sur ses deux longs appuis en arrière exhaussé,
Est sur sa double main en avant abaissé.
Enfin, pour achever ces nombreux parallèles,
Avec la lourde autruche et ses mesquines ailes
Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu [28],
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu,
Du peuple ailé des airs brillante miniature
Où le ciel, des couleurs épuisa la parure;
Et pour tout dire enfin, le charmant colibri,
Qui, de fleurs, de rosée et de vapeurs nourri,
Jamais sur chaque tige un instant ne demeure,
Glisse et ne pose pas, suce moins qu'il n'effleure:
Phénomène léger, chef-d'œuvre aérien,
De qui la grace est tout, et le corps presque rien;
Vif, prompt, gai, de la vie aimable et frêle esquisse,
Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice [29].
  Tous contre l'ennemi sont armés avec art:
L'un contre le danger est muni d'un long dard;
De sa noire liqueur teignant la mer profonde [30],
L'autre plonge, s'esquive et disparoît dans l'onde.
Par un bruit qu'accompagne une obscure vapeur [31],
L'autre, à son ennemi pour renvoyer la peur,
Fait jouer d'un ressort la détente secrète,
Se détourne, s'échappe, et cherche une retraite.
Celui-ci sur son dos promène sa maison;
Le ciel enseigne à l'autre à bâtir sa cloison,

Donne à l'un sa tarière, à l'autre sa tenaille,
Revêt l'un d'une croûte, et l'autre d'une écaille.
Nul d'eux ne vit, n'habite et ne couve au hasard;
Tous ont leurs mets, leur couche et leur asile à part.
Les uns vivent cachés dans le sein de la terre (32),
Plusieurs percent le bois, plusieurs creusent la pierre;
Et d'autres, à nos frais insolemment nourris,
Habitent l'homme même et vengent ses mépris.
N'oublions point ces vers dont les races brillantes (33)
Montrent sur l'Océan des lumières flottantes,
Et sous chaque aviron qui fend les flots mouvants,
Offrent aux nautonniers des phosphores vivants.
Les bois mêmes, les bois, quand la nuit tend ses voiles (34),
Offrent aux yeux surpris de volantes étoiles,
Qui, traçant dans la nuit de lumineux sillons,
Partent de chaque feuille en brillants tourbillons.
Les airs sont étonnés de leur clarté nouvelle,
La forêt s'illumine et la nuit étincelle:
Ils s'arrêtent; soudain meurt ce rapide jour,
Et l'ombre et la clarté renaissent tour-à-tour.
C'est peu; fécond chez soi, par-tout ailleurs stérile,
Aucun impunément de ses champs ne s'exile:
Chacun a sa patrie, et chacun ses climats;
L'un aime le soleil, et l'autre les frimas.
Le lion de Barca ravage la Nubie;
Le chameau voyageur traverse l'Arabie (35),
Et ses cinq estomacs, réservoirs abondants,
Bravent l'aridité de ces sables ardents.

Le renne vit de mousse aux plages boréales [36],
Le lama s'apprivoise aux régions australes [37];
L'Ohio sur son rivage admire le castor,
Et du Chimboraço s'élance le condor [38].
D'animaux faits pour lui chaque pays abonde :
L'homme, leur roi commun, est citoyen du monde.
Dans la durée encor même variété,
Chacun jouit un temps de la douce clarté :
Un soleil voit périr le fragile éphémère [39];
Un long âge blanchit la carpe centenaire.
Souvent, sans le briser suspendant son ressort,
La vie à nos regards prend les traits de la mort.
Ce crin rouge et vivant dont chaque source abonde [40],
Privé durant six mois de l'aliment de l'onde,
Si ma main l'y rejette, ô prodige inouï !
De son débris séché renaît épanoui,
Et sillonnant les flots de sa course folâtre,
Reprend avec ses jeux sa vie opiniâtre.
Ridé, durci, flétri, ce ver poudreux des toits [41]
Se ranime dans l'onde une seconde fois;
Et, cédant à la mort une entière victoire,
L'homme à son avenir refuseroit de croire !
Lui qu'ont doué les dieux de l'immortalité !
Combien, soigneuse encor de leur postérité,
Par des moyens divers la nature puissante
Conserve chaque espèce à jamais renaissante !
L'un met au jour ses fils déja tout animés,
L'autre pond ses enfants dans leur coque enfermés;

Souvent l'insecte ailé répand ses œufs sur l'onde [42];
Souvent l'hôte des eaux à l'arène féconde
Vient confier les siens, et laisse au feu du jour
Couver de ses rayons les fruits de son amour.
Chaque espèce a ses lois, ses règles, ses caprices.
Dans les naseaux du cerf, dans le cuir des génisses [43],
Les uns vont déposer les germes créateurs;
Les uns peuplent la fange et les autres les fleurs;
L'autre cherche un cadavre, et son amour confie
Aux débris de la mort les germes de la vie.
Plus étonnants encor, ces minces serpents d'eaux [44]
Qui, l'un à l'autre unis par de vivants anneaux,
Et par nous appelés du beau nom de Naïades,
Promènent sur les eaux leurs flottantes peuplades.
L'enfant navigateur que la nymphe enfanta
Ne sort point tout entier du corps qui le porta;
Quelque temps retenu par le nœud qui l'arrête,
Dans le sein maternel il cache encor sa tête.
Sa mère l'y nourrit, et la fille à son tour
Tient de même attaché le fruit de son amour;
La troisième sur l'eau remorque aussi sa fille;
Les naïades ainsi voyagent en famille,
Et, formant un seul corps d'un long rang d'animaux,
Trois générations se suivent sur les eaux:
De leurs étranges nœuds la chaîne ici s'arrête.
Quels qu'ils soient, de l'amour ils sont tous la conquête,
Tous brûlent de s'unir, tous prompts à s'enflammer
Ont leur temps pour produire, ont leur saison d'aimer.

De l'homme en tous les temps la race impériale
Seule à se propager sent une ardeur égale :
Comme si de nos sens l'instinct victorieux
Veilloit pour conserver le chef-d'œuvre des dieux.
Ne croyez pas non plus que constamment suivie
La chaîne de l'hymen donne seule la vie :
Plusieurs en sont exempts; libre d'un nœud si doux (45),
Le puceron n'a point d'épouse ni d'époux;
Et, de son chaste lit dérobant le mystère,
Sans connoître l'hymen a le droit d'être mère.
Que dis-je? rassemblant deux organes féconds (46),
Des deux sexes divers cet autre unit les dons,
Et, doublement heureux des pouvoirs qu'il rassemble,
Est père, mère, épouse et mari tout ensemble.
Ainsi, de ses moyens se réservant le choix,
La nature maintient ou viole ses lois;
Et, quand de ses desseins on croit tenir la chaîne,
Nous échappe et se rit de l'ignorance humaine.
Tel échappoit Protée aux regards indiscrets.
Ce dieu qu'elle instruisit à cacher ses secrets,
Ce dieu l'a peinte encor dans ses métamorphoses;
J'en dirai les effets; nul n'en connoît les causes.
Eh! qui pourroit compter tous ces êtres sans fin
Qui changent d'éléments, de forme, de destin,
Qui naissent pour mourir, qui meurent pour renaître!
Venez, baissez les yeux; apprenez à connoître
Ce ver miraculeux, qui, dans trois temps divers,
Vit sur terre, dans l'onde, et vole dans les airs.

Dédaigneux de l'arène et déserteur de l'onde,
Cet autre étend aussi son aile vagabonde :
L'amour ne fixe pas son instinct pétulant ;
Il vole à son amante et jouit en volant.
Les mers ont moins de flots, les fleurs moins de familles,
Qu'il n'est de vers ailés, jadis humbles chenilles.
   Voyez ce papillon échappé du tombeau,
Sa mort fut un sommeil, et sa tombe un berceau ;
Il brise le fourreau qui l'enchaînoit dans l'ombre ;
Deux yeux paroient son front, et ses yeux sont sans nombre ;
Il se traînoit à peine, il part comme l'éclair ;
Il rampoit sur la terre, il voltige dans l'air ;
Il languissoit sans sexe, et ses ailes légères
Portent à cent beautés ses erreurs passagères ;
Que dis-je ? dès long-temps calomnié par nous,
Moins infidèle amant que malheureux époux,
Lui-même à son amour souvent se sacrifie (47),
Et son premier plaisir est payé de sa vie.
Ainsi son destin change, et passe tour-à-tour
De la vie au tombeau, de la tombe au grand jour.
Mais de son sort nouveau faveur plus merveilleuse,
Sa tête, en rejetant sa dépouille écailleuse,
Dans le même cerveau garde mêmes desirs :
Il chérissoit les fleurs, les fleurs font ses plaisirs ;
Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle (48)
Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle.
Telle on dit que notre ame aux champs élysiens
Garde ses souvenirs en brisant ses liens.

Aussi du grand Leibnitz l'aimable fantaisie (49)
Osoit aux animaux promettre une autre vie,
Un destin plus heureux et presque un paradis.
A ce dogme touchant de bon cœur j'applaudis;
J'aime à voir l'animal, qui des races humaines
Ainsi que les plaisirs a partagé les peines,
Dans son humble Élysée attendre un sort plus doux;
Et ce ver merveilleux, conservant tous ses goûts,
Après un long sommeil son changement extrême,
Son être transformé, quoique toujours le même,
Excusent aisément ce rêve des bons cœurs.
Et si je parcourois l'échelle des grandeurs,
De l'insecte invisible à l'immense baleine;
De ces monstres des mers, dont la puissante haleine,
Avec un bruit horrible élance en gerbes d'eaux
L'océan revomi par ses larges naseaux,
Jusqu'à l'humble tribu qui sous l'onde orageuse
Vit dans les derniers grains de la vase fangeuse;
Si j'allois, descendant de l'aigle au moucheron,
De l'énorme éléphant jusqu'à l'humble ciron!
Là s'arrêtent les yeux: mais graces à ce verre (50)
Qui nous déploie en grand et les cieux et la terre,
Au dessous du ciron je regarde, et je vois
Des milliers d'animaux plus petits mille fois.
Là du verre à son tour s'arrête la puissance;
J'admire avec effroi sa petitesse immense;
Mais pour d'autres tribus que je n'aperçois pas,
Cet insecte lui-même est peut-être un Atlas;

La goutte qu'il habite est une mer profonde,
Chaque œil est un soleil et chaque fibre un monde.
Que dis-je? sans chercher un nouvel univers,
Dans l'atome animé combien d'êtres divers!
Là sont un cœur, des nerfs, des veines, des viscères;
Ces nerfs ont des esprits, et ces cœurs des artères,
Ces veines des humeurs; ainsi de tout côté,
Même auprès du néant trouvant l'immensité,
Dans tous ces univers croissant de petitesse,
L'imagination descend, descend sans cesse;
Et, tel que ce mortel qu'en un sommeil profond
Un rêve suspendit sur un gouffre sans fond,
D'épouvante saisi tout-à-coup je m'éveille,
Et du monde en tremblant j'adore la merveille.
Mais comment admirer le monde et son auteur,
Sans nommer, sans chanter leur noble observateur?
Gloire te soit rendue après l'Être suprême (51),
Profond Spallanzani! toi dont l'adresse extrême
Nous ouvrit ces trésors; Herschell des animaux,
C'est toi qui donnes l'être à ces êtres nouveaux,
A tous ces vers nageurs, à ces peuples d'anguilles,
D'une graine féconde innombrables familles.
Ton verre créateur nous montre leurs combats,
Leurs légers tourbillons, leurs amoureux ébats.
Là, même en décroissant, les merveilles grandissent;
Dans une bulle d'eau des baleines bondissent;
La feuille, où plus d'un peuple a ses lois et ses mœurs,
Et l'écorce des fruits, et la tige des fleurs,

Et la vie et la mort à ta voix sont fécondes,
Et d'un grain desséché tu fais sortir des mondes.
Mais n'exagérons rien : l'un dans l'être vivant (52)
Veut voir de Vaucanson l'automate mouvant ;
L'autre, s'extasiant au moindre phénoméne (53),
Veut égaler l'instinct à la raison humaine,
S'étonne de son singe et de son perroquet,
Admire en l'un son geste, en l'autre son caquet,
Et ne sauroit douter que, vu leur prud'homie,
Les éléphants un jour n'aient leur académie.
Évitons ces excès. Cet admirable don,
L'instinct, sans doute est loin de l'auguste raison ;
Mais, quoique dépourvu de sa vive lumière,
L'instinct n'appartient pas à la vile matière.
Voyez quels dons le ciel daigne lui dispenser,
Comment l'être qui sent paroît presque penser :
Non de cette pensée, indépendante et pure,
Qui sonde Dieu, le ciel, le cœur et la nature,
Mais de celle qui rampe esclave du besoin,
Qui du bonheur des sens fait son unique soin,
Et semble quelquefois dans les corps qu'elle anime
Rapprocher leur instinct de notre ame sublime !
Chaque sens des objets reçoit l'impression ;
Sur les pas du besoin marche l'attention ;
Les besoins répétés aménent l'habitude ;
De l'instinct vigilant l'utile inquiétude
Compare les effets, les causes, les moyens ;
Ces chaînons chaque jour resserrent leurs liens,

Leur féconde union produit l'intelligence;
Celle-ci pése tout dans sa juste balance,
Et jugeant les objets, leurs vices, leur bonté,
L'intelligence enfin produit la volonté.
Tel des êtres vivants Dieu créa le système:
Tels sont les animaux, tel est l'homme lui-même.
Ainsi que la raison, l'instinct a ses degrés (54).
S'il faut que de nos sens les rapports assurés
Nous peignent les objets que notre instinct compare,
Plus ces rapports sont sûrs et moins l'instinct s'égare.
Si donc respire un être en qui les dieux puissants (55)
Aient dans un seul organe associé trois sens,
Dont la flexible main, de ces trois sens pourvue,
Corrigeant par le tact les erreurs de la vue,
Des qualités des corps habile à s'assurer,
Puisse à-la-fois sentir, et sucer, et flairer;
Qui, toujours redoutable et souvent caressante,
Tantôt renverse tout par sa force puissante,
Tantôt, avec plaisir savourant les odeurs,
Ainsi qu'un doigt léger sache cueillir des fleurs,
Reconnoisse l'enfant du conducteur qu'il pleure,
Enléve des fardeaux, ferme, ouvre sa demeure,
Et, roulant, déroulant ses replis tortueux,
Serve sa faim, sa soif, sa colère et ses jeux;
Enfin, qui dans un point, dans un instant rassemble
Trois forces, trois effets, trois jugements ensemble,
Le monde admirera ce pouvoir triomphant;
Et puisqu'il n'est point l'homme, il sera l'éléphant;

L'admirable éléphant, dont le colosse énorme (56)
Cache un esprit si fin dans sa masse difforme,
Que, pour son rare instinct dans un corps si grossier,
Presque pour ses vertus, adore un peuple entier;
L'éléphant, en un mot, qui sait si bien connoître
L'injure, le bienfait, ses tyrans et son maître.
Chacun des animaux excelle dans son art:
Le fermier connoît trop l'astuce du renard;
Le cerf ingénieux dans ses frayeurs extrêmes
Varie en cent façons ses adroits stratagèmes,
Et, des chiens égarés déconcertant l'ardeur,
De ses pas, en sautant, lui dérobe l'odeur.
Le lapin a sa ruse; inspiré par la crainte,
Il se creuse avec art un savant labyrinthe;
Et, chassant en commun, dans son poste marqué
Le loup sait se tenir prudemment embusqué;
Mais le noble éléphant ne voit rien qui l'égale.
Sous lui, mais séparé par un court intervalle (57),
Dans ses hardis travaux le peuple des castors
Étale de l'instinct les plus riches trésors.
L'éléphant dans les bois, et le castor dans l'onde,
Sont tous deux à jamais l'étonnement du monde.
S'il n'a point cette trompe, organe merveilleux
Dont ce noble animal a droit d'être orgueilleux,
Quatre dents, ou plutôt quatre terribles scies,
Qu'en un tranchant acier la nature a durcies,
Et sa queue aplatie, et ses agiles doigts,
Voilà de ses travaux les instruments adroits:

D'autres les ont vantés, d'autres ont su décrire
Tous ces grands monuments de leur petit empire;
Ces arbres renversés, façonnés avec art,
De leur digue à la vague opposant le rempart;
Des écluses, des ponts l'habile architecture,
Des voûtes, des cloisons la solide jointure;
Ces soins si prévoyants et cet art merveilleux,
Accommodés aux temps, appropriés aux lieux;
Cette Hollande enfin et cette humble Venise,
Sur ses longs pilotis solidement assise;
L'étranger retrouvant l'homme dans le castor,
Le voit, s'étonne, rêve, et le regarde encor.
Mais quel bourdonnement a frappé mes oreilles?
Ah! je les reconnois mes aimables abeilles.
Cent fois on a chanté ce peuple industrieux;
Mais comment sans transport voir ces filles des cieux?
Quel art bâtit leurs murs, quel travail peut suffire
A ces trésors de miel, à ces amas de cire?
Chacun voit par ses yeux leur police, leurs lois,
L'un lui donne une reine, et les autres des rois.
L'instituteur fameux du conquérant du monde (58)
Voulut que sans époux l'abeille fût féconde (59),
Et de sa chasteté Réaumur moins jaloux,
Prostitua leur reine à de nombreux époux (60):
Chacun l'aime à son tour; leur auguste maîtresse
Entre tous ces rivaux partage sa tendresse,
Et les adorateurs qu'enferme son sérail,
Voués à ce doux soin, sont exempts de travail.

Mais du miel tous les ans ces artisans habiles (61),
Massacrant ces époux devenus inutiles,
En dépeuplent la ruche; enfin juillet pour eux
De notre affreux septembre est le retour affreux:
Ainsi l'erreur crédule expliquoit le mystère.
Enfin, de leur hymen savant dépositaire (62),
L'aveugle Huber l'a vu par les regards d'autrui,
Et sur ce grand problème un nouveau jour a lui.
La reine, nous dit-il, au jour de l'hyménée
Sort, de ses nouveaux feux inquiéte, étonnée,
Aux portes du palais long-temps hésite encor;
Enfin son aile s'ouvre, elle a pris son essor,
Et, loin des yeux mortels, mystérieuse amante,
Emporte dans les airs l'ardeur qui la tourmente:
Son amant l'observoit, et, plein des mêmes feux,
Il part, vole, l'atteint, et jouit dans les cieux:
Elle s'élança vierge, elle descend féconde.
Combien d'autres secrets cache une nuit profonde!
Je ne vous dirai point leurs combats éclatants (63),
Si la mort est donnée à l'un des combattants,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine;
Si leur cité contient trois peuples à-la-fois,
Époux, reine, ouvrière, hôtes des mêmes toits;
D'autres décideront: mais leur noble industrie,
Mais les hardis calculs de leur géométrie,
Leurs fonds pyramidaux savamment compassés,
En six angles égaux leurs bâtiments tracés,

Cette forme élégante autant que régulière (64),
Qui ménage l'espace autant que la matière;
Cette reine étonnante en sa fécondité,
Qui seule tous les ans fait sa postérité,
Et les profonds respects de son peuple qui l'aime,
Sont toujours un prodige et non pas un problème:
Aussi de nos savants le regard curieux
Souvent pour une ruche abandonne les cieux.
Les Geer, les Réaumur ont décrit ses merveilles (65),
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles.
La guêpe de Cayenne, avec plus d'art encor (66)
Sous des toits de carton sait cacher son trésor;
D'un papier composé de la plus fine écorce,
Qui joint dans son tissu la finesse à la force,
Elle forme ses murs; et ses légers châteaux,
Peuplés de ses enfants, remplis de ses gâteaux,
Ne sont que des feuillets redoublés l'un sur l'autre.
Son art, grace à Schœffer, vient d'enrichir le nôtre (67),
Et d'un papier nouveau qu'il a su copier
L'homme doit le modèle aux travaux d'un guêpier.
Art charmant! j'aime à voir la mouche papetière,
Du bel art des Didot inventant la matière,
Des cuves d'Annonay suppléer les chiffons,
Un ver offrir sa toile aux plumes des Buffons,
Qui peut-être bientôt, éternisant sa gloire,
Sur ses propres feuillets vont tracer son histoire.
Souvent aussi l'instinct varie avec les lieux.
Comparez ces fourmis, moins dignes de nos yeux,

Méconnoissant les arts de la paix, de la guerre,
Durant l'hiver entier sommeillant sous la terre,
Mais qui rôdent sans cesse, et d'un amas de grains
Remplissent à l'envi leurs greniers souterrains,
A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique (68),
En trois classes rangeant leur sage république;
Peuple heureux d'ouvriers, de nobles, de soldats.
Que de grands monuments dans leurs petits états!
De leurs toits, dont dix pieds nous donnent la mesure,
Les yeux aiment à voir la ferme architecture;
Sur leur cône aplati le buffle quelquefois
Guette, pour l'éviter, le fier tyran des bois.
Au-dedans quelle heureuse et savante industrie
De leurs compartiments régle la symétrie,
Aligne leur cité, dessine leurs maisons;
Leurs escaliers tournants et leurs solides ponts,
Qui par-tout présentant de faciles passages,
Pour alléger leur peine, abrégent leurs voyages!
Au centre, tout entière à sa postérité,
Et mêlant la grandeur à la captivité,
Leur noble souveraine en une paix profonde
Ne quitte point sa couche incessamment féconde,
Et par son ventre énorme et son énorme poids
Surpasse ses sujets un million de fois.
Quatre-vingt mille enfants la connoissent pour mère;
Au fond de son palais, auguste sanctuaire,
Des serviteurs, choisis entre tous ses sujets,
Dans sa chambre royale ont seuls un libre accès.

Leur foule emplit ses murs, et par une humble porte,
Déposent en leur lieu les œufs qu'elle transporte.
L'ordre règne par-tout : épars de tout côté
Leurs riches magasins entourent la cité ;
Ailleurs sont élevés les enfants de la reine ;
La cour habite enfin près de sa souveraine ;
Le voyageur de loin découvrant leurs travaux
D'une heureuse peuplade a cru voir les hameaux.
O Nil ! ne vante plus ces masses colossales,
Des sommets abyssins orgueilleuses rivales ;
L'insecte constructeur est plus grand à mes yeux
Que l'homme amoncelant ces rocs audacieux ;
Et quand une fourmi bâtit des pyramides,
Nos arts semblent bornés et nos travaux timides.
Je ne vous tairai point, vous, loyales fourmis,
Que l'homme voit s'armer contre ses ennemis.
De leur noir bataillon la terre au loin se couvre,
Il marche : à son abord chaque demeure s'ouvre ;
A peine le logis leur est abandonné,
Rats, insectes, serpents, tout est exterminé.
Tel, voyageur guerrier et vengeur redoutable,
Hercule d'Augias jadis purgea l'étable ;
Ou tels nos chevaliers alloient sur d'autres bords
Châtier les brigands et redresser les torts :
Aussi dans les cités des fourmis africaines
L'œil croit voir de l'instinct les plus beaux phénomènes.
Le sage aime à passer, dans ses réflexions,
Des portiques de Rome aux murs des Robinsons.

Je plains l'observateur qui ne voit de merveille
Que l'homme ou l'éléphant, le castor ou l'abeille;
Et, jetant sur le ver un regard de mépris,
De ses humbles travaux ne connoît point le prix.
Non, les ponts du castor et ses riches bourgades,
Non, des essaims actifs les nombreuses peuplades,
Et les brillants travaux de leurs toits populeux
Ne peuvent surpasser ces vers miraculeux,
Qui, citoyens obscurs de notre grand domaine,
Rivalisent d'adresse avec la race humaine.
Ainsi que ses besoins leur vie a ses travaux:
Là combien vont s'offrir de prodiges nouveaux!
L'un, habile sapeur, en minant les feuillages (69)
S'en va de proche en proche avançant ses ouvrages;
Et dans l'enfoncement de ses réduits secrets
Trouve à-la-fois son nid, sa demeure et ses mets;
Sage ouvrier, que dis-je? ingénieux artiste,
L'autre, assemblant le bois en adroit ébéniste (70),
Dans sa maison qu'il taille et construit avec art,
Loin des yeux importuns s'établit à l'écart;
L'autre roule en cornet une feuille docile (71),
Et dans ce simple abri choisit son domicile.
L'un d'une double coque a construit son palais:
Cet autre dans les fruits se loge à peu de frais (72),
L'autre dans son alcôve élégamment déploie (73)
Sa tenture de gaze et ses tapis de soie.
En adresse, en moyens, l'instinct ne tarit pas.
Voyez cette fileuse, émule de Pallas (74)

Et de l'onde aujourd'hui paisible citoyenne;
Là d'une bulle d'eau, demeure aérienne,
Elle a su se construire un séjour enchanté,
En sort, monte et replonge avec agilité
Et dans son palais d'eau que tapisse la soie
Vient goûter la fraîcheur ou rapporter sa proie.
Près d'elle est son époux; dans la saison d'amour
Pour celui d'une amante il quitte son séjour:
Il entre, il satisfait à l'ardeur conjugale,
Et la bulle se change en couche nuptiale.
Quel art est plus magique, et quel enchantement
Eût fait pour l'heureux couple un boudoir plus charmant!
De la bulle légère au sein des mers profondes
Quels yeux iront chercher le grand peuple des ondes?
Peu savent son instinct, ses armes et ses arts;
Ses fastes sont obscurs et ses feuillets épars:
Quelqu'intérêt pourtant anime son histoire.
Grace à leur queue agile, à leur prompte nageoire,
Plus adroits que l'oiseau, les enfants de la mer
Volent mieux dans les eaux qu'il ne nage dans l'air,
Et leur court aileron peut défier ses ailes.
Les races, je l'ai dit, offrent souvent entr'elles
Quelques traits ressemblants. Ainsi que les oiseaux
L'hôte des mers émigre en des pays nouveaux (75),
Et voyageant ensemble en flottantes colonnes,
De l'avide pêcheur s'en vont remplir les tonnes.
A travers l'élément qui les cache à nos yeux
L'œil surprend quelquefois leurs arts ingénieux:

Des fileuses des champs défiant les familles (76),
L'onde a ses Arachnés et la mer ses chenilles,
Dont la langue, pareille au doigt le plus subtil,
Sait former, sait mouler et déployer son fil.
Ainsi plus d'un poisson, lorsque le flot l'accable,
Sait s'amarrer lui-même et se filer son câble.
D'autres filles des mers, avec plus d'art encor,
D'un fil plus délié dévident le trésor;
Et, livrant à nos arts sa souplesse docile,
De ses légers tissus étonnent la Sicile.

Combien d'autres talents que l'œil n'aperçoit pas!
Que de piéges adroits! que de savants combats!
Une guerre éternelle arme ce peuple immense.
Les uns ont leurs épieux et les autres leur lance (77);
L'un d'une encre cachée en de secrets vaisseaux
Noircit l'onde, s'échappe, et s'enfuit sous les eaux;
D'un large tablier qu'avec force il déploie
L'autre enveloppe, étouffe, et dévore sa proie.
Quel nocher n'a connu ce combat si fameux
Qui trouble au loin d'effroi tout l'empire écumeux?
Ces fiers dominateurs de la liquide plaine,
Le terrible espadon et l'énorme baleine,
Voyez-les s'attaquer, se heurter à-la-fois,
L'un armé de sa scie, et l'autre de son poids.
L'un agile et fougueux rapidement s'élance,
Sur son lourd ennemi fond avec violence;
L'autre, avec pesanteur roulant son vaste corps,
De sa queue effroyable arme tous les ressorts,

Et malheur à celui que d'un coup redoutable
Frapperoit en fureur ce fouet épouvantable!
Son ennemi l'esquive, et, sautant dans les airs,
Tombe plus acharné sur le géant des mers,
Et de son arme affreuse entame la baleine.
Alors de l'Océan l'immense souveraine,
Secouant l'ennemi sur son énorme dos,
Presse, foule, soulève, et tourmente les flots.
L'horrible scie accroît ses blessures profondes;
Le monstre ensanglanté se débat sur les ondes;
Des bords du Groënland aux rives de Thulé
Il agite en mourant son empire ébranlé:
La mer gronde, et du sein des humides campagnes
Tout l'Océan s'élève et retombe en montagnes.

Habitant des forêts, et des monts, et des champs,
Le serpent à son tour a des droits à mes chants;
Par ses beaux mouvements et sa riche parure,
Cher à la poésie ainsi qu'à la peinture,
Le serpent a ses mœurs, ses combats, ses amours,
Son port audacieux, ses habiles détours;
Mais il fuit nos regards: dans le sein des broussailles,
Dans les fentes des rocs ou le creux des murailles,
Il semble qu'affligé de son triste renom
Il cache ses remords, sa honte et son poison.

Je n'en décrirai point les nombreuses espèces,
Différentes d'aspects, de penchants et d'adresses:
Je compterois plutôt les sables des déserts,
Les feuillages des bois, et les vagues des mers,

Que les variétés de sa race effrayante.
Il court, nage, bondit, gravit, vole, ou serpente ;
Tantôt, au bruit lointain des agrestes pipeaux,
Caché dans la moisson il attend les troupeaux,
Et des plis écaillés qu'avec force il déploie,
Saisit, étreint, étouffe, et dévore sa proie.
Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier (78),
Tout-à-coup engloutis dans son large gosier,
Se débattent en vain dans sa gueule béante ;
Mais bientôt expiant sa fureur dévorante (79),
Il s'endort sous le poids de l'énorme festin,
Et, livrant au chasseur un facile butin,
Sous la lourde massue ou le fer du sauvage,
Tombe gonflé de sang et gorgé de carnage.
Tantôt au fond des bois, à l'entour d'un vieux tronc,
Il enlace sa queue et redresse son front.
Ailleurs, au haut d'un arbre où sa race fourmille,
Superbe, il réunit sa hideuse famille.
L'œil voit avec effroi ces milliers d'animaux
Envelopper la tige, entourer les rameaux :
On croit voir les cheveux de l'horrible Mégère,
Ou les crins hérissés de l'aboyant Cerbère
Qui défend jour et nuit le trône de Pluton,
Ou les serpents tressés dont se coiffe Alecton.

Me préserve le ciel d'aller dans le bocage
Respirer la fraîcheur ou dormir sous l'ombrage,
Lorsqu'en un jour d'été, de son obscur séjour
Il sort brûlant de soif, de colère et d'amour !

Sur la cime des bois, sur les monts, dans la plaine,
Les animaux tremblants l'évitent avec peine :
Contre eux il a du ciel reçu ses yeux ardents,
Son étouffante haleine et ses terribles dents.
Telle est de son poison la violence extrême (80),
Souvent par sa piqûre il se détruit lui-même.
Son venin dans la plaie à peine s'est glissé,
La chair tombe en lambeaux et le sang est glacé.
Pour son rapide élan il n'est point de distance ;
Il part comme l'éclair, atteint comme la lance.
Quels contrastes frappants il présente à nos yeux ?
Reptile sur la terre, étoile dans les cieux,
Ici nous déguisant son approche mortelle (81),
Ailleurs faisant crier sa bruyante crecelle,
Couvé dans sa coquille ou formé tout vivant (82),
Assaillant furieux, tacticien savant,
Sinon astucieux, Polyphème vorace,
Victime quelquefois et bourreau de sa race ;
Formidable aux oiseaux, à l'hôte des forêts,
Aux reptils criards qui peuplent les marais ;
Du tigre affreux lui-même affrontant la colère ;
Redoutable poison, remède salutaire (83) ;
Paresseux en hiver, plein d'ardeur au printemps (84) ;
Favori d'Esculape, et l'emblême du temps (85) ;
Ancien dominateur des forêts d'Amérique,
Détesté dans l'Europe, adoré dans l'Afrique ;
De l'Indien, pour lui toujours hospitalier,
Convive caressant et démon familier ;

Prudent et courageux, vigoureux et flexible,
Célébré par la fable, et maudit par la bible;
Dans les vers de Milton, organe de Satan,
Il ravit l'innocence à l'épouse d'Adam,
Avec elle perdit l'homme, hélas! trop fragile;
Par lui Laocoon est puni dans Virgile,
Et son supplice encore, objet de nos douleurs,
Sur un marbre souffrant nous fait verser des pleurs.
Mais plus digne de nous un peuple entier m'appelle;
C'est vous, charmants oiseaux, de nos chants le modèle:
Bientôt je chanterai vos mœurs et vos penchants;
Maintenant vos arts seuls sont l'objet de mes chants.
Combien d'adroits pêcheurs et de chasseurs habiles!
Observez cet oiseau redouté des reptiles [86];
Si du plus haut des airs il découvre un serpent,
Aussitôt, pour saisir son ennemi rampant,
Sur lui, d'un vol rapide, il s'élance avec joie,
L'emporte dans les airs, laisse tomber sa proie,
Descend, la ressaisit, prend de nouveau l'essor;
La jette, la reprend, et la rejette encor,
Et ne s'arrête pas que sa chute fréquente
N'abandonne à sa faim sa victime mourante.
Ainsi qu'adroits chasseurs, architectes savants,
Contre leurs ennemis, les frimas et les vents,
Avec combien d'adresse, instruits par la nature,
Ils savent de leur nid combiner la structure!
Chaque race choisit et la forme et le lieu;
L'une en ces longs canaux où pétille le feu [87],

Sous nos toits, sous nos murs hospitaliers pour elle [88],
Construit de ses enfants la demeure nouvelle.
L'un au chêne orgueilleux, l'autre à l'humble arbrisseau,
De ses jeunes enfants confia le berceau;
Là, des œufs maternels nouvellement éclose,
Sur le plus doux coton la famille repose;
Et la laine et le crin, assemblés avec art,
De leur tissu serré leur forment un rempart
Dont le tour régulier, l'exacte symétrie,
Défieroit le compas de la géométrie.
Par un soin prévoyant d'autres placent leurs nids
Au lieu le plus propice à nourrir leurs petits;
Ici l'amour craintif les cache sous la terre [89],
Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre [90],
Les suspend aux rameaux mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.
Quelques uns ont leur toit, leur auvent, leur issue,
Qui de leurs ennemis ne peut être aperçue:
Chacun a son instinct inspiré par l'amour.
Voyez, de ses enfants préparant le séjour [91]
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide
Mille fois préférable à celles de l'orgueil.
Son air mystérieux d'abord étonne l'œil;
Introduit par la porte au sein du vestibule,
L'oiseau monte et descend dans une autre cellule
Où, cachés et bravant les piéges, les saisons,
Reposent mollement ses tendres nourrissons.

Ainsi nos toits, nos murs, les forêts, les charmilles,
Tout a ses constructeurs, ses berceaux, ses familles,
Tout aime, tout jouit, tout bâtit à son tour.
Protége, Dieu puissant, ces enfants de l'amour,
Le doux chardonneret, la fauvette fidéle,
Le folâtre pinson, et sur-tout Philoméle!
Dirai-je encor comment, pour chercher d'autres cieux,
L'oiseau quitte les champs qu'habitoient ses aïeux?
À peine à cet exil le vent les sollicite,
Je ne sais quel instinct en secret les agite,
Même les nouveau-nés qui, par de foibles sons (92)
Sembloient, en gazouillant, essayer leurs chansons,
Tout-à-coup avertis par une voix secréte,
Expriment à l'envi leur ardeur inquiéte;
Tout se meut, tout s'empresse, et du sommet des toits,
De la pointe des rocs, de la cime des bois,
De mille cris confus le bizarre mélange,
Des oiseaux voyageurs appelle la phalange.
Ainsi dans leur saison les cannes du Lapland
Partent, formant dans l'air un triangle volant:
Chaque oiseau tour-à-tour à la pointe se place,
Un autre le reléve aussitôt qu'il se lasse;
Chacun du dernier rang se transporte au premier,
Chacun du premier rang se replace au dernier.
Ils abordent: les bois, les monts et les rivages
Retentissent du vol de ces vivants nuages,
Que l'instinct, le besoin, aidés d'un vent heureux,
Poussent dans des climats qui n'étoient pas pour eux.

Revenez, peuple heureux, revoir votre patrie,
Revenez habiter votre rive chérie:
Quel bien manque à vos vœux, intéressants oiseaux?
Vous possédez les airs, et la terre, et les eaux;
Sous la feuille tremblante un zéphyr vous éveille,
Vos couleurs charment l'œil, et vos accents l'oreille;
Vos desirs modérés ignorent à-la-fois
Et les vices du luxe, et la rigueur des lois;
Un coup d'aile corrige une amante coquette,
Un coup de bec suffit à sa simple toilette.
Si vous prenez l'essor vers des bords reculés,
Vous êtes voyageurs et non pas exilés;
Le bocage qui vit votre famille éclore,
Sur le même rameau vous voit bâtir encore;
Même ombrage revoit vos amoureux penchants,
Et les mêmes échos répondent à vos chants.
Hélas! à notre sort ne portez point envie!
Un seul de vos printemps vaut toute notre vie.
Sans planter, ni semer, vos errantes tribus
Sur l'apanage humain prélévent des tributs:
Vous avez comme nous vos moissons, vos vendanges;
Du grain de nos sillons, des gerbes de nos granges,
Vous prenez votre part; le poil de nos brebis
Compose vos berceaux et tapisse vos nids;
Pour vous, aux espaliers, aux rameaux de la treille
Pend la grappe dorée et la pomme vermeille.
Tantôt, loin des cités et des riches lambris,
Pour chercher vos amours, vos mets et vos abris,

Libres, vous voltigez de bocage en bocage;
Tantôt, fiers d'habiter une brillante cage,
Déserteurs des forêts et transfuges des bois,
Paisibles casaniers, vous vivez sous nos toits.
Là, sans aller au loin quêter à l'aventure
De vous, de vos enfants, l'incertaine pâture,
D'une jeune maîtresse esclaves favoris,
Par elle caressés et par elle nourris,
Au lieu du ver rampant, de la sale chenille,
Le sucre, le mouron, nourrit votre famille;
Chaque jour la beauté revient d'un air riant
Vous offrir le biscuit et l'échaudé friand;
Porte sur vos besoins une vue attentive,
Soigne la propreté du lieu qui vous captive,
A vos maux passagers assure un prompt secours,
Prépare vos hymens et soigne vos amours;
Vous apprête du bain la fraîcheur délectable:
Vous buvez dans sa coupe, assistez à sa table,
Folâtrez sur son sein, perchez sur ses cheveux,
Et son amant lui-même est jaloux de vos jeux.

Tel ce moineau fameux, digne sujet de larmes (93),
Dont la triste élégie, en des vers pleins de charmes,
Nous fait pleurer encor le destin rigoureux,
D'une belle Romaine ami tendre, hôte heureux,
Aimable parasite, et compagnon fidèle,
Sautilloit, babilloit, tourbillonnoit près d'elle,

Sur ses lèvres de rose accouroit à sa voix,
Baisoit son cou d'albâtre ou becquetoit ses doigts;
Et, des jeunes Romains voluptueux émule,
Fut pleuré par Lesbie, et chanté par Catulle.

NOTES

DU CHANT SEPTIÈME.

(*) « Dans la foule d'objets que nous présente ce vaste globe, dans le nombre infini des différentes productions dont sa surface est couverte et peuplée, les animaux tiennent le premier rang, tant par la conformité qu'ils ont avec nous, que par la supériorité que nous leur connoissons sur les êtres végétants ou inanimés. Les animaux ont par leurs sens, par leur forme, par leur mouvement, beaucoup plus de rapports avec les choses qui les environnent que n'en ont les végétaux; ceux-ci, par leur développement, par leur figure, par leur accroissement et par leurs différentes parties, ont aussi un plus grand nombre de rapports avec les objets extérieurs que n'en ont les minéraux ou les pierres, qui n'ont aucune sorte de vie ou de mouvement; et c'est par ce plus grand nombre de rapports que l'animal est réellement au-dessus du végétal, et le végétal au-dessus du minéral. Nous-mêmes, à ne considérer que la partie matérielle de notre être, nous ne sommes au-dessus des animaux que par quelques rapports de plus, tels que ceux que nous donnent la langue et la main; et quoique les ouvrages du Créateur soient en eux-mêmes tous également parfaits, l'animal est, selon notre façon d'apercevoir, l'ouvrage le plus complet de la nature, et l'homme en est le chef-d'œuvre.

« En effet, que de ressorts, que de forces, que de machines et de mouvements sont renfermés dans cette petite partie de matière qui compose le corps d'un animal! que

de rapports, que d'harmonie, que de correspondance entre les parties! combien de combinaisons, d'arrangements, de causes, d'effets, de principes, qui tous concourent au même but, et que nous ne connoissons que par des résultats si difficiles à comprendre, qu'ils n'ont cessé d'être des merveilles que par l'habitude que nous avons prise de n'y point réfléchir.

« L'animal n'a de commun avec le minéral que les qualités de la matière prise généralement; sa substance a les mêmes propriétés virtuelles; elle est étendue, pesante, impénétrable comme tout le reste de la matière, mais son économie est toute différente. Le minéral n'est qu'une matière brute, inactive, insensible, n'agissant que par la contrainte des lois de la mécanique, n'obéissant qu'à la force généralement répandue dans l'univers, sans organisation, sans puissance, dénuée de toutes facultés, même de celle de se reproduire; substance informe, faite pour être foulée aux pieds par les hommes et les animaux, laquelle, malgré le nom de métal précieux, n'en est pas moins méprisée par le sage, et ne peut avoir qu'une valeur arbitraire, toujours subordonnée à la volonté et dépendante de la convention des hommes. L'animal réunit toutes les puissances de la nature, les forces qui l'animent lui sont propres et particulières; il veut, il agit, il se détermine, il opère, il communique par ses sens avec les objets les plus éloignés; son individu est un centre où tout se rapporte, un point où l'univers entier se réfléchit, un monde en raccourci; voilà les rapports qui lui sont propres; ceux qui lui sont communs avec les végétaux sont les facultés de croître, de se développer, de se reproduire, et de se multiplier. »

BUFFON.

(1) L'ammoniaque seul distinguant leur essence,
A l'empire animé prête encor sa puissance.

Les végétaux se composent en général d'oxigène, d'hy-

drogène et de carbone; l'azote n'y existe qu'en petite quantité, ou dans un petit nombre.

Il entre au contraire plus abondamment dans la composition animale, et comme son union avec l'hydrogène forme l'ammoniaque, ou l'alcali volatil, les matières animales traitées par le feu donnent beaucoup plus de cette dernière substance que la plupart des végétaux.

L'ammoniaque est donc, jusqu'à un certain point, l'un des caractères du régne animal.

(²) Qui l'eût dit que notre art, ainsi que des rameaux,
L'un sur l'autre auroit pu greffer des animaux?

Trembley, en tenant deux polypes rapprochés pendant quelque temps, les a vus se souder et n'en former plus qu'un seul, dont la volonté et toutes les autres fonctions étoient revenues à l'unité. C'est une des plus grandes merveilles de la nature.

C.

(³) Qui l'eût cru, que des corps de ce vivant empire,
Les membres mutilés pussent se reproduire?

La salamandre aquatique, l'écrevisse reproduisent leurs pattes autant de fois qu'on les leur coupe, avec tous leurs os, tous leurs muscles, tous leurs vaisseaux et tous leurs nerfs. Il y a long-temps qu'on le sait pour l'écrevisse. Spallanzani et Bonnet l'ont démontré par des expériences réitérées à l'infini pour la salamandre.

C.

(⁴) Ne voit-on pas du cerf, par un art merveilleux,
Renaître tous les ans le branchage orgueilleux?

Le bois du cerf est de nature osseuse. C'est une proéminence de l'os frontal, qui naît et tombe régulièrement tous les ans dans les cerfs de nos pays; mais dont les chutes et les reproductions ont lieu à des époques plus variables dans ceux de la zone torride.

On voit d'abord paroître un tubercule encore à demi cartilagineux, et recouvert de la même peau velue que le reste de la tête, jusqu'à ce qu'il ait acquis son parfait accroissement. Sous sa peau est un véritable périoste sur lequel rampent des vaisseaux souvent gros comme le petit doigt, qui pénètrent dans tous les sens la masse du cartilage. Celle-ci s'ossifie petit à petit comme tout autre os; elle passe par les mêmes états qu'un os de fœtus ou d'enfant, et elle finit par devenir un os parfait. Pendant ce temps, le bourrelet de sa base, entre les dentelures duquel passent les vaisseaux, se développe aussi. Ces dentelures, en grossissant, resserrent les vaisseaux, et enfin les obstruent. Alors la peau et le périoste du bois se dessèchent, meurent et tombent, et l'os se trouvant à nu, ne tarde pas à tomber lui-même pour renaître de nouveau, et toujours plus considérable. On juge de l'âge des cerfs par le nombre des branches de leur bois, par sa grosseur et ses inégalités.

C.

(5) Cet éperon aigu dont les dieux l'ont armé,
Qu'un art capricieux le greffe sur sa crête,
En corne végétale il grandit sur sa tête.

La greffe de l'ergot du chapon sur son crâne, est encore un de ces phénomènes mille fois observés et toujours inexplicables. Il y devient beaucoup plus long que s'il étoit resté à la jambe, où la nature l'avoit placé; mais comment les vaisseaux du crâne se rattachent-ils à ceux de l'ergot? comment le sang passe-t-il régulièrement des uns aux autres? rien ne nous le fait encore concevoir clairement.

C.

(6) Ce reptile gluant qui traîne sa maison,
Qu'avilit l'ignorant, qu'admire la raison.

La reproduction des cornes, des yeux, du museau, d'une partie de la bouche de l'escargot, est aussi bien constatée que celle des jambes de la salamandre et de l'écrevisse.

On a même dit que cet animal reproduit son cerveau; mais je pense qu'il seroit bon de répéter l'expérience avec plus de soin. Son cerveau est placé tellement en arrière, que les premiers observateurs, qui n'étoient pas anatomistes, ont pu l'épargner, sans s'en apercevoir, quand ils ont coupé sa tête.

C.

(7) Sur le ver à son tour abaissons nos regards.

Le ver de terre, l'espèce de ver d'eau douce qu'on appelle naïade, se multiplient par la section presque aussi complétement que les polypes.

Si on coupe le ver en deux, la moitié antérieure repousse une queue et la postérieure une tête; si on le coupe en trois, la portion du milieu pousse une tête d'un côté et une queue de l'autre. Bonnet est l'auteur de ces étonnantes découvertes.

C.

(8) Ces muscles...

Les muscles sont les organes du mouvement volontaire, lequel résulte toujours des contractions de quelques uns d'entre eux. Leur substance est ce qu'on nomme la chair; elle se compose de fibres remarquables par la propriété exclusive d'être *irritables*, c'est-à-dire de se raccourcir avec effort quand elles sont touchées par quelque corps étranger, ou quand la volonté le leur commande par l'intermède des nerfs. L'*irritabilité musculaire* est le ressort général de tous les mouvements du corps animé.

C.

(9) .... Ces tendons, ces membranes ductiles,
De l'esprit qui les meut instruments si dociles.

Les tendons sont des faisceaux de fibres blanches argentées non irritables, qui forment d'ordinaire les extrémités

des muscles, et qui servent à les attacher aux os et aux autres parties que les muscles sont chargés de mouvoir.

C.

([10]) Ce vélin délicat qui recouvre leurs os.

C'est le périoste, membrane fine et serrée qui enveloppe tous les os, et qui donne soutien et passage aux vaisseaux qui les nourrissent.

C.

([11]) De leurs emboîtements les fortes ligatures.

Les ligaments, cordons ou rubans de substance fibreuse, qui joignent ensemble les os et les empêchent de se luxer.

C.

([12]) Cette huile dont le suc assouplit leurs jointures.

L'intérieur des articulations est rempli de *synovie*, liqueur onctueuse qui amortit les effets du frottement que les os exercent les uns contre les autres. Des organes très déliés, semblables à des filaments de velours, la séparent de la masse du sang, et la versent dans la cavité qu'elle occupe.

C.

([13]) Le foie épurateur, dont le crible en passant
Se saisit de la bile et tamise le sang.

La fonction du foie est de séparer la bile de la masse du sang. Par-là, il prépare non seulement un liquide essentiel à la digestion, mais il débarrasse le sang de principes inflammables qui lui seroient nuisibles, et par conséquent il concourt au même but que le poumon.

C.

([14]) Le cœur sur-tout, le cœur, ce viscère puissant,
Le réservoir, la source, et le ressort du sang.

Chacun connoît aujourd'hui, au moins d'une manière

générale, la circulation perpétuelle du sang, mise dans tout son jour par le célèbre Harvey, dans le milieu du dix-septième siècle.

Le cœur est un composé de quatre muscles creux, dont les cavités se dilatent et se contractent alternativement pour admettre le sang dans leur intérieur ou pour l'en faire sortir. Des soupapes, placées à leur entrée et à leur sortie, dirigent constamment dans le même sens la marche rapide de ce fluide, et il parcourt ainsi un double circuit dont nous allons donner une légère idée.

La cavité nommée ventricule gauche, pousse, quand elle se contracte, le sang dans l'aorte et dans toutes les artères, qui le distribuent à toutes les parties du corps sans exception, en se subdivisant en une infinité de petits vaisseaux.

Il revient de tous ces points par des veines originairement aussi petites que les dernières artérioles, mais qui, se réunissant toujours les unes aux autres, finissent par former un gros vaisseau nommé veine-cave, lequel verse le sang dans l'oreillette droite du cœur. Celle-ci, en se contractant, chasse le sang dans le ventricule droit, qui, à son tour, le chasse dans le poumon, par l'artère pulmonaire.

En circulant dans le poumon, le sang éprouve l'action de l'air nécessaire à la respiration; il retourne ensuite par les veines pulmonaires dans l'oreillette gauche du cœur, qui le conduit dans le ventricule gauche, d'où il reprend son cours ainsi que nous venons de le dire.

Le circuit que le sang fait dans tout le corps, se nomme la grande circulation, et celui qu'il fait au poumon, la petite. C'est par la grande circulation que le corps est nourri. La petite n'a pour objet que d'aller puiser dans le poumon les principes nécessaires au renouvellement du sang altéré par la nutrition même à laquelle ce fluide a concouru.

Cette petite circulation est telle qu'aucune goutte du sang qui vient des parties, ne peut y retourner sans passer par le poumon.

C.

(15) Un fluide, dit-on, dans les nerfs enfermé,
Poursuit rapidement son cours accoutumé;
Extrait divin du sang, esprit de la matière,
Aussi pur que l'éther, plus prompt que la lumière.
Les sens parlent: soudain ces globules subtils, etc.

Cette belle théorie du mécanisme des organes de la pensée, offre quelque analogie avec celle décrite par l'auteur du poëme *de la Nature*. Le ministère des sens, l'action imprimée par l'ame sur la mémoire obéissante, peuvent être comparés aux trois agents dont le poëte romain compose l'ame; il dit, chant III:

De l'ame et de l'esprit telle est donc l'alliance:
Mais l'esprit cependant, source d'intelligence,
A l'ame comme au corps peut imposer sa loi:
Il les meut, les dirige, il leur commande en roi.
Le cœur même est son trône, en tyran il l'habite;
Là frissonne la peur, là le plaisir palpite;
Des vices, des vertus, là couve le ferment,
Dans le cœur tout entier siége le sentiment.
Répandue en nos corps, puissance subalterne,
L'ame attend de l'esprit l'ordre qui la gouverne;
Mais l'esprit, de lui-même arbitre et confident,
Seul s'afflige, jouit, et règne indépendant.

PONGERVILLE.

(16) Voyez au fond des eaux ces nombreux coquillages;
La terre a moins de fruits, les bois moins de feuillages:
Tout ce que le soleil prodigue de couleurs,
Les sept rayons d'Iris, l'émail brillant des fleurs,
Les jets de la lumière et les taches de l'ombre,
S'épuisent pour former leurs nuances sans nombre.

Ces beaux vers peignent admirablement bien l'étonnante

variété des formes et des couleurs des coquilles, dont Pline a fait dans sa langue un tableau si énergique.

In quibus magna ludentis naturæ varietas, tot colorum differentiæ, tot figuræ, planis, concavis, longis, lunatis, in orbem circumactis, dimidio orbe cæsis, in dorsum elatis, levibus, rugatis, denticulatis, striatis: vertice muricatim intorto, margine in mucronem emisso, foris effuso, intus replicato. Jam distinctione virgulata, crinita, crispa: cuniculatim, pectinatim divisa: imbricatim undata, cancellatim reticulata: in obliquum, in rectum expansa: densata, porrecta, sinuata: brevi nodo ligatis, toto latere connexis, ad plausum apertis, ad buccinum recurvis.

PLINE, lib. IX.

(17) . . . . Là se montre un cadran;
L'un en casque brillant est sorti de son moule,
L'autre en vis tortueuse élégamment se roule...

La *toupie cadran, trochus solarium.* La partie inférieure de cette coquille est creusée en une spirale évasée si régulière, qu'elle rappelle tout-à-fait l'objet que son nom indique.

Les *casques*, les *vis*, sont d'autres coquillages qui ont reçu leurs noms de leurs formes.

L'*araignée* est un strombe dont les bords se découpent en digitations longues, grêles et tortueuses, qui ressemblent un peu aux jambes des araignées.

La *massue* est un *murex*, la *tiare* une *volute*, etc.

Les *peignes* sont des bivalves communément nommés pélerines.

C.

(18) Cet autre est un vaisseau dont le petit nocher,
Son instinct pour boussole et son art pour étoile,
Est lui-même le mât, le pilote et la voile.

Il s'agit ici de l'*argonaute :* c'est une coquille légère qui ressemble à une petite chaloupe; elle est habitée par un

poulpe, animal dont la tête est entourée et couronnée de huit longs bras charnus. Les deux les plus voisins du dos, se terminent par de larges membranes que l'animal étend au vent et qui lui servent de voile; il abaisse les six autres bras, et s'en sert comme d'autant de rames pour voguer à la surface des flots quand ils sont paisibles. S'il survient quelque agitation, il se retire tout entier dans le creux de sa coquille, et en la remplissant la fait aller à fond.

C.

Delille se rappeloit probablement le vers de *Léandre*, dans son épître à Héro,

Idem navigium, navita, vector ego.

vers que Musée a littéralement emprunté d'Ovide.

(19) Un autre moins heureux sous un toit emprunté,
Est contraint de cacher sa triste nudité.

Le *bernard-l'ermite*, sorte d'écrevisse de mer, dont la queue est molle et sans écailles, mais qui a l'instinct de se loger dans quelque coquille vide qu'elle rencontre sur le rivage, et qu'elle traîne par-tout avec elle. Quand elle devient trop grande pour sa maison d'emprunt, elle en choisit une autre sans s'arrêter de préférence à des espèces déterminées.

C.

(20) Observons des oursins l'épineuse famille,
Qui, de longs javelots s'armant de toutes parts,
Chemine au lieu de pieds sur des milliers de dards.

Les *oursins*, ou *hérissons de mer*, ont à peine la figure d'un animal : ils représentent plutôt des châtaignes ou d'autres fruits épineux. Leur corps rond et pierreux est hérissé d'une quantité de piquants également pierreux, mais mobiles sur leurs articulations. Entre eux sont des pieds charnus, plus nombreux encore, disposés très régu-

lièrement et susceptibles de se contracter ou de s'étendre presque comme les cornes des limaçons : c'est sur eux que se meut l'oursin.

C.

([21]) D'innombrables leviers meuvent une chenille.

Lyonnet a compté plus de quatre mille muscles discernables dans la chenille du bois de saule.

C.

([22]) Le ciel d'un télescope arme le limaçon,
Donne à l'oiseau des dents, donne un bec au poisson.

Les points noirs que l'on aperçoit à l'extrémité des cornes supérieures des escargots et des limaces, sont de véritables yeux, dans lesquels *Swammerdam* a reconnu des membranes et des humeurs analogues à celles des yeux de l'homme et des grands animaux.

C.

([23]) Prisonnier dans l'espace et veillant endormi,
Le paresseux n'existe et ne vit qu'à demi.

Quoique l'on ait exagéré la lenteur du *paresseux*, elle suffit encore pour justifier ces vers. Ses cuisses écartées horizontalement, ses pieds emmanchés avec ses jambes par le côté, lui refusent tout appui solide pour la course; ses longs bras l'embarrassent dans sa marche; ses doigts, enveloppés jusqu'aux ongles par la peau, ne peuvent s'écarter, et leurs articulations ont si peu de mobilité, qu'elles se soudent entre elles, etc.

C.

([24]) Le loir six mois entiers s'endort d'un doux repos.

La léthargie à laquelle certains quadrupèdes, comme les marmottes et les loirs, sont sujets pendant l'hiver, est un des phénomènes les plus curieux du règne animal. Il s'établit non seulement un repos absolu, une abstinence com-

plète, mais une insensibilité telle, que l'on peut quelquefois les brûler, les déchirer en morceaux, sans qu'ils s'en aperçoivent; leur respiration et leur circulation diminuent encore par degrés au point de devenir presque nulles, et ils perdent la plus grande partie de cette chaleur animale, l'un des caractères les plus marqués de leur classe. En un mot, leur vie paroît complètement arrêtée; tous les ressorts qui retiennent ou qui agitent les éléments de l'organisation semblent avoir perdu leur activité, et cependant cette vie est maintenue : elle peut même être prolongée par cette léthargie au-delà de ses bornes naturelles. Il n'y a ni mort ni décomposition, et pour peu que le froid ou les autres circonstances nécessaires viennent à cesser, l'animal se réveille et reprend toutes ses autres fonctions ordinaires.

C.

(25) Cet immonde animal, enfant d'une eau dormante,
Durant trois jours entiers fatigue son amante.

Le crapaud : il tient sa femelle embrassée quelquefois plusieurs semaines avant qu'elle ponde.

C.

(26) .... Époux tendre et fidèle,
Accoucheur vigilant, il veille à côté d'elle.

Il n'est rien de plus surprenant que les instincts variés des diverses espèces de crapauds, pour faire venir leurs œufs à bien, et sur-tout que les soins pénibles que les mâles prennent pour cet objet.

Dans l'espèce la plus commune, le mâle tire lui-même les œufs du corps de la femelle, enveloppés dans deux longs cordons de matière gluante.

Dans une autre espèce de notre pays, le mâle attache les œufs à ses cuisses, et les porte ainsi avec lui jusqu'à ce qu'ils soient près d'éclore, époque où il les dépose dans

quelque eau dormante, seul séjour où les têtards qui doivent en naître puissent subsister.

Il en est enfin une troisième espèce en Amérique, le *pipa*, dont le mâle fixe les œufs sur le dos de sa femelle. La peau de ce dos se renfle alors, et forme des cellules où les œufs et les petits restent enfermés jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin de la protection de leur mère.

C.

(27) Ailleurs le kanguroo, dont l'étrange famille
Sort de son sein, y rentre, en ressort et sautille.

Le kanguroo est le plus grand animal de la Nouvelle-Hollande; il se tient le plus souvent sur ses pieds de derrière et sur sa queue, qui est très grosse et très vigoureuse. De cette manière, il s'élance à de grandes distances; mais ses extrémités antérieures sont petites et foibles. Quoiqu'il ait quelquefois cinq ou six pieds de haut, ses petits naissent longs tout au plus d'un pouce et à peine formés. La mère les retire dans une poche qu'elle a sous le ventre, comme les *sarigues*, où ses mamelles sont renfermées, et ils y reviennent au moindre danger long-temps après qu'ils ont cessé de téter; alors on a souvent le spectacle de la mère paissant en même temps que son petit, qui sort pour cela son museau de la poche. On croiroit voir un animal portant une seconde tête sous le ventre.

Le kanguroo est sociable, assez doux, et réussit fort bien dans nos parcs d'Europe; mais sa chair n'est point agréable, et sa fourrure n'a point d'utilité.

C.

(28) Comparez cet oiseau qui, moins vu qu'entendu,
Ainsi qu'un trait agile à nos yeux est perdu, etc.

Cette admirable peinture du colibri n'est pas moins étonnante par son exactitude que par son éclat.

On ne sera pas fâché de la comparer avec celle de *l'oiseau-mouche*, par Buffon.

« De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature; elle l'a placé, dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur: *maxime miranda in minimis.* Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux: légèreté, rapidité, prestesse, grace, et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze, brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants: il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses, et paroissent confinées entre les deux tropiques; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour: ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphyrs à la suite d'un printemps éternel. »

(29) Et des dieux, s'ils en ont, le plus charmant caprice.

Ce vers, fautivement imprimé dans un extrait du poëme des *Trois règnes,* où l'on faisoit dire à Delille:

Et des dieux, *s'il en est,* etc.

attira au poëte l'honneur d'une visite et d'un compliment qu'assurément il n'avoit pas cherché à mériter. Un savant distingué, mais qui joignoit à de vastes connoissances le travers d'un athéisme qui étoit dans sa tête beaucoup plus que dans son cœur, arrive chez Delille, transporté de joie, se jette à son cou, et le pressant étroitement dans ses bras:

Je le savois bien, lui dit-il, *que vous seriez tôt ou tard des nôtres!* Quand l'enthousiasme du premier moment eut permis au savant d'expliquer le motif de sa joie et de sa visite, Delille eut beaucoup de peine à le désabuser, et à ne lui laisser voir qu'une faute d'impression (un peu grave, il est vrai) dans ce qu'il avoit pris d'abord pour une authentique profession de foi.

(30) De sa noire liqueur teignant la mer profonde,
L'autre plonge, s'esquive, et disparoît dans l'onde.

La seiche, le poulpe, le calmar, répandent au moindre danger une liqueur noire qui obscurcit au loin l'eau de la mer et les dérobe aux yeux. Les peintres s'en servent sous le nom de *sepia*. La bonne encre de la Chine est celle d'un poulpe des mers d'Orient. On trouve ces substances noires, épaisses et presque pâteuses, dans un sac membraneux caché dans le ventre de l'animal.

C.

(31) Par un bruit qu'accompagne une obscure vapeur,
L'autre à son ennemi pour renvoyer la peur
Fait jouer d'un ressort la détente secrète.

C'est le *carabus crepitans*, petit insecte qui repousse pour quelques instants, par ce procédé, une autre espèce de *carabus* attaché à sa perte et qui le poursuit avec acharnement.

C.

(32) Les uns vivent cachés dans le sein de la terre,
Plusieurs percent le bois, plusieurs creusent la pierre.

L'espèce de coquillage nommé *taret* détruit tous les bois placés sous l'eau, et a menacé l'existence de la Hollande, en perçant de toutes parts les pilotis de ses digues.

La pholade est un autre coquillage de la même famille, qui se loge dans les pierres calcaires et les mine en tout sens.

C.

([33]) N'oublions point ces vers dont les races brillantes
Montrent sur l'Océan des étoiles flottantes.

Un très grand nombre de mollusques et de zoophytes répandent une lumière plus ou moins vive pendant la nuit. Il y a des cantons où ils font paroître la mer tout en feu. Cette manifestation de lumière est un des produits les plus extraordinaires de la vie, car ce n'est pas, comme on l'a cru, après leur mort et en vertu d'une putréfaction commencée que ces animaux luisent: ils offrent en grand le même phénomène que nos vers luisants en petit.

C.

([34]) Les bois même, les bois, quand la nuit tend ses voiles,
Offrent aux yeux surpris de volantes étoiles...

Ceci est vrai sur-tout de la *luciole* ou ver luisant d'Italie et de Gréce, dont les deux sexes volent et brillent également. Dans l'espéce de notre pays, la femelle, qui brille beaucoup, n'a point d'ailes: le mâle vole, mais brille peu. Au reste, il y a dans la zone torride plusieurs autres espéces d'insectes lumineux, bien supérieurs à ceux d'Europe pour l'éclat.

C.

([35]) Le chameau voyageur traverse l'Arabie,
Et ses cinq estomacs, réservoirs abondants,
Bravent l'aridité de ces sables ardents.

Le chameau a, de plus que les autres ruminants, un appendice de la panse qui peut être compté pour un cinquième estomac. C'est un amas de petites cellules où se tient en réserve une certaine quantité d'une eau limpide que l'animal peut faire revenir à sa bouche quand il lui plaît pour se rafraîchir. Cette organisation donne au chameau plus de facilité qu'à tout autre animal pour supporter la soif, et pour traverser les vastes déserts sablonneux de l'Afrique et de l'Arabie.

C.

(36) Le renne vit de mousse aux plages boréales.

Espéce de cerf à très grands bois, dont la nourriture favorite est un lichen blanc filamenteux, très commun dans le Nord. Le renne sait creuser la neige en hiver pour trouver cette plante.

C

(37) Le lama s'apprivoise aux régions australes.

Espéce de petit chameau sans bosse qui habite toute la chaîne des Andes, et qui étoit la seule bête de somme de l'Amérique méridionale avant l'arrivée des Espagnols.

C.

(38) Et du Chimboraço s'élance le condor.

Vautour des Andes, le plus grand oiseau de proie connu.

C.

(39) Un soleil voit périr le fragile éphémère.

L'*éphémère* vient d'un ver aquatique qui passe assez longtemps dans son premier état, mais qui, une fois métamorphosé en mouche, s'accouple, pond et meurt souvent dans l'espace de quelques heures.

C.

(40) Ce crin rouge et vivant dont chaque source abonde,
Privé durant six mois de l'aliment de l'onde...

Le gordius. Desséché dans la vase, il reprend du mouvement quand on l'humecte.

C.

(41) Ridé, durci, flétri, ce ver poudreux des toits
Se ranime dans l'onde une seconde fois.

La même chose arrive au rotifère, petit animal microscopique; une goutte d'eau lui rend la vie suspendue plusieurs mois par la sécheresse. Au reste, c'est un phénomène assez général pour les animaux infusoires.

C.

(42) Souvent l'insecte ailé répand ses œufs sur l'onde.

Les *demoiselles*, les *éphémères*, les *phryganes*, en un mot toutes les mouches, tous les insectes aériens, dont le ver ou la larve doit vivre dans l'eau, sont dans ce cas.

C.

(43) Dans les naseaux du cerf, dans le cuir des génisses,
Les uns vont déposer leurs germes créateurs.

Les œstres sont des mouches dont le ver ne peut vivre que dans la chair ou les intestins des animaux vivants. L'œstre du cheval, par exemple, pond son œuf à l'anus de ce quadrupède. Le ver qui en naît remonte l'immense canal intestinal, pour aller se fixer dans l'estomac, où il s'en rassemble quelquefois assez pour faire périr un cheval.

Une autre espèce place le sien dans le fond de la gorge du mouton, et des naseaux du cerf. La peau du cerf est souvent criblée par ces vers, qui causent un ulcère par-tout où ils se fixent.

C.

(44) Plus étonnants encor, ces minces serpents d'eaux
Qui, l'un à l'autre unis par de vivants anneaux,
Et par nous appelés du beau nom de naïades,
Promènent sur les eaux leurs flottantes peuplades.

Les naïades sont de petits vers aquatiques et à sang rouge, qui ne se métamorphosent point en insectes; elles se reproduisent par division comme beaucoup d'autres vers, et même il en est une espèce, *naïs prolifera*, où la division se fait spontanément. Les derniers anneaux du corps deviennent petit à petit un animal entier, et se séparent alors des autres anneaux.

C.

(45) .... Libre d'un nœud si doux,
Le puceron n'a point d'épouse ni d'époux.

Les pucerons sont de petits insectes qui vivent sur les

feuilles. En automne, il y a parmi eux des mâles et des femelles, et celles-ci pondent des œufs, mais il n'en éclôt que des femelles au printemps. La première fécondation suffit à sept générations, toutes composées de femelles, toutes produisant sans mâles, et toutes vivipares. A la septième, les mâles reparoissent. Dans les monocles, petits insectes aquatiques, il y a des espèces où un seul accouplement suffit à plus de douze générations, suivant M. de Jurine.

C.

(46) . . . . . . Rassemblant deux organes féconds,
Des deux sexes divers cet autre unit les dons.

Les escargots, les limaces, et plusieurs escargots d'eau douce, sont pourvus des deux sexes; mais il leur faut une union réciproque, d'où chaque individu sort fécondé et va pondre de son côté. Il y a des espèces où chaque individu sert de mâle à l'un, de femelle à l'autre, et où il se forme ainsi des chaînes très nombreuses.

C.

L'un des jeunes poëtes qui eussent fait peut-être le plus d'honneur à l'école de Delille, s'il ne se fût arrêté, pour ainsi dire, dès le premier pas, dans une carrière où il débutoit avec succès, M. La Laune, nous paroît avoir rendu ces mêmes idées avec infiniment de bonheur, dans son poëme du *Potager*. Il s'agit, comme dans Delille,

De l'insecte rampant; à figure hideuse,
Qui souille et corrompt tout de sa bave écumeuse,
Et dans le potager répandant son poison,
Se traîne à pas tardifs, chargé de sa maison.
Cet insecte pourtant que notre orgueil écrase,
Des feux d'un double amour chaque printemps s'embrase;
Et goûtant des plaisirs aux mortels inconnus,
Darde ensemble et reçoit l'aiguillon de Vénus.

C'est à-la-fois peindre en poëte et caractériser en naturaliste.

(47) Lui-même à son amour souvent se sacrifie,
Et son premier amour est payé de sa vie.

C'est, à peu d'exceptions près, le sort de tous les insectes.

C.

(48) Son instinct l'y ramène, et dans leur sein fidèle
Vient déposer l'espoir de sa race nouvelle.

Un insecte parfait dépose toujours ses œufs dans les lieux et sur les substances convenables pour les vers qui doivent en éclore, quelque peu de rapport que ces lieux et ces substances aient avec la vie actuelle de cet insecte. C'est un des effets les plus admirables de ces penchants imprimés aux animaux par la nature pour la conservation de leurs espèces, et auxquels les naturalistes ont donné le nom d'instinct.

C.

(49) Aussi du grand Leibnitz l'aimable fantaisie
Osoit aux animaux promettre une autre vie,
Un destin plus heureux et presque un paradis.
A ce dogme touchant de bon cœur j'applaudis;
J'aime à voir l'animal, qui des races humaines
Ainsi que les plaisirs a partagé les peines,
Dans son humble Élysée attendre un sort plus doux.

Leibnitz, né à Leipsick, en Saxe, le 23 juin 1646, mort le 14 novembre 1716, entra dans la carrière des sciences avec un talent très distingué, une imagination ardente, et une forte passion pour la gloire. Très jeune encore, il dédaigne de se traîner dans les routes battues, il s'élance dans des sentiers inaccessibles aux esprits vulgaires, et lorsqu'il fait des chutes, elles ont un caractère de hardiesse et de grandeur qui atteste la présence du génie.

A peine âgé de vingt ans, époque de la vie où la plupart de ceux qui se livrent à l'étude des sciences sont à peine familiarisés avec leur partie élémentaire, Leibnitz forma,

et exécuta, le plan vaste et hardi d'une physique générale complète. Elle parut, en 1671, sous ce titre: *Hypothesis physica nova,* ou *Theoria motus.* Elle repose sur des idées qui charment l'esprit, par la simplicité et la généralité qui les distinguent. Leibnitz les fait servir, avec adresse, à établir une théorie du mouvement neuve, subtile, facile à saisir, et elles se divisent ensuite, pour ainsi dire, à l'infini, pour embrasser isolément tous les phénomènes de la nature.

Il n'est point de branche de physique qui n'ait exercé la sagacité de Leibnitz : tantôt il veut établir une nouvelle mesure de la force, lorsqu'elle agit contre un obstacle qui céde; tantôt, en partant du fameux principe des causes finales, il essaie, avec le secours du calcul, d'expliquer le phénoméne de la réfraction de la lumière et des lois qui la maîtrisent. Mais le calcul fondé sur un principe hypothétique ne conduit presque jamais à la vérité : aussi l'explication de Leibnitz, quoique ingénieuse, cessa de paroître satisfaisante, lorsque Newton dévoila la véritable cause de la réfraction de la lumière, qu'il en déduisit les lois qui maîtrisent cette réfraction, et qu'il eut fait voir qu'un rayon lumineux ne choisit, en se réfractant, ni le temps le plus court, ni le chemin le plus facile.

Les actes de Leipsick renferment un grand nombre d'autres écrits de Leibnitz, et tous laissent apercevoir des traces de cette originalité piquante qui caractérise un esprit supérieur. Il est fâcheux qu'un penchant pour les subtilités métaphysiques lui ait fait dédaigner, ou du moins négliger, les secours de l'expérience, qui doit être le premier guide de celui qui se livre à l'étude de la nature.

Ce qui fait le plus d'honneur à Leibnitz, c'est sans doute d'avoir eu, et réalisé, l'heureuse idée du calcul de la quantité considérée dans ses dernières divisions : mais lorsque l'Allemagne, fière de lui avoir donné naissance, le proclame auteur de cette belle invention, toute l'Angleterre

savante se lève pour assurer à Newton la priorité de la découverte.

Leibnitz accordoit aux animaux quelques facultés morales, telles que la mémoire et l'intelligence, renfermées sans doute dans d'étroites limites; il les regardoit comme susceptibles d'attachement, comme capables d'éprouver le sentiment de la reconnoissance, et il en avoit la preuve dans l'exemple du plus féroce des animaux, caressant la main de celui qui lui offre chaque jour les aliments nécessaires à sa subsistance. Si Leibnitz leur a promis une autre vie, elle est sans doute bien différente de celle qui est réservée à l'homme, possédant la faculté de juger, de raisonner, et jouissant du précieux don de la parole, double avantage qui lui donne sur les animaux une juste prééminence.

Leibnitz fut honoré par sa patrie, et l'Allemagne épuisa en sa faveur tous les genres de considération. Il avoit formé le plan d'une société académique, rivale de celles que Londres et Paris voyoient fleurir dans leur enceinte. Frédéric I[er], roi de Prusse, en commanda l'exécution. La célèbre académie de Berlin reçut, en 1710, une forme régulière et légale, et Leibnitz fut choisi pour la présider jusqu'à sa mort.

L.

(50) Là s'arrêtent les yeux : mais graces à ce verre
Qui nous déploie en grand et les cieux et la terre,
Au-dessous du ciron je regarde et je vois
Des milliers d'animaux plus petits mille fois.

Telle est la nature physique de l'homme, qu'il ne peut voir, ni les objets très éloignés, ni ceux qui sont très petits, lors même qu'ils sont situés au voisinage de l'œil. L'humanité réclamoit l'invention d'un instrument capable d'augmenter la puissance, d'agrandir le domaine de cet organe, le plus délicat et le plus noble que nous ayons reçu de la na-

ture, et bientôt le verre, dont parle le poëte, ou, pour mieux dire, le télescope et le microscope, ont pris naissance. Le premier fait évanouir les distances qui nous séparent des objets les plus éloignés; le second fait disparoître l'extrême petitesse de ceux qui nous avoisinent. L'un nous transporte dans les cieux, et nous y fait découvrir des mondes aussi féconds en phénomènes que celui que nous habitons; l'autre nous fait trouver autour de nous des richesses naturelles dont, sans son secours, nous n'eussions peut-être jamais soupçonné l'existence.

La Hollande est la patrie du télescope, et son origine date du commencement du dix-septième siècle. Quel que soit le nom de son auteur, encore enveloppé d'une profonde obscurité, cette belle découverte se répandit avec célérité dans toutes les contrées de l'Europe. Galilée s'en empara le premier, et avec deux verres, l'un concave, l'autre convexe, disposés convenablement dans deux tuyaux mobiles, il parvint à construire une lunette qui donnoit des images trente-trois fois plus grandes que les objets vus à œil nu. Cet instrument, manié avec adresse, lui dévoila la ressemblance de la lune avec la terre, en lui montrant les éminences et les cavités qui sillonnent leur surface, et il lui fit apercevoir les quatre satellites qui accompagnent Jupiter dans sa course autour du soleil.

Avec le secours de sa lunette, Galilée ne tarda pas à se convaincre de l'existence des taches semées sur le disque du soleil, et qui paroissent d'autant plus obscures, qu'elles contrastent avec l'éclat éblouissant de la lumière de cet astre; il observa les phases de Vénus, et il les fit servir à démontrer son mouvement de translation autour du soleil.

Le télescope imaginé, ou du moins exécuté par Galilée, reçut de Kepler des modifications avantageuses. Hevelius et Hughens agrandirent la sphère de son activité, et Dominique Cassini profita de cet agrandissement pour ajouter

au monde de Saturne quatre astres de diverse grandeur, qui l'accompagnent dans sa course. Malgré ces améliorations, le télescope conservoit des défauts que Newton, Grégori, et Dollond, parvinrent à faire évanouir; mais aucun n'eut l'idée d'étendre le domaine de sa puissance, en augmentant ses dimensions. Il étoit réservé à Herschell de réaliser cette entreprise, et de l'employer avec adresse à faire dans le ciel les plus belles conquêtes au profit de la science. Saturne, enrichi de deux nouveaux satellites, et Uranus, suivi de six astres secondaires, furent les premiers fruits de ses observations.

Tel est l'instrument qui, pour me servir des expressions du poëte, nous déploie en grand et les cieux et la terre. Celui qui nous fait voir, au-dessous du ciron, des milliers d'animaux mille fois plus petits, porte le nom de microscope, et il consiste en une lentille de verre, d'un foyer très court, ou en une petite sphère de verre, formée par la fusion d'un morceau de verre à la flamme d'une mèche imbibée d'alcool.

On peut encore faire une espèce de microscope avec une boule de verre pleine d'eau; elle produit à-peu-près le même effet qu'une petite sphère d'eau.

L'existence de cet instrument, qu'on nomme microscope simple, date de la plus haute antiquité. Il en est un autre, qui a pris le nom de microscope composé, et dont l'invention est aussi récente que celle du télescope. Il est formé d'une lentille, d'un foyer très court, et d'un ou de plusieurs oculaires.

Au lieu d'un ou deux oculaires, on en emploie quelquefois un plus grand nombre. Les microscopes de *Delbarre*, composés d'un objectif et de cinq oculaires, produisent des effets étonnants, qui lui ont jusqu'ici obtenu une juste préférence.

L.

(51) Gloire te soit rendue après l'Être suprême,
Profond Spallanzani! toi dont l'adresse extrême
Nous ouvrit ces trésors...

Lazare Spallanzani, professeur d'histoire naturelle à Modène et ensuite à Pavie, né en 1729 à Scandiano, mort à Pavie en 1799, l'un des observateurs dont l'infatigable patience a été récompensée par les découvertes les plus singulières et les plus intéressantes. C'est à lui que l'on doit la connoissance de la reproduction des pattes de la salamandre aquatique, et de la tête et des cornes de l'escargot; celle de l'espèce de résurrection du rotifère; celle de la préexistence des germes dans les œufs de la grenouille, et de la manière dont ils sont fécondés; celle de l'universalité d'action du suc gastrique. Il est encore recommandable par une foule d'observations précieuses sur toutes les parties de la science de la nature. Il n'étoit ni un chimiste profond, ni un anatomiste habile, ni un savant nomenclateur; mais tout ce que l'on peut attendre de la patience unie à la sagacité, il le remplissoit. Ses ouvrages posthumes sur la respiration méritent d'être étudiés de tous les physiologistes, quoiqu'ils contiennent encore quelques expériences qui ont besoin de vérification.

C.

(52) Mais n'exagérons rien: l'un dans l'être vivant
Veut voir de Vaucanson l'automate mouvant.

Vaucanson, membre de l'académie royale des sciences, acquit une sorte de célébrité en construisant des pièces mécaniques qu'on appelle automates, et qui se composent de parties mises en jeu par une puissance quelconque, pourvu que cette puissance entre comme élément dans la construction de la machine.

Les automates de Vaucanson sont peut-être ce qui a été fait de mieux dans ce genre. Son flûteur joue différents airs de la flûte allemande avec une justesse étonnante, et cela

en faisant usage de ses lèvres pour l'embouchure de la flûte, et de ses doigts pour la modulation des tons. Son Provençal, en se servant de sa bouche et d'une de ses mains, joue du flageolet, et de l'autre y accorde le son du tambourin. Son canard prend du grain avec le bec, l'avale, le triture, et le rend par les voies ordinaires, dans l'état apparent d'un grain digéré.

Vaucanson ne donne pas cette digestion pour une digestion parfaite, propre à faire du sang et des sucs nourriciers pour l'entretien de l'animal, il prétend seulement imiter le mécanisme de cette action sur trois points, qui sont: 1° d'avaler le grain; 2° de le macérer, cuire ou dissoudre; 3° de le faire sortir, après avoir éprouvé une altération sensible.

La construction des ailes du canard ne laisse rien à desirer. On a imité, os par os, toutes les éminences que les anatomistes appellent *apophises.* Elles y sont régulièrement observées, comme les différentes charnières, les cavités, les courbes. Les trois os, qui composent l'aile, y sont très distincts : le premier, qui est *l'humerus,* a son mouvement de rotation en tout sens, avec l'os qui fait l'office d'omoplate; le second, qui est le *cubitus* de l'aile, a son mouvement avec *l'humerus* par une charnière que les anatomistes appellent *parginglyme;* le troisième, qui est le *radius,* tourne dans une cavité de *l'humerus,* et est attaché par les autres bouts aux petits os du bout de l'aile, de même que dans l'animal.

Pour faire connoître que les mouvements de ces ailes n'ont aucun trait de ressemblance avec ceux que l'on voit dans les chefs-d'œuvre du coq de l'horloge de Lyon et de Strasbourg, l'auteur, dont le dessein étoit plutôt de démontrer que de montrer une machine, faisoit voir à découvert tout le mécanisme de son canard artificiel.

On trouve, parmi les savants de l'antiquité, des hommes habiles à faire des pièces mécaniques; dans le treizième

siècle, on faisoit honneur à Roger Bacon d'un pigeon volant et de plusieurs statues qui articuloient des sons.

Regiomontanus, physicien mécanicien très distingué du quatorzième siècle, étoit regardé comme inventeur d'une mouche artificielle qui, quittant la main de son maître, faisoit le tour d'une table, et venoit se reposer au point même de son départ. Il construisit aussi un aigle qui vola bien loin au-devant de l'empereur, et l'accompagna en planant dans les airs jusqu'à l'entrée de la ville.

Si ces assertions étoient vraies, les automates de Vaucanson ne seroient pas ce qu'on auroit fait de mieux en ce genre. Elles doivent paroître fabuleuses à tout esprit judicieux. Ce qui semble les avoir accréditées, c'est d'un côté la grande réputation que Regiomontanus s'étoit acquise dans la mécanique, et, de l'autre, l'empressement que le vulgaire témoigne pour le merveilleux.

L.

(53) L'autre, s'extasiant au moindre phénomène,
Veut égaler l'instinct à la raison humaine,
S'étonne de son singe et de son perroquet,
Admire en l'un son geste, en l'autre son caquet,
Et ne sauroit douter que, vu leur prud'homie,
Les éléphants un jour n'aient leur académie.

Le corps du singe est à-peu-près semblable à celui de l'homme, et comme l'homme est le premier des animaux, on accorde presque généralement la seconde place au singe.

On accorde aux singes un instinct social, c'est-à-dire une tendance à demeurer ensemble, soit pour se défendre avec plus de facilité de leurs ennemis, soit pour l'avantage de leurs petits; ils vivent en communauté; ils se donnent des secours mutuels, sur-tout lorsqu'il s'agit de dévaster quelque jardin ou quelque champ; aussi établissent-ils certaines régles pour le pillage ou la maraude: les uns font sentinelle, les autres forment une chaîne, et font passer de main

en main les fruits qu'ils volent, pour les mettre plus promptement en sûreté.

Les tropiques sont la véritable patrie des singes. C'est un spectacle agréable de voir, dans les vastes forêts de la zone torride, les singes s'élancer d'un arbre à l'autre, se balancer suspendus aux branches, faire des gambades, prendre mille postures ridicules, se faire mutuellement des agaceries, se battre ou s'amuser ensemble, faire l'amour ou la guerre; et les femelles soigner leurs petits, les embrasser, les allaiter; pousser tous des cris de joie, de surprise, d'amour; se défendre contre les hommes avec des pierres, avec des bâtons, et même avec leurs excréments, qu'ils lancent de leurs mains à la tête de leurs ennemis; enfin offrir les scènes les plus risibles et les mœurs les plus singulières.

Le caractère des singes ne peut se plier à la servitude; ils y conservent toujours un fond d'ennui et de mélancolie profonde qui, dégénérant en une sorte de consomption, ne tarde pas à terminer leurs jours.

Tous les voyageurs attestent qu'il y a dans la capitale de Guzavate, dans Amadabad, des hospices, fondés par de pieux Indiens, pour y nourrir, y soigner, des singes invalides. Tous ceux qui, quoique bien portants, veulent se retirer et vivre dans ces hospices, sont assurés d'y trouver une retraite. D'autres fondations pieuses ordonnent, dans quelques villes, de fournir, deux fois la semaine, du riz, des cannes à sucre, des fruits, aux singes du voisinage; aussi ces animaux, accoutumés à cette généreuse distribution de vivres, accourent en troupes, et montent eux-mêmes sur les terrasses des maisons où les provisions sont déposées; et l'on assure que si ces singes ne trouvoient pas leur ration accoutumée, ils se vengeroient en brisant tout ce qu'ils rencontreroient sur leur passage.

Il n'est point rare de voir le singe faisant sentinelle à la porte d'une chaumière, qui est son propre ouvrage, pour

veiller à la conservation du petit sur le point de voir le jour, et pour écarter la crainte d'une attaque imprévue, qui pourroit troubler le repos de sa mère au moment de sa délivrance.

L.

(54) Ainsi que la raison l'instinct a ses degrés.

Il seroit intéressant de distinguer l'essence de la raison et de l'instinct, ainsi que les divers degrés de ces deux facultés. Communément on appelle instinct toutes les facultés intellectuelles des animaux; cela n'est point exact. Les animaux supérieurs ont une sorte de raisonnement très différent de l'instinct. Nous allons chercher à expliquer cette proposition.

On appelle raison cette faculté accordée à l'homme de raisonner et de se conduire d'après ses raisonnements. Le raisonnement a des jugements pour bases; les jugements sont des comparaisons d'idées, et celles-ci des résultats de sensations ou d'images. La raison est donc la faculté de comparer ses sensations, d'en former des idées de plus en plus générales, de réunir ces idées suivant qu'elles se conviennent, de comparer enfin les jugements produits de ces réunions, et d'en déduire des propositions qui servent de régles : tout y consiste donc en abstractions successives, toujours plus élevées et plus générales.

Tout le monde sait qu'il y a des différences énormes entre un homme et un autre pour l'étendue de cette faculté, et que l'intervalle de Newton à un imbécile, ou seulement à un sauvage de la Nouvelle-Hollande, ou de telle île de la mer du Sud, est immense. Il ne manque cependant à ce sauvage que l'éducation convenable pour le rapprocher des hommes les plus civilisés.

Les animaux laissent entre eux et nous un intervalle bien plus grand. Les limites des facultés de chaque espèce sont fixées, et toute l'éducation imaginable ne leur feroit point passer certaines bornes.

Cependant, on ne peut méconnoître, quand on les observe, qu'ils ne se forment aussi des idées par l'expérience, qu'ils n'en conservent le souvenir, qu'ils n'en déduisent des règles de conduite, qu'ils n'évitent certaines actions et n'en exécutent d'autres malgré l'impulsion du plaisir et de la peine actuelle, et uniquement en vertu de la prévoyance qu'ils ont, par l'expérience du passé, des suites qui les attendent.

Tels sont évidemment les ressorts qui agissent sur nos chevaux, sur nos chiens, sur nos autres animaux domestiques; tels sont en partie ceux qui agissent sur les animaux sauvages voisins de ceux-là par le naturel. Ces êtres apprennent même la signification de plusieurs de nos mots, et obéissent à nos ordres verbaux sans se méprendre.

Il n'y a aucun instinct en tout cela; c'est une sorte de raisonnement assez analogue au nôtre pour le fond, mais renfermé dans des limites beaucoup plus étroites; limites qui se resserrent de plus en plus à mesure que l'on descend dans l'échelle des êtres.

Mais à mesure que l'on arrive aux animaux plus foibles, plus stupides, on leur voit faire, pour la conservation de leurs espèces, certaines actions plus compliquées, plus savantes, plus pénibles qu'aucunes de celles dont les animaux supérieurs sont capables. L'abeille met dans sa cellule la plus haute géométrie; il n'est point de ruses, point de plan ingénieux de conduite ou de bâtisse que quelque insecte ne suive; et ces opérations ne sont point apprises; l'individu les pratique dès qu'il vient d'éclore, sans avoir vu opérer ses parents, et cependant absolument comme eux; souvent ces mêmes opérations sont désintéressées; ce n'est point pour lui que l'insecte travaille, mais pour une postérité qu'il ne verra jamais.

Tous les ressorts moraux manquent ici; tous les moyens extérieurs d'instruction manquent également; il faut bien qu'il y ait une impulsion intérieure donnée par la nature,

ou plutôt par son auteur, non sans doute à chaque instant, mais probablement par le moyen de quelques images intérieures innées, gravées primitivement dans le sensorium, comme elles auroient pu l'être par les impressions extérieures.

C'est à ces impulsions internes qu'il faut réserver le nom d'instinct. Elles sont toujours particulières dans leur objet, toujours semblables dans chaque espèce; incapables de perfectionnement, et chacune d'elles a été donnée en propre à une espèce d'animal, selon ce qu'exigeoit la conservation de cette espèce; ce sont autant de suppléments à la force, à la fécondité, et à la perfection de l'intelligence.

C.

(55) Si donc respire un être en qui les dieux puissants
Aient dans un seul organe associé trois sens.

La trompe de l'éléphant est un prolongement de son nez: elle est donc la voie des odeurs. D'une flexibilité extrême, à cause des trente ou quarante mille petits muscles qui composent la partie charnue de son tissu; terminée par un petit appendice aussi délicat qu'un doigt; animée par deux énormes branches de nerfs de chaque côté, elle est à tous égards un excellent instrument du tact. Enfin, c'est par elle que l'animal porte dans sa bouche presque tous ses aliments et toutes ses boissons.

C.

(56) L'admirable éléphant, dont le colosse énorme
Cache un esprit si fin dans sa masse difforme,
Que, pour son rare instinct dans un corps si grossier,
Presque pour ses vertus, adore un peuple entier;
L'éléphant, en un mot, qui sait si bien connoître
L'injure, le bienfait, ses tyrans et son maître.

L'éléphant est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde; il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme, par l'intelligence, autant au moins que la matière peut

approcher de l'esprit. L'éléphant, le chien, le castor, et le singe, sont, de tous les êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable; mais cet instinct, qui n'est que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures, de l'animal, se manifeste par des résultats bien différents dans chacune de ces espèces. Le chien est naturellement, et lorsqu'il est livré à lui seul, aussi cruel, aussi sanguinaire que le loup; seulement il s'est trouvé dans cette nature féroce un point flexible, sur lequel nous avons appuyé; le naturel du chien ne diffère donc de celui des autres animaux de proie que par ce point sensible, qui le rend susceptible d'affection et capable d'attachement; c'est de la nature qu'il tient le germe de ce sentiment, que l'homme ensuite a cultivé, nourri, développé, par une ancienne et constante société avec cet animal, qui seul en étoit digne; qui, plus susceptible, plus capable qu'un autre des impressions étrangères, a perfectionné dans le commerce toutes ses facultés relatives. Sa sensibilité, sa docilité, son courage, ses talents, tout, jusqu'à ses manières, s'est modifié par l'exemple, et modelé sur les qualités de son maître: l'on ne doit donc pas lui accorder en propre tout ce qu'il paroît avoir; ses qualités les plus relevées, les plus frappantes, sont empruntées de nous; il a plus d'acquis que les autres animaux, parcequ'il est plus à portée d'acquérir; que loin d'avoir comme eux de la répugnance pour l'homme, il a pour lui du penchant; que ce sentiment doux, qui n'est jamais muet, s'est annoncé par l'envie de plaire, et a produit la docilité, la fidélité, la soumission constante, et en même temps le degré d'attention nécessaire pour agir en conséquence et toujours obéir à propos.

Le singe est indocile autant qu'extravagant; sa nature est en tout point également revêche; nulle sensibilité relative, nulle reconnoissance des bons traitements, nulle mémoire des bienfaits; de l'éloignement pour la société de l'homme, de l'horreur pour la contrainte, du penchant à toute es-

pèce de mal, ou, pour mieux dire, une forte propension à faire tout ce qui peut nuire ou déplaire. Mais ces défauts réels sont compensés par des perfections apparentes; il est extérieurement conformé comme l'homme; il a des bras, des mains, des doigts; l'usage seul de ces parties le rend supérieur pour l'adresse aux autres animaux, et les rapports qu'elles lui donnent avec nous par la similitude des mouvements et par la conformité des actions nous plaisent, nous décoivent, et nous font attribuer à des qualités intérieures ce qui ne dépend que de la forme des membres.

Le castor, qui paroît être fort au-dessous du chien et du singe par les facultés individuelles, a cependant reçu de la nature un don presque équivalent à celui de la parole; il se fait entendre de ceux de son espèce, et si bien entendre, qu'ils se réunissent en société, qu'ils agissent de concert, qu'ils entreprennent et exécutent de grands et longs travaux en commun; et cet amour social, aussi bien que le produit de leur intelligence réciproque, ont plus de droit à notre admiration que l'adresse du singe et la fidélité du chien.

Le chien n'a donc que de l'esprit (qu'on me permette, faute de termes, de profaner ce nom); le chien, dis-je, n'a donc que de l'esprit d'emprunt, le singe n'en a que l'apparence, et le castor n'a du sens que pour lui seul et les siens. L'éléphant leur est supérieur à tous trois; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main est le principal organe de l'adresse du singe; l'éléphant au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe, et en même temps il a la docilité du chien; il est comme lui susceptible de reconnoissance, et capable d'un fort attachement; il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitements, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelli-

gence, etc. Enfin l'éléphant, comme le castor, aime la société de ses semblables, il s'en fait entendre; on les voit souvent se rassembler, se disperser, agir de concert, et s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité: car les hommes se sont très anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'éléphant: il vit donc dans l'inquiétude, et n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes ces conditions et tous ces avantages pour que les talents du castor se manifestent, et que par-tout où les hommes se sont habitués, il perd son industrie et cesse d'édifier. Chaque être dans la nature a son prix réel et sa valeur relative; si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'éléphant, il faut lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur, et de la longue durée de la vie; il ne faut pas oublier ses armes ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer et vaincre le lion; il faut se représenter que sous ses pas il ébranle la terre; que de sa main il arrache les arbres; que d'un coup de son corps il fait brèche dans un mur; que, terrible par la force, il est encore invincible par la seule résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre et chargée de plusieurs hommes; que seul il fait mouvoir des machines, et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives; que dans la colère il ne méconnoît pas ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi long-temps que des injures; que, n'ayant nul goût pour la chair, et ne se nourrissant que de végétaux, il

n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent, et n'ont nulle raison de le craindre.

B.

(57) Sous lui, mais séparé par un court intervalle,
Dans ses hardis travaux le peuple des castors
Étale de l'instinct les plus riches trésors.

Celui qui a le mieux fait connoître l'instinct des castors est l'Anglais Hearne. Voici un extrait de ses observations:

« Ils choisissent pour bâtir des eaux assez profondes pour ne point geler jusqu'au fond, soit de petits lacs, soit de petites rivières ou des ruisseaux. Ils préfèrent en général les eaux courantes, parcequ'en coupant le bois au-dessus le courant l'amène sur le lieu où ils veulent l'employer. Ils établissent en travers du courant une digue de toute sorte de bois et de branches de peuplier, de saule et de bouleau mêlées de pierres et de limon; mais il est faux qu'ils emploient de grands pieux enfoncés dans le sol. Ils donnent à cette digue une courbure convexe du côté du courant, quand il est rapide; et comme ils la réparent sans cesse, elle devient très solide au bout de quelques années: les branches y germent et finissent par former une haie où les oiseaux viennent nicher. L'objet de la digue est de tenir l'eau toujours au même niveau, aussi n'en font-ils point dans les eaux dormantes.

« Les huttes sont moins bien bâties et proportionnées à la quantité des habitants. Elles reçoivent le plus souvent deux ou quatre adultes et six ou huit jeunes; quelquefois le double. Quand il y a des cloisons, elles sont accidentelles, et les chambres ne communiquent presque jamais ensemble: il n'y a qu'une seule porte ouverte sous l'eau et aucune communication avec la terre. Les castors se tiennent sous le dôme dans la partie élevée au-dessus de l'eau; ils y portent leur nourriture après l'avoir prise dans la partie inférieure, c'est-à-dire sous l'eau.

« Ils n'y emploient pas de pieux, mais seulement des branches croisées, sans autre règle que de laisser un vide au milieu. Les branches qui saillent en dedans sont coupées avec les dents. A mesure que la charpente avance, on la garnit d'un mélange de morceaux de bois, de terre, et de pierres, quand il y en a à portée. La terre se prend au rivage ou au fond de l'eau, et les castors l'apportent entre les pieds de devant et la gorge. Quant au bois, c'est entre les dents qu'ils le tiennent. Ils ne travaillent que la nuit et très rapidement.

« Ils recouvrent chaque année leur hutte d'une nouvelle couche de limon, et presque toujours quand il commence à geler, afin que le tout se solidifie plus tôt. Au dégel, ils abandonnent leur demeure, et s'éparpillent pendant l'été; mais ils y reviennent aux premiers froids, à moins qu'ils n'en trouvent de plus commodes. Pour fonder ou agrandir leur colonie, ils abattent le bois dès la fin de l'été; mais ils ne commencent à bâtir que vers les gelées. Ils ont toujours plusieurs terriers le long du rivage, où ils se réfugient quand ils sont attaqués. Leur principal ennemi est le glouton, qui cherche même à démolir leurs huttes. »

C.

(58) L'instituteur fameux du conquérant du monde.

Aristote, précepteur d'Alexandre, et le premier des naturalistes, en même temps que l'un des plus grands philosophes.

C.

(59) Voulut que sans époux l'abeille fût féconde;
Et de sa chasteté Réaumur moins jaloux...

René-Antoine Ferchault de Réaumur, né en 1683 a La Rochelle, mort en 1757, a été l'un de nos plus ingénieux naturalistes. Ses mémoires pour servir à l'histoire des insectes, quoique diffus, sont clairs, élégants, pleins de cet intérêt qui vient de la curiosité sans cesse piquée par des

détails nouveaux et singuliers. L'auteur porte au plus haut degré la sagacité dans l'observation, et rend à chaque instant la nature plus admirable par la sagesse et l'espèce de prévoyance de détail dont il trouve des preuves dans l'instinct et la structure des plus petits animaux. Réaumur jouit pendant sa vie de toute la considération due à des travaux aussi utiles et aussi constants que les siens. On le regarda comme le premier naturaliste françois, jusqu'à l'époque où le réputation de Buffon vint un peu éclipser la sienne, quoiqu'elle se fondât sur des titres d'un genre bien différent.

C.

(60) Prostitua leur reine à de nombreux époux.

Chaque ruche n'a qu'une femelle, dont l'existence entretient seule l'activité des autres individus. On compte cinq ou six cents mâles et plusieurs milliers de neutres, ou d'abeilles ouvrières qui n'ont aucun sexe, et dont l'occupation est de loger, de nourrir, et de soigner la progéniture de la femelle unique, connue sous le nom de reine. L'anatomie a fait connoître que les ouvrières sont des femelles non développées.

C.

(61) Mais du miel tous les ans ces artisans habiles,
Massacrant ces époux devenus inutiles,
En dépeuplent la ruche.

Quand la reine a été suffisamment fécondée, les ouvrières chassent les mâles de la ruche : ils périssent de faim à l'arrivée des froids ; plusieurs sont même tués au moment de l'expulsion.

C.

(62) Enfin, de leur hymen savant dépositaire,
L'aveugle Huber l'a vu par les regards d'autrui,
Et sur ce grand problème un nouveau jour a lui.

M. Huber, de Genève, l'un des plus ingénieux observa-

teurs qui se soient occupés des abeilles, étoit privé de la vue; mais un domestique fidèle qu'il dirigeoit, faisoit pour lui, et d'après ses idées, les recherches nécessaires. Une de leurs découvertes est celle que la mère abeille est fécondée dans les airs.

C.

(63) Je ne vous dirai point leurs combats éclatants,
Si la mort est donnée à l'un des combattants,
Si ce peuple est régi par une seule reine,
S'il peut d'un ver commun créer sa souveraine.

Quand on enferme un morceau de rayon avec de petits vers éclos et un certain nombre d'abeilles ouvrières sans reine, ces ouvrières choisissent un des petits vers, lui construisent une cellule de reine, lui donnent une nourriture plus riche, et au lieu d'une simple ouvrière qu'il auroit produit, il en résulte une reine, c'est-à-dire une femelle susceptible de fécondation; nouvelle preuve que les abeilles ouvrières sont des femelles dont le sexe n'est point développé. Cette découverte appartient à un observateur de Lusace, nommé *Schirach*.

C.

(64) Cette forme élégante autant que régulière,
Qui ménage l'espace autant que la matière.

On prouve, par la géométrie de l'infini, que la forme que les abeilles donnent à leurs cellules est de toutes les formes possibles, dans un système comme le leur, celle qui renferme le plus d'espèce avec le moins de cire.

C.

(65) Les Géer, les Réaumur ont décrit ses merveilles,
Et le chantre d'Auguste a chanté les abeilles.

Charles de Géer, maréchal de la cour de la reine de Suède, imitateur de Réaumur et contemporain et ami de Linnæus, a donné six volumes in-4° d'observations intéres santes sur les insectes.

Virgile parle, dans le huitième chant de ses Géorgiques, des abeilles et de tout leur gouvernement.

C.

(66) La guêpe de Cayenne, avec plus d'art encor,
Sous des toits de carton sait cacher son trésor.

La guêpe cartonnière suspend sa ruche aux arbres, et l'entoure d'une épaisse enveloppe du carton le plus fin et le plus dense, qu'elle fabrique, comme toutes les autres guêpes font le leur, avec des fibres ligneuses broyées dans ses mâchoires.

C.

(67) Son art, grace à Schœffer, vient d'enrichir le nôtre.

M. Schœffer, naturaliste de Ratisbonne, est un des premiers qui aient cherché à préparer du papier immédiatement avec les écorces de diverses plantes, sans attendre qu'elles aient passé par l'état de fil et par celui de linge. Jusqu'à présent, ces essais n'ont point eu de résultat important.

C.

(68) A ces nobles fourmis dont se vante l'Afrique,
En trois classes rangeant leur sage république.

Les thermes, ou fourmis blanches, insectes qui désolent les pays chauds en détruisant tous les meubles, et même les bois et les charpentes, mais dont l'industrie est vraiment admirable.

L'économie de l'espèce la plus remarquable a été décrite par l'anglais Smeathman. Ses édifices s'élèvent à dix ou douze pieds au-dessus de la terre, et s'enfoncent autant au-dessous. Dans le milieu est la femelle unique, dont le ventre devient, par le développement de ses œufs, long de quelques pouces, et gros à proportion, tandis que sa tête et ses pattes restent celles d'un fort petit insecte. Sa chambre n'a que des petits trous pour issue, et lui sert de prison; mais

une infinité de larves de thermes y entre et en sort sans cesse pour la nourrir, ou pour porter les œufs qu'elle pond dans les diverses parties de l'édifice. Ces larves se changent ensuite en nymphes ou soldats, armées de fortes mâchoires pointues, qui semblent avoir pour charge de défendre la société, et qui se présentent en effet les premières toutes les fois qu'on fait une brèche à l'édifice. Elles se métamorphosent à leur tour en insectes parfaits, mâles et femelles, pourvus d'ailes qui leur tombent facilement. Ces individus des deux sexes s'échappent aussitôt de la ruche, et souvent en si grand nombre, que l'air en est obscurci; mais les oiseaux, et vingt autres sortes d'animaux, en dévorent la plus grande partie, et il n'échappe au plus que quelque femelle fécondée que des larves auront rencontrée et enfermée pour devenir la source d'une nouvelle peuplade.

Les larves de thermes ne marchent jamais à découvert; mais elles sont toujours dans des canaux qu'elles se creusent, ou dans des chemins couverts qu'elles se construisent en avançant: c'est ce qui les rend si dangereuses pour les édifices et pour toutes les sortes d'ustensiles.

C.

(69) L'un, habile sapeur en minant les feuillages,
S'en va de proche en proche avançant ses ouvrages.

Les chenilles mineuses de feuilles sont les larves de certains petits papillons de nuit. A peine sorties de l'œuf, elles pénètrent dans la feuille sur laquelle leur mère les avoit déposées; et, se tenant toujours entre ses deux surfaces, en dévorent le parenchyme. Elles se font donc dans son épaisseur un canal plus ou moins tortueux, et qui va toujours en grossissant comme elles, jusqu'au moment où elles cessent de manger pour devenir chrysalides et ensuite papillons.

C.

(7°) L'autre, assemblant le bois en adroit ébéniste,
Dans sa maison, qu'il taille et construit avec art,
Loin des yeux importuns s'établit à l'écart.

Les larves de phryganes, ou teignes aquatiques, se font une petite demeure cylindrique, avec des fragments de bois coupés et rassemblés très régulièrement, au moyen d'une soie qu'elles filent. Elles traînent par-tout cette maison avec elles, et quand elles veulent se métamorphoser, elles s'y enferment en fabriquant aux deux bouts un petit grillage de soie qui permet bien à l'eau de s'y renouveler, mais qui n'y laisse pénétrer aucun animal nuisible.

C.

(7¹) L'autre roule en cornet une feuille docile,
Et dans ce simple abri choisit son domicile.

Les chenilles rouleuses de feuilles se tiennent dans un rouleau qu'elles forment en contournant le bord d'une feuille, et en l'assujettissant avec de la soie.

C.

(7²) Cet autre dans les fruits se loge à peu de frais.

Chacun connoît les vers qui se logent dans les pommes, les prunes, etc., et qui en dévorent la substance.

C.

(7³) L'autre dans son alcove élégamment déploie
Sa tenture de gaze et ses tapis de soie.

L'abeille tapissière : elle creuse un trou cylindrique dans la terre, le tapisse avec les pétales écarlates du coquelicot ou pavot sauvage, y dépose son œuf avec la provision de miel nécessaire pour nourrir le ver qui doit en sortir, reploie dessus les extrémités de ces pétales, recouvre le tout d'un peu de terre, et l'abondonne pour en laisser éclore un ver qui deviendra abeille à son tour, et emploiera en faveur de sa progéniture les mêmes procédés que sa mère.

C.

(74) Voyez cette fileuse, émule de Pallas.

Les araignées aquatiques: il n'y a rien à ajouter au tableau que l'auteur fait de leur instinct.

C.

(75) L'hôte des mers émigre en des pays nouveaux,
Et voyageant ensemble en flottantes colonnes,
De l'avide pêcheur s'en vont remplir les tonnes.

Qui n'a entendu parler des voyages des harengs, des sardines, des maquereaux, et des thons, voyages qui ont enrichi des peuples entiers par les produits abondants qu'ils fournissent à la pêche. C'est la pêche du hareng qui a été la première origine de la splendeur d'Amsterdam.

C.

(76) Des fileuses des champs défiant les familles,
L'onde a ses Arachnés et la mer ses chenilles.

Les pinnes marines, sorte de coquillages bivalves, filent une soie plus brillante qu'aucune autre, et que l'on fait entrer dans la composition des draps les plus précieux. Cette soie sert à suspendre l'animal aux roches. Nos moules communes s'attachent également par un fil qu'elles produisent, et dont elles tirent, comme les pinnes, la substance de leur propre corps; mais il est beaucoup plus grossier.

C.

(77) Les uns ont leurs épieux et les autres leur lance.

Parmi les animaux marins pourvus de ces armures, on peut citer le *narwhal*, sorte de cétacée, dont la mâchoire supérieure porte une dent droite, pointue et longue de sept à huit pieds, que l'on connoît vulgairement sous le nom de corne de licorne; le *xiphiar espadon*, ou *empereur*, dont le museau lui-même s'alonge en forme d'épée; enfin le *squale scie*, espèce de chien de mer, dont le bec alongé est armé de chaque côté d'un grand nombre de dents pointues dirigées en dehors.

C

(78) Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier,
Tout-à-coup engloutis dans son large gosier.

Le serpent devin (*boa constrictor*), qui a quelquefois jusqu'à quarante pieds de longueur, fait sa proie des plus grands animaux.

C.

(79) Mais bientôt expiant sa fureur dévorante,
Il s'endort sous le poids de l'énorme festin.

Tous les serpents, quand ils ont avalé quelque animal, considérable pour leur volume, passent quelques jours à le digérer dans une sorte de stupeur léthargique.

C.

(80) Telle est de son poison la violence extrême,
Souvent par sa piqûre il se détruit lui-même.

Dans les temps chauds, la morsure du serpent à sonnette est quelquefois mortelle en peu de minutes, et la mort qu'elle procure est promptement suivie d'une décomposition générale. Si on irrite ce reptile, et qu'en se débattant il vienne à se piquer lui-même, il se tue.

C.

(81) Ici nous déguisant son approche mortelle,
Ailleurs faisant crier sa bruyante crecelle

Le serpent à sonnette est nommé ainsi, parcequ'il porte à l'extrémité de sa queue une suite d'anneaux mobiles, d'une substance écailleuse, mince, et sèche, qui font, lorsqu'il rampe, un bruit capable d'avertir les passants de son approche, mais à quelques pas seulement.

C.

(82) Couvé dans sa coquille ou formé tout vivant.

Les couleuvres pondent des œufs, mais les petits des vipères éclosent dans leur corps; c'est même de là qu'elles ont tiré leur nom: *vipère* est une contraction de *vivipare.*

C.

([83]) Redoutable poison, remède salutaire.

L'ancienne pharmacie employoit beaucoup l'alcali volatil tiré de la vipère, et le croyoit sur-tout propre à guérir les blessures de ce serpent. L'on sait aujourd'hui que toutes les substances animales donnent le même alcali, et l'on n'ordonne plus guère que des bouillons de vipère ; encore est-ce un de ces remèdes fondés plutôt sur des anciennes traditions que sur des expériences bien certaines.

C.

([84]) Paresseux en hiver, plein d'ardeur au printemps.

Dans nos climats tempérés, les serpents passent la saison froide dans une léthargie plus ou moins complète; au retour de la chaleur, ils changent de peau, et reparoissent ornés de couleurs plus vives.

C.

([85]) Favori d'Esculape, et l'emblème du temps.

Plusieurs des peuples de Guinée ont un serpent pour fétiche ou dieu local; mais les peuples les plus éclairés ont aussi rendu des hommages à cet animal. C'étoit lui qui représentoit Esculape à Épidaure; et les Égyptiens ont placé sur tous leurs monuments le serpent *Ajé*, parcequ'il se relève quand on l'approche, comme s'il vouloit défendre le champ où il se trouve. Ils en avoient fait en conséquence l'emblème du dieu conservateur de l'univers. On sait assez le rôle précisément contraire que lui fait jouer la Genèse.

C.

([86]) Observez cet oiseau redouté des reptiles.

La cigogne.

C.

([87]) L'une en ces longs canaux où pétille le feu.

L'hirondelle de cheminée.

C.

(88) Sous nos toits, sur nos murs hospitaliers pour elle,
Construit de ses enfants la demeure nouvelle.

L'hirondelle de fenêtre, le martinet.

C.

(89) Ici l'amour craintif les cache sous la terre.

Le troglodyte, le plus petit de nos oiseaux de France, niche dans des trous souterrains.

C.

(90) Là, de leurs ennemis pour éviter la guerre,
Les suspend aux rameaux mollement balancés,
Et dans ce doux hamac les enfants sont bercés.

La mésange panduline suspend, par quelques brins d'herbe, à une branche flexible, son nid, qu'elle forme des plus doux duvets.

C.

(91) Voyez, de ses enfants préparant le séjour,
En architecte adroit, mais en père timide,
Cet oiseau leur construire une humble pyramide.

Le plus remarquable de tous les nids d'oiseaux est celui d'une espèce de troupiale d'Amérique.

Il est suspendu par un long cordon tissu d'herbe; sa forme est celle d'une bourse étroite en haut, élargie en bas; l'entrée est par le côté; mais loin de consister dans un simple trou, c'est un canal, une sorte de cheminée renversée, dont l'orifice est vers le bas. L'oiseau qui vole y pénètre aisément; mais les reptiles ou les quadrupèdes qui seroient grimpés le long des branches ne peuvent y arriver.

C.

(92) Même les nouveau-nés qui, par de foibles sons,
Sembloient en gazouillant essayer leurs chansons.

Les migrations des oiseaux, et sur-tout l'inquiétude que manifestent subitement à l'époque de ces voyages de jeunes oiseaux couvés et éclos dans une maison, où ils n'ont jamais vu d'autres individus de leur espèce, sont au nombre des

effets les plus marqués et les plus extraordinaires de ce que nous avons nommé l'instinct.

C.

(93) Tel ce moineau fameux, digne sujet de larmes.

Celui de Lesbie, si bien chanté par Catulle, qui lui est redevable de deux pièces charmantes. Elles sont si connues, que nous pourrions nous dispenser de les reproduire ici; mais elles sont si jolies, que ceux mêmes qui les connoissent le mieux nous sauront gré de les leur faire relire encore.

AD PASSEREM.

Passer, deliciæ meæ puellæ,
Quicum ludere, quem in sinu tenere
Quoi primum digitum dare adpetenti,
Et acres solet imitare morsus,
Quum desiderio meo nitenti
Carum nescio quid libet jocari,
Ut solatiolum sui doloris,
Credo, ut tum gravis acquiescat ardor:
Tecum ludere, sicut ipsa, possem,
Et tristes animi levare curas,
Tam gratum mihi quam ferunt puellæ
Pernici aureolum fuisse malum,
Quod zonam solüit diu ligatam.

Heureux moineau, délices d'une amante
Qui te réchauffe en son sein caressant,
Qui sur ton corps glisse sa main charmante,
Et de son doigt nargue un bec agaçant,
Quand loin de moi sa flamme la tourmente:
Ah! laisse au moins ce plaisir innocent
Charmer un peu l'ennui qu'elle ressent!
Heureux moineau! délices d'une amante,
Si tes ébats calmoient l'ardeur brûlante,
La soif d'aimer qui dévore mon cœur,
Je me croirois plus heureux qu'Atalante,
Au doux moment que d'un jeune vainqueur
La pomme d'or effleurant la verdure,
Conquit enfin sa pudique ceinture.

Mollevaut.

FUNUS PASSERIS.

Lugete, o Veneres, Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum!
Passer mortuus est meæ puellæ,
Passer deliciæ meæ puellæ,
Quem plus illa suis oculis amabat.
Nam mellitus erat, suamque norat
Ipsam tam bene, quam puella matrem;
Nec sese a gremis illius movebat,
Sed circumsiliens modo huc, modo illuc,
Ad solam dominam usque pipilabat,
Qui nunc it per iter tenebricosum,
Illuc, unde negant redire quemquam.
At vobis male sit, malæ tenebræ
Orci, quæ omnia bella devoratis!
Tam bellum mihi passerem abstulistis.
O factum male! o miselle passer,
Tua nunc opera meæ puellæ
Flendo turgiduli rubent ocelli.

Grâces, pleurez; pleurez, tendres Amours!
Pleurez...! La mort de l'oiseau de Lesbie
En jours de deuil doit changer vos beaux jours!
Oui, c'en est fait; et la Parque ennemie
Vient de plonger dans la nuit du tombeau
Le seul oiseau que chérissoit Lesbie:
Pleurez...! Lesbie a perdu son moineau.
Qu'il étoit doux! comme il savoit lui plaire!
Jamais enfant connut-il mieux sa mère?
Ah! de son sort combien j'étois jaloux,
Quand sur le sein de celle que j'adore
Il se plaçoit, sans craindre son courroux;
En liberté jouoit sur ses genoux,
Puis s'envoloit, pour revenir encore!
Et maintenant, dans l'infernal séjour
Le malheureux erre au milieu des ombres!
Il a déja passé ces rives sombres,
Ces tristes bords, qu'on passe sans retour!
Que je te hais, empire du Tartare!
Abîme affreux, pour qui rien n'est sacré!
Où tout périt, par l'oubli dévoré!
Divinités de l'Achéron avare!

Et toi sur-tout, l'auteur de tous nos maux,
Qui nous ravis l'oiseau le plus aimable,
Le plus aimé, le plus beau des oiseaux;
Que je te hais, ô Mort impitoyable!
Applaudis-toi de nos justes douleurs.
Vois-tu Lesbie? Hélas! eh bien! ces pleurs
Qui de ces yeux roulent sur son visage,
Cruelle mort!... ces pleurs sont ton ouvrage?

ROGER.

CHANT HUITIÈME.

SOMMAIRE.

Les amours et les caresses du ramier. L'éclat du cygne. Description des animaux domestiques. Portrait du cheval, de l'âne, etc. Variété des animaux. La fierté du lion et de l'aigle. Les nids des oiseaux; leur éducation. Les mœurs, le caractère et les habitudes des animaux. Tendresse d'une chienne pour ses petits. De la classification des animaux. Échelle des animaux, à la tête de laquelle l'homme est placé. Puissance de l'homme, et son ascendant sur tous les êtres qui respirent. La pensée de l'homme au-dessus de l'instinct. Excellence des sentiments qui l'élèvent vers le ciel et le rapprochent de ses semblables.

LES TROIS RÈGNES,

POËME.

CHANT HUITIÈME(*).

J'AI peint l'instinct, l'esprit, les arts des animaux;
Maintenant, que leurs mœurs occupent mes pinceaux.
Oui, l'instinct a ses mœurs comme son industrie,
Chérit le bien public, connoît une patrie.
Le pigeon en amour ne connoît point d'égal;
Le chevreuil est fidèle au pacte conjugal;
L'abeille, royaliste et pourtant populaire,
Joint Rome monarchique et Rome consulaire;
Travaille pour l'état, et défend à-la-fois
Et son humble cellule et le trône des rois;
La fourmi, préférant les mœurs républicaines,
Change en greniers publics ses granges souterraines.
Tout l'atteste à vos yeux: Dieu par les mêmes lois,
Lui seul sait gouverner plus d'un monde à-la-fois;
Mais de ces nœuds formés par sa main souveraine,
L'impérieux amour est la plus forte chaîne.
Tout ressent ici-bas ses fécondes ardeurs;
Comme chez les humains, on aime chez les fleurs.
J'ai chanté les amours et les hymens des plantes;
Mais combien plus puissant chez les races vivantes,

L'inévitable Amour perce des mêmes traits
L'homme et les animaux, le maître et les sujets!
Sur des ailes de feu l'amour parcourt le monde [1],
Il embrase les airs, il brûle au sein de l'onde:
La baleine pour lui bondit au sein des mers;
Pour lui l'ardent lion rugit dans les déserts;
Le renne dans le Nord reconnoît son empire,
Et son feu vit encore où le soleil expire.
   Mais laissons ces amours, dont l'appétit fougueux
N'est qu'un instinct brutal et qu'un besoin honteux.
Combien d'êtres vivants, dont les douces tendresses
N'ignorent point d'amour les adroites caresses,
Savent de leur penchant dissimuler l'ardeur,
Connoissent le mystère et même la pudeur!
Là, plus d'un couple aimable a ses agaceries,
Ses refus irritants et ses coquetteries.
Chez les oiseaux sur-tout que de soins caressants!
Qu'ils savent avec art attendrir leurs accents!
Écoutez du pigeon, épris de sa maîtresse [2],
Le doux roucoulement exprimer sa tendresse;
Il approche, il s'éloigne, il revient mille fois,
Arrange son maintien, passionne sa voix:
J'aime à suivre de l'œil ces timides approches;
Je comprends ces soupirs et ces tendres reproches.
Avec quelle pudeur son amante à son tour,
En déguisant ses feux, irrite son amour,
Au moment de céder avec art se retire,
Le rappelle, le fuit, le repousse et l'attire!

Quel peintre en ses tableaux, quel poëte en ses chants
Représente l'amour sous des traits plus touchants?
On croit voir Galatée en sa ruse ingénue (3),
Fuyant derrière un saule et brûlant d'être vue.
  Mais quel heureux amant égale en volupté (4)
Le cygne au cou flexible, au plumage argenté?
Le cygne toujours beau, soit qu'il vienne au rivage,
Certain de ses attraits, s'offrir à notre hommage;
Soit que, de nos vaisseaux le modèle achevé,
Se rabaissant en proue, en poupe relevé,
L'estomac pour carène, et de sa queue agile
Mouvant le gouvernail en timonnier habile,
Les pieds pour avirons, pour flotte ces oiseaux
Qui se pressent en foule autour du roi des eaux;
Pour voile enfin son aile au gré des vents enflée,
Fier, il vogue au milieu de son escadre ailée.
Mais quand son feu l'atteint dans l'humide séjour,
De quel charme nouveau vient l'embellir l'amour!
Que de folâtres jeux, que d'aimables caresses!
Qu'il prélude avec grace à ses vives tendresses!
L'homme ne sait pas mieux, dans ses nobles desirs,
Provoquer, varier, nuancer les plaisirs,
Les hâter, les calmer, les quitter, les reprendre.
Doux et passionné, majestueux et tendre,
Déployant mollement son plumage amoureux,
De quel œil caressant à l'objet de ses feux
Il tend son cou d'albâtre et s'élance autour d'elle!
Il l'invite du bec, il l'excite de l'aile;

Enfin par ses transports, ses doux frémissements,
Brûlants avant-coureurs de ses embrassements,
Il prouve aux flots émus, par son ardeur féconde,
Que la mère d'Amour est la fille de l'onde;
Et de son corps, choisi pour plaire à deux beaux yeux,
Justifie, en aimant, le monarque des dieux.
La fable, de sa voix a vanté la merveille;
L'œil enchanté sans doute avoit séduit l'oreille.
Et qu'avoit-il besoin de ce titre emprunté (5)?
Lui seul réunit tout, force, graces, fierté;
Il habite à son choix les airs, l'onde et la terre;
Modéré dans la paix, valeureux dans la guerre,
Terrible, impétueux, il fond sur ses rivaux:
Leur choc trouble les airs, il agite les eaux.
Tel Antoine jadis sur les plaines de l'onde,
Disputoit Cléopâtre et l'empire du monde.
Ainsi, source féconde et de biens et de maux,
L'amour aux mêmes lois soumet les animaux;
Mais chacun a ses mœurs: nés pour l'indépendance,
Plusieurs de leur instinct gardent la violence,
Tandis que le lion que son maître nourrit (6),
Le respecte toujours et souvent le chérit;
Et lorsque tout-à-coup secouant sa crinière,
Déja la gueule ouverte il rugit de colère,
Que son maître paroisse, et ses sens sont calmés.
Quelques uns, de nos toits hôtes accoutumés,
Se plaisent dans nos cours, vivent dans nos étables,
Quelquefois sont nourris des débris de nos tables;

Et, sujets fortunés d'un roi voluptueux,
Semblent lui dévouer leurs soins affectueux.
A leur tête est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le ciel l'a fait pour nous; et dans leur cour rustique
Il fut des rois pasteurs le premier domestique.
Redevenu sauvage il erre dans les bois:
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnoître la trace.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment,
Il vient lécher ma main après le châtiment;
Souvent il me regarde; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse:
J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité;
Et moi, de l'Hélicon malheureux Bélisaire,
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux?
Un riche marchandoit le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea: « Dans mon destin funeste
Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste! »

Point de trève à ses soins, de borne à son amour,
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnoître (7),
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître;
Et quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir (8).
Enfin le grand Buffon écrivit son histoire,
Homère l'a chanté, rien ne manque à sa gloire (9):
Et lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent,
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme.
Tel nous aimons le chien, mais tel n'est point le chat;
Indocile sujet, ami froid, hôte ingrat,
Serviteur défiant, cauteleux égoïste,
Conservant avec nous son air sournois et triste,
De son butin sanglant se jouant sans pitié,
Fixé par l'habitude et non par l'amitié.
Mais soit qu'on juge l'homme ou le reste du monde,
Sur les exceptions la vérité se fonde.
Ainsi que des humains, les diverses humeurs
Changent des animaux les penchants et les mœurs.
Plus d'un chat sait aimer et caresser et plaire;
Moi-même j'ai du mien vanté le caractère (10);
Long-temps de son poëte il partagea le sort:
J'ai célébré sa vie et déploré sa mort.
Je ne vous tairai point la horde malheureuse
Des rats, famille obscure, indigente et peureuse,

Qui, par d'adroits chasseurs savamment embusqués,
Dans les fentes d'un mur étroitement bloqués,
Autour de leurs cités nuit et jour investies,
Hasardent en tremblant leurs nocturnes sorties;
Maraudeurs obstinés, faméliques rongeurs,
En vain s'arment contre eux les trébuchets vengeurs;
L'instinct propagateur de leur race amoureuse
Sans cesse reproduit leur foule populeuse;
Du fond de nos caveaux, du haut de nos greniers
La gent trotte-menu s'assemble par milliers,
Envahit la cuisine, ou dévaste l'office,
Ou de mes manuscrits d'avance fait justice;
Mais comme les Romains et son grave sénat (11),
Les rats sont gouvernés par la raison d'état;
Eux-mêmes quelquefois, quand la faim les menace,
Ne pouvant la nourrir, exterminent leur race;
Et la terrible loi de la nécessité
D'un peuple trop nombreux soulage leur cité.
Mais pourquoi m'arrêter à cette engeance obscure?
Parmi ceux qu'à nos lois a soumis la nature,
Qui vivent sous nos toits, qui paissent dans nos champs,
N'est-il pas des sujets plus dignes de mes chants?
Voyez ce fier coursier, noble ami de son maître,
Son compagnon guerrier, son serviteur champêtre,
Le traînant dans un char, ou s'élançant sous lui;
Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui (12),
Il s'éveille, il s'anime, et, redressant la tête,
Provoque la mêlée, insulte à la tempête;

De ses naseaux brûlants il souffle la terreur;
Il bondit d'alégresse, il frémit de fureur;
On charge, il dit: Allons; se courrouce et s'élance;
Il brave le mousquet, il affronte la lance,
Parmi le feu, le fer, les morts et les mourants,
Terrible, échevelé, s'enfonce dans les rangs,
Du bruit des chars guerriers fait retentir la terre,
Prête aux foudres de Mars les ailes du tonnerre;
Il prévient l'éperon, il obéit au frein,
Fracasse par son choc les cuirasses d'airain,
S'enivre de valeur, de carnage et de gloire,
Et partage avec nous l'orgueil de la victoire;
Puis, revient dans nos champs, oubliant ses exploits,
Reprendre un air plus calme et de plus doux emplois;
Aux rustiques travaux humblement s'abandonne,
Et console Cérès des fureurs de Bellone.
  Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant et non pas son rival (13);
Il laisse au fier coursier sa superbe encolure,
Et son riche harnois, et sa brillante allure.
Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât, son régal un chardon;
Pour lui Mars n'ouvre point sa glorieuse école:
Il n'est point conquérant, mais il est agricole;
Enfant, il a sa grace et ses folâtres jeux;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paie, en les servant avec persévérance,
Chez ses patrons ingrats sa triste vétérance.

Son service zélé n'est jamais suspendu ;
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
Entre ses deux paniers de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de Bucéphale à la beauté peureuse ;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris la fleur de la santé.
Il marche sans broncher au bord du précipice,
Reconnoît son chemin, son maître et son hospice :
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant ;
Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent :
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne,
Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque alégresse importune les bois,
Qu'il offense à-la-fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheur l'âne est intéressant.
Aussi le préjugé vainement le maltraite :
En dépit de l'orgueil, il aura son poëte.
Homère qui chanta tant de héros divers,
Auprès du grand Ajax le plaça dans ses vers.
La fable le nomma le coursier de Silène :
Ami des voluptés, il naquit pour la peine.

Et moi qui déplorai le sort des animaux,
J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux.
Tel qu'un peintre savant joint la lumière et l'ombre,
Dieu se plaît à créer des nuances sans nombre;
Mais parmi ce contraste et d'instincts et de goûts,
De haine et d'amitié, de douceur, de courroux,
De paresse et d'ardeur, qu'à chaque créature
En ses dons inégaux départit la nature,
Souvent son art sublime offre à l'œil enchanté
La ressemblance unie à la variété.
Au lion dans les bois, à l'aigle dans son aire ([14]),
Qui ne reconnoît pas le même caractère?
Tous deux sont fiers; tous deux tyrans de leurs vassaux,
Dans leur désert royal ne veulent point d'égaux;
L'impérieux amour, le besoin d'une épouse,
Domptent seuls les fureurs de leur fierté jalouse;
Tous deux rois des états par la victoire acquis,
Ne veulent de festins que ceux qu'ils ont conquis;
Ennemis généreux et vainqueurs magnanimes,
Enfin tous deux font grace à de foibles victimes:
Ainsi le même instinct produit mêmes humeurs;
Et, différents de race, ils sont joints par les mœurs.
Combien la liberté rebelle ou dépendante ([15])
Ouvre encore à mes vers une source abondante!
En vain, des animaux se proclamant le roi,
L'homme à tout ce qui vit croit imposer la loi;
Des êtres animés dont l'univers abonde
Peu vivent avec nous: leur foule vagabonde

Cherche dans les forêts ou dans les antres sourds
Un sort indépendant et de libres amours.
Le besoin d'échapper à l'ennemi vorace,
Le soin de se nourrir, de propager leur race,
Voilà toute leur vie; et dans ces mœurs encor
De méditations quel fertile trésor!
Que de charmes n'ont point leurs amours maternelles!
Voyez le tendre oiseau réchauffer sous ses ailes
Ses petits enfermés dans leur frêle séjour;
Tantôt j'ai peint son nid: qui peindra son amour?
Eh! qui peut surpasser le courage du père!
Quel soin peut s'égaler aux doux soins de la mère!
Cet être si léger que le frêne ou l'ormeau
Ne voit pas deux instants sur le même rameau,
Mère aujourd'hui constante et nourrice assidue,
Demeure jour et nuit sur ses œufs étendue.
Le père, heureux époux autant qu'heureux amant,
De sa tendre moitié va chercher l'aliment,
Ou, sur les bords du nid se plaçant auprès d'elle,
Soulage par ses chants sa compagne fidéle.
Des ennemis souvent l'un et l'autre est vainqueur,
Et dans de foibles corps se déploie un grand cœur.
Souvent avec ses fils une mère enlevée
Vit pour eux, les nourrit, et meurt sur sa couvée.
Enfin avec quel soin et quel zéle nouveau
Ses parents à voler forment le jeune oiseau!
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum et verdure;

L'adolescent, ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid devenu sa prison;
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaie une aile encore tremblante:
Le couple en voltigeant provoque son essor,
Gourmande sa frayeur, l'appelle et vole encor:
Enfin il se hasarde, et déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids, il touche le gazon;
Les parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève;
Enfin, sûr de sa force, et plus audacieux,
Il part, tout est fini, tous se font leurs adieux,
Et l'instinct dénouant la chaîne mutuelle,
Un nouveau nœud commence une race nouvelle.

Cependant, qui l'eût cru! si constant dans ses lois,
Cet admirable instinct se trompe quelquefois.
La poule qui, pour nous, modèle de tendresse,
A l'aspect du milan, se hérisse et se dresse,
Des canards quelquefois échauffe le berceau:
Tout-à-coup à leurs yeux s'il se montre un ruisseau,
Leur instinct se trahit, la troupe vagabonde
Reconnoît sa patrie, et s'élance dans l'onde:
La fausse mère alors, ignorant leur destin,
Vole d'un bord à l'autre, et les rappelle en vain.
A peine encor sorti de sa coque fragile,
Déja l'heureux essaim, navigateur agile,

Vogue, et, sans écouter son inutile cri,
Parcourt avec transport son élément chéri.
Le sage les observe, et sa raison compare
Et l'instinct qui devine, et l'instinct qui s'égare.
Cet oiseau, dont l'hymen craint le sinistre nom,
D'une erreur plus barbare étonne la raison;
Le cruel, écoutant son appétit funeste,
Dans un festin pareil à celui de Thyeste,
De ses propres enfants se nourrit quelquefois.
De son sang, il est vrai, connoissant mieux la voix,
Leur mère se refuse à cette horrible idée :
Non, parmi les oiseaux il n'est point de Médée.
Aussi, de ses petits redoutant les dangers,
La prévoyante épouse, en des nids étrangers
Va déposer ses œufs qu'adopte un autre père,
Et leur race deux fois doit la vie à sa mère.
Eh ! sans ce tendre amour et ces liens si chers,
Dont le pouvoir fécond répare l'univers,
Qui des êtres vivants reproduiroit les races?
Que d'animaux cruels, que de monstres voraces,
L'un par l'autre attaqués, l'un par l'autre expirants,
Sans cesse dévorés, sans cesse dévorants!
Pour leur faim sanguinaire à peine assez féconde,
La nature se lasse à repeupler le monde.
Tyran de ses vassaux, fléau de ses sujets,
L'homme à tant de fureur joint ses propres excès.
C'étoit peu d'inventer et l'hameçon perfide,
Et le gluau tenace, et la balle rapide;

Par-tout aidant leur rage, et redoublant leurs maux,
L'homme l'un contre l'autre arma les animaux.
On a vu le lion, terrible auxiliaire,
Seconder son adresse et servir sa colère;
Le faucon obéit à notre art meurtrier ([16]),
Le chien devient chasseur; et l'éléphant guerrier,
Jadis hôte innocent des forêts indiennes,
Vint fouler de ses pieds les légions romaines.
Tous naissent pour détruire; et, par un triste accord,
L'hyménée est par-tout pourvoyeur de la mort.
   Pourtant le ciel a fait peu d'animaux voraces;
Cet instinct furieux n'appartient qu'à ces races
Qui quêtent leur pâture, et dont l'avide faim
Souffre encor de la veille, et craint le lendemain.
La génisse paisible, et le bœuf débonnaire
Broutent innocemment leur pâture ordinaire;
Et l'hôte ailé des airs, indulgent ennemi,
S'il rencontre un grain d'orge, épargne une fourmi.
Mais le tigre cruel, dont l'ardeur vagabonde
Rôda sans aliment durant la nuit profonde,
S'il découvre au matin, du sommet des coteaux,
Le daim aux pieds légers, le cerf aux longs rameaux,
Soudain, les crins dressés et la gueule béante,
Part, court, saisit, abat sa victime tremblante,
Se couche sur sa proie, et fouillant dans son flanc,
Se soûle de carnage et s'enivre de sang.
   L'amour répare tout, et ses flammes fécondes
Repeuplent au printemps l'air, la terre et les ondes.

Eh ! quels taillis obscurs, quel asile secret
N'offrent quelques tableaux de ce tendre intérêt ?
Sous ces obscurs berceaux observez l'araignée,
Qui vit dans tous les fils de sa toile alignée ;
Une bourse, d'un fil plus délicat encor [17],
Renferme de ses œufs le précieux trésor ;
Elle traîne en tous lieux ce doux tissu de soie,
Ne le quitte un instant que pour chercher sa proie.
Toi qui charmas un temps mon loisir studieux,
Digne sang d'Arachné, tel te virent mes yeux.
J'avois cru qu'à mes soins, docile, apprivoisée,
Tu vivrois près de moi ; mais en vain ma croisée
Me livroit pour ton nid ces insectes errants
Que trompent des vitraux les abris transparents ;
Moi-même à leur berceau portant leur subsistance,
En vain à tes petits j'épargnois ton absence.
En vain j'avois chanté tes soins pour Pélisson :
Tu charmas son cachot, tu quittes ma maison ;
Adieu : quelle que soit ta nouvelle retraite,
Mon souvenir te suit, et mon cœur te regrette ;
Tant j'admirois en toi ton instinct maternel !
    Que dis-je ? est-il au monde un être si cruel
Qui n'écoute sa voix ! Ce tigre impitoyable
Qui se fait du carnage une joie effroyable,
Sitôt que, moins rebelle aux attraits du plaisir,
A l'amour qu'il repousse il s'est laissé saisir,
Quand l'Hymen étonné d'un tigre a fait un père [18],
Que l'imprudent chasseur approche son repaire,

Terrible, hérissé, roulant des yeux ardents,
Le monstre ouvre sa gueule et ses terribles dents.
Tantôt vers le chasseur il bondit, il se dresse;
Tantôt vers ses enfants se tourne avec tendresse,
S'en éloigne, y revient, et son œil tour-à-tour
Ou s'enflamme de rage, ou s'attendrit d'amour.

Même au sein des tourments ce cri de la nature
Des plus vives douleurs étouffe le murmure.
Une mère (et le chien, dont j'ai vanté les mœurs,
De cet effort sublime eut encor les honneurs)
Souffroit sur l'échafaud l'adroite barbarie
Qui cherche dans la mort le secret de la vie.
Soit hasard, soit pitié, soit desir de savoir
De l'amour maternel jusqu'où va le pouvoir,
Ses fils, qui vainement imploroient sa mamelle,
Sur le marbre cruel étoient placés près d'elle.
Ah! qui peut retracer l'aspect attendrissant
D'un tableau que mon cœur admire en frémissant!
Déja le sang couloit, une main inhumaine
Tenant l'affreux scalpel, erroit de veine en veine;
Déja plus près du cœur déchiré lentement,
Interrogeant des nerfs le dédale fumant,
De saisir leur secret l'impitoyable envie
Promenoit la douleur et poursuivoit la vie;
Et la victime enfin, condamnée à souffrir,
Joignoit l'horreur de vivre à l'horreur de mourir.
Eh bien! quel cœur d'airain n'en verseroit des larmes?
A l'aspect de ses fils trouvant encor des charmes,

Elle tournoit vers eux ses regards languissants,
Et leur donnoit encor des baisers caressants.
Barbares, arrêtez! quelle horrible constance
Peut voir, peut endurer cette horrible souffrance?
Malheur à l'art affreux qui peut à tant de maux
Condamner sans pitié d'innocents animaux,
Et sur eux prolongeant des tortures savantes,
Déchirer de sang-froid leurs entrailles vivantes!
Et pourquoi? pour chercher dans leur sanglant faisceau
Ou la place d'un muscle, ou le jeu d'un vaisseau;
Et sur ces corps sanglants qu'à loisir il compare,
Faire de leurs ressorts une étude barbare.
Ah! le ciel en plaçant la pitié dans son sein,
De l'homme a fait leur maître, et non leur assassin.
Tu le savois, ô toi dont l'ame fut si belle,
Lyonnet, des savants le plus parfait modéle (19);
Ton talent fut sublime, et ton art fut humain.
Que de fois la pitié vint désarmer ta main!
Quand ton œil pénétrant observoit sa famille,
Ton cœur se reprochoit la mort d'une chenille,
Et de ces vers rongeurs qui dévorent nos bois,
Trois victimes à peine ont péri sous tes doigts.
Ah! puisse être imitée une vertu si rare,
Et qu'un art bienfaisant cesse d'être barbare!
  Autrefois, dans Carthage, un roi syracusain (20),
Stipulant en vainqueur les droits du genre humain,
Abolit à jamais ces sanglants sacrifices
Que de ses dieux cruels exigeoient les caprices;

Et moi, plaidant leur cause auprès de mes égaux,
Je stipule aujourd'hui les droits des animaux:
Que dis-je? d'un bon cœur la vertu bienfaisante
Ne peut même souffrir l'assassin d'une plante.
A tout ce qui l'entoure étendant son bonheur,
Le sage s'intéresse au destin d'une fleur:
Dans le bois qu'il planta, dans l'ormeau qui l'ombrage,
Il voit son bienfaiteur, son ami, son ouvrage;
Ainsi, plein des besoins d'un cœur compatissant,
Sur tout ce qui respire et sur tout ce qui sent,
Il verse cet amour dont son cœur surabonde;
La terre alors sourit au monarque du monde,
Le ciel voit le bonheur se répandre en tout lieu,
Et l'homme bienfaisant est l'image de Dieu.

Quels qu'ils soient, Dieu n'a point en des bornes précises
Rangé des animaux les classes indécises;
Mes vers déja l'ont dit: du régne minéral
Si je veux remonter au régne végétal (21),
Je vois entre eux les talcs et leurs lames fibreuses,
L'amiante alongeant ses membranes soyeuses,
Qui, se changeant en fil, donne ce tissu fin,
Triomphant de la flamme, et l'émule du lin.
La tendre sensitive, aux yeux surpris du sage (22),
Semble lier entre eux, par un plus doux passage,
La race qui végéte et l'empire animé;
Le polype des eaux, prodige renommé,
Dont tantôt je peignois la tige renaissante,
Parut pour réunir l'animal à la plante.

Dans le monde vivant combien d'autres anneaux
Joignent l'hôte des airs, de la terre et des eaux
Le limaçon, vêtu de sa frêle coquille,
Des poissons écailleux rappelle la famille;
Les lacs ont leurs oiseaux, la mer a ses serpents([23]),
Et ses poissons ailés, et ses poissons rampants([24]);
Quelques uns, habitants de la terre et de l'onde([25]),
Touchent à deux degrés de l'échelle du monde.
De l'autruche, trottant sur ses pieds de chameau([26]),
L'aileron emplumé la rejoint à l'oiseau;
De l'écureuil volant la famille douteuse([27]),
L'oreillard déployant son aile membraneuse([28]),
Joignent le quadrupède avec le peuple ailé:
Ainsi rien n'est tranchant, ainsi rien n'est mêlé;
Ainsi sont réunis sur cette échelle immense
Le degré qui finit et celui qui commence.
L'homme seul est au faîte; et quel être orgueilleux
Oseroit approcher du chef-d'œuvre des dieux?
Dans les êtres vivants Dieu défend qu'aucun être
Réunisse à lui seul tous les traits de son maître;
Mais, sans lui ressembler, de son divin portrait
Des animaux choisis obtinrent quelque trait.
L'un imite sa voix, et l'autre sa figure;
L'éléphant, pour venger sa grossière structure,
De sa raison sublime obtint quelques rayons:
Là l'auteur du portrait a brisé ses crayons.
En vain nous étalant sa forme presque humaine([29]),
Et sa large poitrine, et sa taille hautaine,

Et ses adroites mains, l'homme inculte des bois
Sur nous des animaux revendique les droits;
Entre l'être mortel et l'ame impérissable,
Dieu lui-même a tracé la ligne ineffaçable.
Des fibres et des nerfs qu'importe le vain jeu?
Aucun ne touche à l'homme, et l'homme touche à Dieu:
Oui, sur quelques vains droits que leur orgueil se fonde,
Tous sont nés les sujets du monarque du monde.
La nature à chacun impose peu de soins;
Ils ont peu de pensers ayant peu de besoins:
Les faciles plaisirs, objet de leur envie,
L'impérieux desir de conserver leur vie,
Les mets inapprêtés qui forment leur repas,
Leurs amours passagers, leurs chasses, leurs combats,
Là s'arrête l'instinct. Le moment le décide;
Son action est sûre, et son repos stupide;
Les objets desirés sont seuls intéressants;
Sa courte attention s'endort avec les sens;
Il n'a point la pensée indépendante et pure
Qui sait pour elle-même admirer la nature;
Des êtres observer les mutuels rapports,
Interroger son ame, étudier son corps.
Pour lui meurent des faits les traces fugitives,
La vie est sans époque, et le temps sans archives,
Le présent sans passé, l'instant sans avenir,
La volupté sans choix, l'amour sans souvenir.

Tels sont les animaux; mais tel n'est point leur maître.
Sujets, abaissez-vous, votre roi va paroître.

Lui seul de la raison suit le divin flambeau,
Sait distinguer le bon, sait admirer le beau;
Lui seul dans l'univers sait, par un art suprême,
Se séparer de lui pour s'observer lui-même;
Aux spectacles pompeux dont ses yeux sont témoins
S'unit par ses pensers comme par ses besoins;
Par la réflexion accroît sa jouissance;
Il connoît sa foiblesse, et voilà sa puissance.
L'être que Dieu fit nu dut inventer les arts:
Il file ses habits, il bâtit des remparts;
Lui seul au vêtement sait unir la parure,
Joint les besoins du luxe à ceux de la nature,
L'exercice au loisir, le loisir aux travaux.
De ses nouveaux besoins sont nés des arts nouveaux;
Mais ces arts bienfaisants que l'instinct fit éclore,
Dans leur obscur berceau sembloient languir encore:
Enfin, avec des sons et des signes divers,
Le langage parut et changea l'univers,
Et de la brute à l'homme agrandit la distance.
Non que des animaux l'imparfaite éloquence (30)
N'ait ses propres accents et ses expressions,
Signes de ses besoins et de ses passions:
Même son ne rend pas leur joie et leur tristesse;
Ils ont leur cri de rage et leur cri de tendresse.
Combien d'accents divers du coq, roi de nos cours,
Expriment les desirs, les haines, les amours!
Tantôt, sollicitant la poule rigoureuse,
Il attendrit l'accent de sa voix langoureuse;

Tantôt, aigre et criard, parle en maître irrité,
Prend le ton caressant de la paternité,
Provoque à haute voix ses émules de gloire ;
Il sonne mon réveil, il chante sa victoire,
Et l'air répète au loin ses éclats triomphants.
    La poule qui partage un ver à ses enfants
N'a pas le même cri que la poule éperdue
Dont l'horrible faucon vient de frapper la vue.
Mais ces accents si sûrs, cette foule de tons,
Qui dit tout par les mots, qui rend tout par les sons ;
Des objets différents distingue la nuance,
Marque ici leur contraste, et là leur ressemblance,
Peint tantôt fortement, tantôt avec douceur,
Les mouvements divers de l'esprit et du cœur,
Calme les passions ou réveille leurs flammes,
Échange nos pensers, fait commercer nos ames,
L'organe humain lui seul sait les articuler :
D'autres s'exprimeront, l'homme seul sait parler.
C'est peu : son art divin fixe le mot qui vole,
Fait vivre la pensée et grave la parole ;
Mille fois reproduite, elle vole en tous lieux :
Au défaut de l'oreille elle instruit par les yeux ;
De là des arts sacrés l'immortel héritage ;
Un âge s'enrichit des pensers d'un autre âge,
Le temps instruit le temps ; médiateurs heureux,
Les signes vont unir tous les peuples entre eux.
Par eux les nations s'entendent, se répondent,
En un trésor commun leurs trésors se confondent :

Ainsi naît la richesse et la variété;
Et tandis que l'instinct, à sa place arrêté,
Des cités du castor, du palais de l'abeille,
Jamais n'a su changer l'uniforme merveille,
L'homme sait varier les chefs-d'œuvre de l'art,
Mettre à profit l'étude et même le hasard;
Sa main saisit du feu la semence féconde;
Le feu dompta le fer, le fer dompta le monde.
L'homme lit dans les cieux, il navigue dans l'air
Il gouverne la foudre, il maîtrise la mer,
Emprisonne les vents, enchaîne la tempête;
Et, roi par la naissance, il l'est par la conquête.
Que dis-je? de lui-même admirable vainqueur,
Ainsi que la nature, il subjugue son cœur.
L'animal, sans vertu gardant son innocence,
N'a point de l'avenir la noble conscience;
L'instinct fait sa bonté, la crainte ses remords;
L'homme seul sent le prix de ses nobles efforts,
Sait choisir ce qu'il hait, éviter ce qu'il aime,
Puiser l'amour d'autrui dans l'amour de lui-même;
Lui seul pour être libre il se donne des lois,
S'abstient par volupté, se captive par choix.
Dieu, cette consolante et terrible pensée,
Il l'apporte en naissant dans son ame tracée;
Il l'appelle au secours de son cœur abattu,
Sait mettre un frein au crime, un prix à la vertu,
Et seul, de l'avenir perçant la nuit profonde,
Pressent, desire, espère, et craint un autre monde.

Mais c'est la mort sur-tout, dont les touchants tableaux
Placent l'homme au-dessus de tous les animaux ;
Là, dans tout l'intérêt de sa dernière scène,
Paroît la dignité de la nature humaine.
Dans leur stupide oubli les animaux mourants
Jettent vers le passé des yeux indifférents ;
Savent-ils s'ils ont eu des enfants, des ancêtres,
S'ils laissent des regrets, s'ils sont chers à leurs maîtres?
Gloire, amour, amitié, tout est fini pour eux :
L'homme seul, plus instruit, est aussi plus heureux.
Pour lui, loin d'une vie en orages féconde,
Quand ce monde finit, commence un autre monde ;
Et du tombeau qui s'ouvre à sa fragilité,
Part le premier rayon de l'immortalité ;
Son ame se ranime, et dans sa conscience
Auprès de la vertu retrouve l'espérance.
De loin il entrevoit le séjour du repos,
De ses parents en pleurs il entend les sanglots ;
Il voit, après sa mort, leur troupe désolée
D'un long rang de douleurs border son mausolée.
Au sortir d'une vie, où de maux et de biens
La fortune inégale a tissu ses liens,
Il reprend fil à fil cette trame si chère
Dont la mort va couper la chaîne passagère ;
Le souvenir lui peint ses travaux, ses succès,
La gloire qu'il obtint, les heureux qu'il a faits.
Ainsi sur les confins de la nuit sépulcrale,
L'affreuse mort, au fond de la coupe fatale,

Laisse encore pour lui quelques gouttes de miel :
Il touche encor la terre en montant vers le ciel.
Sur sa couche de mort, il vit pour sa famille,
Sent tomber sur son cœur les larmes de sa fille,
Prend son plus jeune enfant, qui, sans prévoir son sort,
Essaie encor la vie et joue avec la mort ;
Recommande à l'aîné ses domaines champêtres,
Ses travaux imparfaits, l'honneur de ses ancêtres ;
Laisse à tous en mourant le foible à secourir,
L'innocent à défendre, et le pauvre à nourrir ;
De ses vieux serviteurs récompense le zéle ;
Jouit des pleurs touchants de l'amitié fidéle,
Reçoit son dernier vœu, lui fait son dernier don ;
De ses ennemis même emporte le pardon ;
Et, dans l'embrassement d'une épouse chérie,
Délie et ne rompt pas les doux nœuds de la vie.

NOTES

DU CHANT HUITIÈME.

(*) « L'orgueil et l'ambition des animaux tiennent à leur courage naturel, c'est-à-dire au sentiment qu'ils ont de leur force, de leur agilité, etc. Les grands dédaignent les petits, et semblent mépriser leur audace insultante : on augmente même par l'éducation ce sang-froid, cet *à-propos* de courage; on augmente aussi leur ardeur, on leur donne de l'éducation par l'exemple, car ils sont susceptibles et capables de tout, excepté de raison; en général les animaux peuvent apprendre à faire mille fois tout ce qu'ils ont fait une fois, à faire de suite ce qu'ils ne faisoient que par intervalles, à faire pendant long-temps ce qu'ils ne faisoient que pendant un instant, à faire volontiers ce qu'ils ne faisoient d'abord que par force, à faire par habitude ce qu'ils ont fait une fois par hasard, à faire d'eux-mêmes ce qu'ils voient faire aux autres. L'imitation est de tous les résultats de la machine animale le plus admirable; c'en est le mobile le plus délicat et le plus étendu; c'est ce qui copie de plus près la pensée; et quoique la cause en soit dans les animaux purement matérielle et mécanique, c'est par ses effets qu'ils nous étonnent davantage. Les hommes n'ont jamais plus admiré les singes, que quand ils les ont vus imiter les actions humaines : en effet, il n'est point trop aisé de distinguer certaines copies de certains originaux; il y a si peu de gens d'ailleurs qui voient nettement combien il y a de distance entre faire et contrefaire, que les singes doivent être pour le gros du genre humain des êtres étonnants. humiliants au point qu'on ne peut guère trouver

mauvais qu'on ait donné sans hésiter plus d'esprit au singe, qui contrefait et copie l'homme, qu'à l'homme (si peu rare parmi nous) qui ne fait ni ne copie rien.

« Cependant les singes sont tout au plus des hommes à talents que nous prenons pour des gens d'esprit; quoiqu'ils aient l'art de nous imiter, ils n'en sont pas moins de la nature des bêtes, qui toutes ont plus ou moins le talent de l'imitation. A la vérité, dans presque tous les animaux ce talent est borné à l'espèce même, et ne s'étend point au-delà de l'imitation de leurs semblables; au lieu que le singe, qui n'est pas plus de notre espèce que nous ne sommes de la sienne, ne laisse pas de copier quelques unes de nos actions; mais c'est parcequ'il nous ressemble à quelques égards, c'est parcequ'il est extérieurement à-peu-près conformé comme nous; et cette ressemblance grossière suffit pour qu'il puisse se donner des mouvements, et même des suites de mouvements semblables aux nôtres; pour qu'il puisse en un mot nous imiter grossièrement; en sorte que tous ceux qui ne jugent des choses que par l'extérieur, trouvent ici, comme ailleurs, du dessein, de l'intelligence et de l'esprit, tandis qu'en effet il n'y a que des rapports de figure, de mouvement et d'organisation.

« C'est par les rapports de mouvement que le chien prend les habitudes de son maître; c'est par les rapports de figure que le singe contrefait les gestes humains; c'est par les rapports d'organisation que le serin répète les airs de musique, et que le perroquet imite le signe le moins équivoque de la pensée, la parole, qui met à l'extérieur autant de différence entre l'homme et l'homme, qu'entre l'homme et la bête, puisqu'elle exprime dans les uns la lumière et la supériorité de l'esprit; qu'elle ne laisse apercevoir dans les autres qu'une confusion d'idées obscures ou empruntées, et que dans l'imbécile ou le perroquet elle marque le dernier degré de la stupidité, c'est-à-dire l'impossibilité où ils sont tous deux de produire intérieurement la

pensée, quoiqu'il ne leur manque aucun des organes nécessaires pour la rendre au-dehors.

« Il est aisé de prouver encore mieux que l'imitation n'est qu'un effet mécanique, un résultat purement machinal, dont la perfection dépend de la vivacité avec laquelle le sens intérieur matériel reçoit les impressions des objets, et de la facilité de les rendre au-dehors par la similitude et la souplesse des organes extérieurs. Les gens qui ont les sens exquis, délicats, faciles à ébranler, et les membres obéissants, agiles et flexibles, sont, toutes choses égales d'ailleurs, les meilleurs acteurs, les meilleurs pantomimes, les meilleurs singes : les enfants, sans y songer, prennent les habitudes du corps, empruntent les gestes, imitent les manières de ceux avec qui ils vivent; ils sont aussi très portés à répéter et à contrefaire. La plupart des jeunes gens les plus vifs et les moins pensants, qui ne voient que par les yeux du corps, saisissent cependant merveilleusement le ridicule des figures; toute forme bizarre les affecte, toute représentation les frappe, toute nouveauté les émeut: l'impression en est si forte, qu'ils représentent eux-mêmes; ils racontent avec enthousiasme, ils copient facilement et avec grace; ils ont donc supérieurement le talent de l'imitation, qui suppose l'organisation la plus parfaite, les dispositions du corps les plus heureuses, et auquel rien n'est plus opposé qu'une forte dose de bon sens.

« Ainsi parmi les hommes ce sont ordinairement ceux qui réfléchissent le moins qui ont le plus ce talent de l'imitation; il n'est donc pas surprenant qu'on le trouve dans les animaux, qui ne réfléchissent point du tout; ils doivent même l'avoir à un plus haut degré de perfection, parcequ'ils n'ont rien qui s'y oppose, parcequ'ils n'ont aucun principe par lequel ils puissent avoir la volonté d'être différents les uns des autres. C'est par notre ame que nous différons entre nous; c'est par notre ame que nous sommes nous; c'est d'elle que vient la diversité de nos caractères et

la variété de nos actions; les animaux, au contraire, qui n'ont point d'ame, n'ont point le *moi* qui est le principe de la différence, la cause qui constitue la personne; ils doivent donc, lorsqu'ils se ressemblent par l'organisation, ou qu'ils sont de la même espèce, se copier tous, faire tous les mêmes choses et de la même façon, s'imiter en un mot beaucoup plus parfaitement que les hommes ne peuvent s'imiter les uns les autres; et par conséquent ce talent d'imitation, bien loin de supposer de l'esprit et de la pensée dans les animaux, prouve au contraire qu'ils en sont absolument privés.

« C'est par la même raison que l'éducation des animaux, quoique fort courte, est toujours heureuse; ils apprennent en très peu de temps presque tout ce que savent leurs père et mère, et c'est par l'imitation qu'ils l'apprennent; ils ont donc non seulement l'expérience qu'ils peuvent acquérir par le sentiment, mais ils profitent encore, par le moyen de l'imitation, de l'expérience que les autres ont acquise. »

(1) Sur des ailes de feu l'Amour parcourt le monde,
Il embrase les airs, il brûle au sein de l'onde:
La baleine pour lui bondit au sein des mers, etc.

On retrouve ici quelques traits de Lucrèce, dans cette magnifique *invocation à Vénus*, qui ouvre avec tant de pompe, de majesté et de convenance, le poëme *de la Nature des choses*. C'est à la déesse même que le poëte s'adresse:

Brillante sous tes pas des plus fraîches couleurs,
La terre se revêt du doux éclat des fleurs;
L'océan te sourit, l'air s'anime, s'épure,
Et ton souffle embaumé rajeunit la nature;
Quand les Zéphyrs légers, précurseurs des beaux jours,
De leur fertile haleine éveillent les amours,
L'oiseau mélodieux t'annonce à nos bocages;
La foule des troupeaux, en de verts pâturages,
Bondit, court, et franchit le fleuve impétueux;

Par-tout l'écho redit des chants voluptueux:
Les monstres du désert, des forêts, des montagnes,
Cherchent, en rugissant, leurs farouches compagnes:
L'amour remplit les cieux, fermente au sein des eaux,
Et le monde renaît dans ses hôtes nouveaux.

PONGERVILLE.

(²) Écoutez du pigeon, épris de sa maîtresse,
Le doux roucoulement exprimer sa tendresse;
Il approche, il s'éloigne, etc.

J. J. Rousseau a traité en prose le même sujet, dans une des nombreuses digressions de sa lettre *sur les Spectacles:* il est même évident que le poëte doit ici au prosateur le trait plein de grace et de suavité qui termine ce charmant tableau.

« Dans leurs amours (des animaux), je vois des caprices, des choix, des refus concertés, qui tiennent de bien près à la maxime d'irriter la passion par des obstacles. A l'instant même où j'écris ceci, j'ai sous les yeux un exemple qui le confirme. Deux jeunes pigeons, dans l'heureux temps de leurs premières amours, m'offrent un tableau bien différent de la sotte brutalité que leur prêtent nos prétendus sages. La blanche colombe va suivant pas à pas son bien-aimé, et prend chasse elle-même aussitôt qu'il se retourne; reste-t-il dans l'inaction, de légers coups de bec le réveillent; s'il se retire, on le poursuit; s'il se défend, un petit vol de six pas l'attire encore; l'innocence de la nature ménage les agaceries et la molle résistance, avec un art qu'auroit à peine la plus habile coquette. Non, la folâtre Galatée ne faisoit pas mieux; et Virgile eût pu tirer d'un colombier l'une de ses plus charmantes images. »

(³) On croit voir Galatée en sa ruse ingénue,
Fuyant derrière un saule, et brûlant d'être vue.

Jamais, peut-être, on n'avoit encore aussi heureusement rendu ces deux vers charmants de Virgile (*Égl.* III):

Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.

Le *lasciva puella*, sur-tout, ce mélange si naturel, dans une jeune fille, d'ingénuité et de coquetterie, avoit été l'écueil des traducteurs en vers et en prose. Ce sont de ces traits qu'il est plus facile de sentir que de saisir et de bien exprimer. Delille nous semble avoir eu ce bonheur; et *la ruse ingénue* rend, autant qu'elle peut l'être, la pensée et l'image du poëte latin.

(4) Mais quel heureux amant égale en volupté
Le cygne au cou flexible, au plumage argenté?
Le cygne toujours beau, etc.

« Les graces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux: la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces graces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages; coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis; attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon.....

« A sa noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvements sur l'eau, on doit le reconnoître non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé, et sa poitrine relevée et arrondie semblent en effet figurer la proue du navire fendant l'onde; son large estomac en représente la carène; son corps penché en avant pour cingler se redresse à l'arrière et se relève en poupe; la queue est un vrai gouvernail; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à-la-fois.

« Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne

semble faire parade de tous ses avantages; il a l'air de chercher à recueillir des suffrages, à captiver les regards; et il les captive en effet, soit que, voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près en étalant ses beautés, et développant ses graces par mille mouvements doux, ondulants et suaves. »

B.

(5) Et qu'avoit-il besoin de ce titre emprunté?

Delille avoit déja dit ailleurs (*Jard.*, ch. III):

Le cygne, à qui l'erreur prêta des chants aimables,
Et qui n'a pas besoin du mensonge des fables.

(6) Tandis que le lion que son maître nourrit,
Le respecte toujours, et souvent le chérit.

Tout le monde connoît l'histoire d'Androclès; mais on lit toujours avec plaisir le morceau que nous allons transcrire.

Vous connoissez l'horreur des spectacles affreux
Dont les Romains faisoient le plus doux de leurs jeux.
Ce peuple qui donnoit, par un mépris bizarre,
A tout peuple étranger le titre de barbare,
Ne repaissoit ses yeux que des pleurs des mortels,
Et de sang arrosoit ses théâtres cruels.
Aux tigres, aux lions livrant des misérables,
Il se divertissoit de leurs cris lamentables;
Il exposoit aux ours des esclaves tremblants,
Pour en voir disperser tous les membres sanglants.
Le grave sénateur couroit à ces supplices,
Et la jeune vestale en faisoit ses délices.
Un jour, un criminel entraîné dans ces jeux,
Victime du plaisir d'un peuple furieux,
Par les dents d'un lion tout écumant de rage,
Alloit, par son supplice, augmenter le carnage;
Quand le fier animal, sur le pâle captif
Attachant tout-à-coup un regard attentif,

S'approche, bat ses flancs, témoignage de joie,
Baisse les yeux, se couche, et caresse sa proie.
Tout le cirque étonné fait retentir ses cris;
L'esclave rassuré rappelle ses esprits.
D'un tel événement chacun cherche la cause;
Lui-même à l'empereur en ces mots il l'expose:
« Asservi sous le joug d'un esclavage affreux,
Rebuté des tourments d'un maître rigoureux,
De sa maison funeste enfin je pris la fuite;
Et pour mieux échapper à sa vive poursuite,
Je cherchai des déserts sablonneux et profonds,
Asiles fortunés à mes pas vagabonds.
Prêt à périr de faim dans ces climats sauvages,
Trop heureux d'éviter mon maître et ses outrages,
Dans un antre couché, rêvant à ma douleur,
Je laissois du soleil éteindre la chaleur,
Lorsque dans ma retraite entre un lion terrible;
Je crus ma mort certaine, à cet aspect horrible;
Il poussoit de grands cris dont tout l'antre trembloit:
De sa patte offensée un sang noir ruisseloit;
Il me voit, il s'approche en montrant sa blessure:
Je frémissois d'abord, enfin je me rassure;
Lui-même se taisant pour ne pas m'effrayer,
Me présentoit sa patte, et sembloit me prier;
Je la prends, je l'essuie, et ma main courageuse
En arrache aussitôt l'épine dangereuse.
L'animal fatigué des tourments dont il sort,
Sa patte entre mes mains, se repose et s'endort.
Mais après, s'attachant à mon sort misérable,
Ce lion me devint un ami secourable.
A la chasse toujours courant dès le matin,
Il venoit avec moi partager son butin.
Enfin, las de traîner, sans autre compagnie,
Dans ces sombres déserts une fatale vie,
Je m'enfuis: insensé! je courois au trépas.
Dans ma fuite bientôt, surpris par des soldats,
Mon maître me revoit, et sa prompte justice
D'un esclave échappé prononça le supplice.
Sans doute qu'en ce temps le lion enchaîné,
Comme moi, pour ces jeux ici fut amené:
C'est ce même animal, dont la reconnoissance
De mon service encor me rend la récompense:
C'est lui qui tout-à-coup, sensible à mes bienfaits,

A perdu sa fureur en revoyant mes traits. »
L'empereur admira cette amitié nouvelle;
L'esclave, avec sa grace, eut ce lion fidèle,
Qui, par-tout de son maître accompagnant les pas,
De ses chères forêts oublia les appas;
Et le voyant passer, chacun disoit dans Rome:
Le voilà, ce lion si favorable à l'homme.

(7) Dans la foule étonnée on l'a vu reconnoître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître.

Voilà en peu de mots l'histoire du chien d'Aubry de Montdidier. Cette histoire est trop connue pour que nous l'insérions ici. Le poëte avoit dans la *Pitié* (chant premier) consacré quelques vers à cet intéressant animal, qui, suivant l'expression de Buffon, « sans avoir la lumière de la pensée, a toute la chaleur du sentiment. » Pendant la révolution, le chien n'a pas démenti son caractère. Nous pourrions citer plusieurs traits d'attachement extraordinaire du chien pour son maître; mais, par respect pour l'humanité, peut-être ferons-nous mieux de les passer sous silence. (Voy. les notes de *la Pitié*, XII, 42.)

(8) Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.

Pline l'ancien (*Hist. Nat.*, liv. VIII, ch. 40), rapporte le fait suivant:

« Lorsque, sous le consulat d'Appius Junius et de P. Silius, Titius Sabinus fut mis à mort avec ses esclaves, à cause de son attachement à Néron, fils de Germanicus, on ne put jamais parvenir à chasser de la prison le chien d'un de ces malheureux. L'esclave ayant été traîné aux Gémonies, l'animal demeura auprès du corps, poussant des hurlements lamentables, en présence d'une foule de citoyens. On lui jeta un morceau de pain, qu'il porta à la bouche de son maître; et quand le cadavre eut été précipité dans le Tibre, il s'y élança lui-même, s'efforçant de le soutenir sur l'eau. » (*Traduction de M. Gueroult.*)

(9) Homère l'a chanté; rien ne manque à sa gloire :
Et lorsqu'à son retour le chien d'Ulysse absent
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope, Eumée, Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poëme.

Sous la forme d'un indigent décrépit, courbé sur un bâton, et couvert de honteux lambeaux, Ulysse rentre à Ithaque après vingt ans d'absence. Le berger Eumée, chez lequel il est descendu, ne reconnoît pas son maître; mais ce fidèle serviteur remplit à son égard tous les devoirs de l'hospitalité, et lui sert lui-même de guide. Bientôt ils arrivent au palais de Pénélope.

« Pendant qu'ils s'entretenoient ensemble, un chien, couché non loin d'eux, lève la tête, et dresse les oreilles; c'étoit *Argus*, le chien du vaillant Ulysse. Ce héros l'avoit jadis élevé avec un grand soin; mais il n'en jouit pas long-temps, car il partit bientôt après pour les rivages d'Ilion. Autrefois de jeunes chasseurs le conduisoient à la poursuite des chèvres sauvages, des cerfs et des lièvres; mais, durant l'absence de son maître, il languissoit honteusement sur le vil fumier des mules et des bœufs, entassé devant les portes, jusqu'à ce que les serviteurs d'Ulysse vinssent l'enlever pour fertiliser ses champs; c'est là que repose étendu le malheureux *Argus*, tout couvert d'une vermine qui le ronge. Dès que ce chien aperçoit Ulysse, il agite sa queue et ses oreilles en signe de joie; mais il ne peut se traîner jusqu'aux pieds de son maître, qui laisse, à cette vue, échapper en secret quelques larmes. » *Odyss.* XVII, v. 290 et suiv.

(10) Moi-même, j'ai du mien vanté le caractère.

Voyez l'éloge de Raton, à la fin du chant III de *l'Homme des champs.*

(11) . . . . . Comme les Romains et son grave sénat,
Les rats sont gouvernés par la raison d'état;
Eux-mêmes quelquefois, quand la faim les menace,

Ne pouvant la nourrir, exterminent leur race;
Et la terrible loi de la nécessité,
D'un peuple trop nombreux soulage leur cité.

« Les rats, dit Buffon, se tuent, se mangent entre eux, pour peu que la faim les presse; en sorte que lorsqu'il y a disette à cause du trop grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus foibles, leur ouvrent la tête, et mangent d'abord la cervelle, et ensuite le reste du cadavre; le lendemain la guerre recommence, et dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre; c'est par cette raison qu'il arrive ordinairement qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un temps, ils semblent souvent disparoître tout-à-coup et quelquefois pour longtemps. »

Les anciens avoient deux moyens de se défaire des pauvres et des infortunés, l'infanticide et l'esclavage. L'infanticide étoit autorisé par une loi de Romulus, et confirmé par celle des douze tables.

(12) Dès qu'a sonné l'airain, dès que le fer a lui,
Il s'éveille, il s'anime, et redressant la tête,
Provoque la mêlée, insulte à la tempête;
De ses naseaux brûlants il souffle la terreur;
Il bondit d'alégresse, il frémit de fureur;
On charge; il dit: Allons; se courrouce et s'élance...

Cette description du cheval est imitée d'un passage du livre de Job, ch. XXXIX, v. 22 et suiv.

« Terram ungula fodit, exsultat audacter: in occursum pergit armatis, contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta, et clypeus. Fervens et fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit: Vah! procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ululatum exercitus. »

« Il creuse du pied la terre, il s'élance avec orgueil, il

court au-devant des armes. Intrépide, il se rit de la peur, il affronte le tranchant du glaive. Sur lui le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il entendu la trompette? C'est elle. Il dit: Allons; et de loin il respire le combat, la voix tonnante des chefs, et le fracas des armes. »

(13) Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant, et non pas son rival.

« L'âne n'est point un cheval dégénéré; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce et son rang; son sang est pur, et quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle du cheval. »

Buffon.

(14) Au lion dans les bois, à l'aigle dans son aire,
Qui ne reconnoît pas le même caractère?

Ce rapprochement de l'aigle et du lion n'est pas un simple jeu de l'imagination du poëte; voici en quels termes s'exprime Buffon.

« L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion: la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes: la magnanimité; ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes; ce n'est qu'après avoir été longtemps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même: la tempérance; il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais

sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt; ils se tiennent assez loin les uns des autres pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelants et à-peu-près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cri également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers et difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. »

([15]) Combien la liberté, rebelle ou dépendante,
Ouvre encore à mes vers une source abondante!
En vain, des animaux se proclamant le roi,
L'homme à tout ce qui vit croit imposer la loi;
Des êtres animés dont l'univers abonde,
Peu vivent avec nous: leur foule vagabonde
Cherche dans les forêts ou dans les antres sourds
Un sort indépendant et de libres amours.

« L'empire de l'homme sur les animaux, dit Buffon, est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire; c'est l'empire de l'esprit sur la matière; c'est non seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables; mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout instant l'excellence de son être; car ce n'est pas parcequ'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux, qu'il leur commande: s'il n'étoit que le premier du même ordre, les seconds se réuniroient pour lui disputer l'empire; mais c'est par supériorité de nature que l'homme régne et com-

mande; il pense, et dès-lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

« Cependant, parmi les animaux, les uns paroissent être plus ou moins familiers, plus ou moins sauvages, plus ou moins doux, plus ou moins féroces : que l'on compare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre; l'un paroît être l'ami de l'homme, et l'autre son ennemi : son empire sur les animaux n'est donc pas absolu. Combien d'espéces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entre eux et l'homme l'élément qu'ils habitent! Combien d'autres espéces lui échappent par leur seule petitesse! Et enfin, combien y en a-t-il qui, loin de reconnoître leur souverain, l'attaquent à force ouverte; sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres; de ces serpents, dont la morsure porte le poison et la mort, et de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien, et faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté. »

(16) Le faucon obéit à notre art meurtrier...

La chasse à l'oiseau, l'un des exercices les plus inutiles, est un de ceux où il a fallu de la part de l'homme le plus d'industrie et de patience. Rendre notre esclave, assujétir à nos ordres celui de tous les êtres qui sembloit le plus indépendant de nous, faire revenir au moindre signe l'oiseau qui vole le mieux, et à qui sa force et ses armes donnent tous les moyens de se procurer à chaque instant une subsistance abondante : tel étoit le problème. On y parvient en faisant veiller et jeûner le faucon, en lui couvrant les yeux, et ne lui rendant le jour que lorsqu'on lui montre l'appât, en lui vidant l'estomac pour augmenter sa faim, en lui plongeant la tête dans l'eau quand il est

trop revêche. On peut voir dans les ouvrages de fauconnerie la suite de tous ces procédés; leur succès est tel, qu'un bon fauconnier doit avoir dressé son oiseau en un mois.

C.

(17) Une bourse, d'un fil plus délicat encor,
Renferme de ses œufs le précieux trésor.

Une petite araignée noire, commune dans les jardins, porte ses œufs dans un sac de soie attaché sous son ventre; elle les défend avec courage; et quand on les a détachés, elle s'empresse de les reprendre et de les fixer de nouveau.

C.

(18) Quand l'hymen étonné d'un tigre a fait un père.

L'auteur du poëme de l'*Amour maternel*, l'intéressant Millevoie, si prématurément enlevé au bel art qu'il cultivoit avec tant de succès, a exprimé ce sentiment avec beaucoup de grace et de naturel:

Ce maternel amour, par des charmes secrets
Émeut la brute même au fond de ses forêts.
L'hyène épouvantable et l'affreuse panthère,
Sous leur farouche aspect, cachent un cœur de mère.
Terrible en sa douleur, par de lugubres cris
La lionne au désert redemande ses fils.
Lorsque du doux printemps la présence féconde
Au souffle des zéphyrs ressuscite le monde,
Renonçant à ses jeux, le peuple des oiseaux
Cherche au fond des bosquets les plus sombres rameaux;
Et la mère attentive arrondit et décore
Le nid de ses enfants, qui ne sont pas encore.
Philomèle en nos bois suspend l'hymne d'amour;
En vain elle voit naître et voit mourir le jour:
L'écho ne redit plus sa finale légère,
Et son tendre silence avertit qu'elle est mère.

(19) Lyonnet! des savants le plus parfait modèle,
Ton talent fut sublime et ton art fut humain.

Le traité anatomique de la chenille du bois de saule, par Lyonnet, est à-la-fois le chef-d'œuvre de l'anatomie et de la gravure; mais c'est sur-tout celui de la patience, et il n'y a point de livre plus propre à nous faire admirer la prodigieuse complication des ressorts qui animent des êtres organisés. Cet insecte, dont l'existence est à peine connue du vulgaire, a pour ses mouvements plus de quatre mille muscles, et un nombre peut-être double de rameaux reconnoissables de nerfs pour ses sensations et de trachées pour sa respiration; le tout sans préjudice des viscères propres à digérer et à filer, ainsi que de ses nombreux organes extérieurs; l'imagination s'effraie, quand on songe que le moindre insecte, le moindre ver jouit d'une organisation au moins aussi développée, et que les naturalistes ont déja compté plus de vingt mille espèces de ces petits êtres dont aucun ne ressemble complétement à l'autre.

Lyonnet, qui a mis dix années à faire son livre et à en graver les admirables planches, prend soin d'assurer ses lecteurs qu'il n'a eu qu'un très petit nombre d'individus à faire périr pour ses observations.

C.

(20) Autrefois, dans Carthage, un roi syracusain,
Stipulant en vainqueur les droits du genre humain,
Abolit à jamais ces sanglants sacrifices,
Que de ses dieux cruels exigeoient les caprices.

Gèlon, roi de Syracuse, ayant contraint par ses victoires les Carthaginois à conclure la paix, leur imposa, pour principale condition, de renoncer aux sacrifices humains.

C.

(21) Si je veux remonter au règne végétal,
Je vois entre eux les talcs et leurs lames fibreuses,
L'amiante alongeant ses membranes soyeuses,
Qui, se changeant en fil, donne ce tissu si fin,
Triomphant de la flamme et l'émule du lin.

Bonnet, qui a beaucoup insisté sur les nuances et les rapports par lesquels les êtres naturels sont liés en une sorte de grande chaîne, a présenté les minéraux lamelleux et fibreux, comme ressemblants, à quelques égards, aux corps organisés, et comme formant le chaînon qui unit le règne minéral au règne végétal.

Le *talc* est une pierre composée de feuillets minces et souvent transparents; l'*amiante*, au contraire, se forme de filets flexibles, et quelquefois susceptibles d'être filés. La toile qu'on en fait résiste à la flamme. On la passe au feu pour la blanchir.

C.

(22) La tendre sensitive, aux yeux surpris du sage,
Semble lier entre eux par un plus doux passage
La race qui végète et l'empire animé;
Le polype des eaux, prodige renommé,
Dont tantôt je peignois la tige renaissante,
Parut pour réunir l'animal à la plante.

Indépendamment de la sensitive et du polype, qui, appartenant à la classe des végétaux, se rapprochent par certaines propriétés de celle des animaux, le règne animal nous offre une multitude d'individus, tels que les insectes et les animaux microscopiques, ayant avec les plantes divers traits de ressemblance que ne partagent point les autres animaux.

1° Les organes respiratoires des insectes sont, comme ceux des plantes, répandus sur toute leur surface.

2° Les insectes aspirent, comme les plantes, des fluides aériformes nuisibles aux animaux à poumon. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer les circonstances qui ac-

compagnent la fermentation de la vendange. Le végétal se décompose à l'aide d'une douce chaleur. Ses principes constitutifs, l'hydrogène, le carbone, et l'oxigène, se séparent; le carbone se combine avec une portion de cet oxigène; il se forme du gaz acide carbonique qui va occuper, au-dessus de la matière en fermentation, une place marquée par sa pesanteur spécifique, et bientôt l'on voit un grand nombre d'insectes se précipiter et nager dans ce fluide, dont les autres animaux ne peuvent supporter la présence.

3° Les insectes transpirent, comme les plantes, du gaz oxigène dans certaines circonstances; tandis que les animaux à poumon ne transpirent jamais que des gaz méphitiques. Les insectes peuvent donc servir à montrer la marche graduée de la nature, dans son passage du règne végétal au règne animal.

Ainsi, dans la chaîne immense des êtres matériels dont notre monde physique se compose, chaque anneau est lié à celui qui le précède et à celui qui le suit, par des rapports qui, quoique étrangers à la multitude, n'échappent point à l'œil attentif de l'observateur habile à les saisir.

L.

(23) Les lacs ont leurs oiseaux, la mer a ses serpents.

Les serpents d'eau, ou hydrophides, sont communs dans la mer des Indes; on les reconnoît à leur queue comprimée, et on les rencontre souvent à de très grandes distances des terres. Il ne faut pas les confondre avec ce prétendu serpent de mer qui appartient au genre de l'anguille, et dont la grandeur a été ridiculement exagérée par Pontoppidan et par d'autres écrivains du Nord.

C.

(24) Et ses poissons ailés, et ses poissons rampants.

Des poissons de divers genres, tels que des *trigles*, des

exocets, des *scorpènes*, ont les nageoires pectorales assez étendues pour se soutenir sur elles en l'air pendant quelques moments comme sur des parachutes.

D'autres poissons, tels que les raies, les turbots, etc., manquant de vessie aérienne, ont de la peine à s'élever dans l'eau et restent presque toujours au fond ou même dans la vase.

C.

([25]) Quelques uns, habitants de la terre et de l'onde,
Touchent à deux degrés de l'échelle du monde.

Les phoques, et autres animaux aériens qui passent la plus grande partie de leur vie dans l'eau, ont reçu depuis long-temps le nom d'*amphibies*, comme s'ils jouissoient à volonté de la vie de poissons et de celle de quadrupèdes; mais ils ne respirent point l'eau à la manière des poissons, et ne peuvent y plonger que pendant quelques minutes.

C.

([26]) De l'autruche, trottant sur ses pieds de chameau,
L'aileron emplumé la rejoint à l'oiseau.

L'autruche, le casoar, le touyou, sont de véritables oiseaux conformés en tout comme le reste de leur classe, mais dont l'aile est seulement trop courte pour soutenir leur poids.

C.

([27]) De l'écureuil volant la famille douteuse.

Les polatouches, ou écureuils volants, dont on trouve une espèce en Russie, une autre en Canada, et une troisième, beaucoup plus grande, aux Indes orientales, ont la peau des flancs prolongée entre leurs jambes de devant et celles de derrière, et forment une large surface qui les soutient dans l'air et leur permet de s'élancer très loin d'un arbre à l'autre. C'est là tout leur vol.

C.

([28]) L'oreillard déployant son aile membraneuse...

L'oreillard est une petite chauve-souris de notre pays, ainsi nommée parceque ses oreilles sont aussi grandes que tout son corps.

Les chauve-souris sont de vrais quadrupèdes, à bouche armée de dents et garnie de lèvres, à corps couvert de poils, produisant des petits vivants et les nourrissant du lait de leurs mamelles. Seulement leurs bras et leurs doigts sont excessivement alongés, et une membrane fine, occupant les intervalles des doigts et s'étendant jusqu'aux pieds et aux côtés de la queue, remplit les fonctions de véritables ailes et leur permet de voler presque comme des oiseaux.

C.

([29]) En vain, nous étalant sa forme presque humaine,
Et sa large poitrine, et sa taille hautaine,
Et ses adroites mains, l'homme inculte des bois
Sur nous des animaux revendique les droits.

On a en effet ridiculement exagéré la ressemblance de l'*orang-outang* avec nous; et quoiqu'un écrivain moderne soit allé jusqu'à dire que l'homme est un orang-outang dégénéré, la vérité est que le célèbre orang-outang de Bornéo, le singe qui s'approche le plus de l'homme, n'atteint qu'à trois ou quatre pieds de haut, est incapable de marcher debout sans l'aide d'un bâton, se traîne même à quatre pieds plutôt qu'il n'y marche, et ne jouit de quelque agilité, que lorsqu'il grimpe aux arbres. Sa physionomie rappelle un peu celle du nègre quand on le voit de face; mais de profil la saillie de son museau décèle bien vite la brute. La longueur démesurée de ses bras lui donne un air hideux d'araignée, et quoique ses mouvements aient quelque chose de moins brusque, de moins pétulant que ceux des autres singes, que son naturel soit plus doux, plus aimant, plus docile, il ne paroît pas qu'il soit beaucoup supérieur au chien par son intelligence; mais sa con-

formation donnera toujours à ses actions et à ses gestes une ressemblance avec les nôtres, faite pour frapper le vulgaire.

C.

(30) Non que des animaux l'imparfaite éloquence
N'ait ses propres accents et ses expressions,
Signes de ses besoins et de ses passions.
Même son ne rend pas leur joie et leur tristesse, etc.

Il y a, dans Lucrèce, (liv. V, v. 1062 et suiv.), un passage très remarquable sur le sujet que traite ici Delille, qui en a probablement emprunté l'idée première au peintre éloquent de la nature: il en fait seulement une application différente. Voici le morceau de Lucrèce:

Enfin des animaux la muette éloquence,
Par des sons variés exprime tour-à-tour
Le plaisir, la douleur, la vengeance ou l'amour.
Vers toi cette molosse approche menaçante;
La vois-tu soulever sa lèvre frémissante,
Et, te montrant à nu sa redoutable dent,
A son âpre fureur préluder en grondant?
A-t-elle cette voix, lorsque sa vigilance
Fait retentir des nuits le lugubre silence?
De ses petits, foulés mollement sous ses pas,
Quand sa langue assouplit les membres délicats;
Quand elle les provoque avec de doux murmures,
Leur imprime en jouant d'innocentes morsures;
De l'amour maternel combien le tendre accent
Diffère de ce cri douloureux et perçant
Qu'elle exhale en rongeant le fer qui la captive,
Ou des sons arrachés à sa terreur plaintive,
Lorsque, rampante aux pieds de son maître irrité,
Elle offre au châtiment sa docile fierté.

PONGERVILLE.

APPENDICE

AUX NOTES DU CHANT VI.

ANALISE

CRITIQUE ET RAISONNÉE

DU POËME D'ÉRASME DARWIN,

SUR

LES AMOURS DES PLANTES.

L'on a paru savoir quelque gré à l'éditeur de Delille des rapprochements qu'il a pris soin d'établir entre notre poëte et ceux qui ont eu le mérite de lui fournir l'idée principale, ou quelques traits accessoires des brillants tableaux répandus dans ses ouvrages. Il ne pouvoit que gagner à ces sortes de comparaisons; et soit qu'il emprunte sans scrupule une pensée, une image, des vers même quelquefois aux poëtes nationaux; soit qu'il fasse aux étrangers l'honneur de les associer à son talent et à ses succès, la supériorité de l'exécution, l'habileté de la mise en œuvre, lui assurent constamment le triomphe sur des rivaux, tout étonnés, et bien fiers sans doute, de cette communauté imprévue de gloire et de célébrité.

Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connoître,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.

Boileau ajoutoit plaisamment, et toutefois avec vérité:

Et qui sauroit, sans moi, que Cotin a prêché?

Delille aussi n'auroit-il pas pu dire, *qui sauroit, sans moi*, que le P. FELLON a fait un poëme latin sur *l'aimant*, un autre sur *le café?* Que le docteur TRANTE a traité *Le mariage des Fleurs*, dans la langue, et quelquefois avec l'élégance de Virgile, si je n'avois usé de mon droit, en leur reprenant ce qui m'appartenoit, puisque cela étoit bon? Connoîtroit-on, *sans moi*, *Les Plaisirs de l'Imagination* du docteur Akenside (*), et *Les Amours des Plantes* de Darwin? ainsi donc,

Loin de les décrier, je les ai fait paroître!

On a voulu voir, et l'on a vu, ce que la diversité des climats, des mœurs, et des langues pouvoit apporter de différence dans la manière de voir et de décrire les mêmes objets; d'éprouver et de rendre les mêmes impressions.

Cette différence, déja considérable dans les deux poëmes de *l'Imagination*, devient bien plus sensible encore, si l'on compare le sixième chant des *Trois Règnes*, où Delille a traité avec tant de charme, et une mesure si parfaite, des amours des plantes, avec l'ouvrage anglais.

L'auteur, ÉRASME DARWIN, étoit né le 12 décembre 1731, à Elston, près de Newark, dans le comté de Nottingham, et mourut à Derby, où il s'étoit fixé depuis long-temps, le 18 avril 1802. Poëte, médecin, et botaniste célèbre, il a fait beaucoup de vers, composé un grand nombre d'ouvrages scientifiques, et porté par-tout l'originalité de son caractère et la bizarrerie de son imagination. Mais c'est du poëte uniquement qu'il s'agit ici. Passionné pour la botanique, il consacra son

(*) Voyez, tome IX, page 259, l'analise de son poëme.

talent poétique à chanter la science qu'il aimoit, et qu'il professoit avec une certaine distinction. Dix années lui suffirent à peine pour composer son *Jardin botanique*, divisé en deux poëmes, chacun de quatre chants : *L'Économie de la végétation*, et *Les Amours des Plantes*(*). Ce dernier est le seul qui ait un rapport moins éloigné avec le sujet qui nous occupe. Voici le jugement qu'en porta, lorsque l'élégante traduction de M. Deleuze(**) le fit connoître en France, un critique d'un goût fin et judicieux, M. Michaud, de l'académie française.

« Le système sexuel de Linné a servi de base à ce poëme. Ce système, développé dans nos écoles, étoit susceptible d'être embelli par des fictions brillantes; l'idée en est très poétique; et les anciens, sans connoître la nature comme nous, sembloient déja avoir pressenti cette découverte ingénieuse; mais ils avoient su s'arrêter aux limites fixées par le goût et la raison. Daphné changée en laurier, Clytie en tournesol, Thisbé en mûrier, présentent une fiction très heureuse : ces fictions ne passent point les bornes de la vraisemblance poétique; et elles ont de plus l'avantage de donner aux tableaux de la nature des couleurs plus touchantes et plus animées. A l'aspect d'une plante que l'imagination des poëtes représente comme ayant été autre-

(*) C'est ainsi que l'on retrouve également deux parties bien distinctes dans le poëme de Delille : *Les quatre Eléments*, et *Les trois Règnes*. Mais il en résulte, sur *la nature des choses*, l'ouvrage en vers le plus complet et le plus curieux qui ait été conçu dans aucune langue, depuis Lucrèce.

(**) Le traducteur italien, Gioranni Gherardini, médecin de Milan, et le professeur Rasori, son ami, ont fort maltraité M. Deleuze : la froide et verbeuse paraphrase du poëte italien fournissoit au traducteur français une réponse aussi facile que victorieuse.

fois un amant, une sœur, un frère malheureux, nous sommes plus portés à lui prêter les sentiments qui nous animent, et nous nous y intéressons davantage. Cette méthode étoit trop sage pour le poëte Darwin, qui a dédaigné les exemples des anciens, et qui a voulu nous donner une nature de sa création. Ovide, qu'il appelle avec raison le plus grand magicien de la cour d'Auguste, avoit métamorphosé les hommes en plantes; le poëte anglais métamorphose, au contraire, les plantes en hommes. D'après les anciens, l'ame de Daphné, de Clytie, de Pyrame, dormoit, pour ainsi dire, ensevelie dans un arbre ou dans une fleur. Darwin fait sortir ces illustres morts de leurs poétiques cercueils; il les ranime, il les ressuscite tous; il peuple les champs et les bois de leurs ombres : dans son poëme, les filles du Zéphire ne sont plus que des revenants, et ses tableaux sont une véritable *fantasmagorie.*

« Non seulement il donne des sentiments aux plantes, mais il leur donne un visage et des formes humaines; il leur prête toutes les passions et tous les usages des peuples civilisés; il donne aux fleurs les caprices et les ridicules de nos petites maîtresses; il donne par-tout un masque aux arbres des forêts; il met par-tout du rouge à la nature; ce qui fait entièrement perdre de vue le spectacle des champs et des bois, ce qui fait croire à chaque page que le poëte a voulu peindre les hommes, et qu'il a pris ses personnages à Tivoli ou dans un bal de l'Opéra. Nous allons citer au hasard quelques exemples de ses métamorphoses. Le poëte Darwin veut-il parler de la rose? « La *pensive Alcée,* dit-il, « *est consumée de vains desirs: semblable à la malheureuse* « *Héloïse, elle aime et gémit.* » On ne sait pas trop ce que cette belle phrase veut dire; mais on apprend dans les notes que les fleurs doubles qui font l'admiration des fleuristes, sont regardées par les botanistes, comme des productions monstrueuses. Dans ces sortes de fleurs, toutes les étamines

sont changées en pétales, et elles sont stériles : telle est la *pensive Alcée*, autrement dite *la belle rose trémière*. Cette note ne nous explique pas bien clairement pourquoi la rose ressemble à Héloïse; le poëte auroit dû au moins nous dire quel est l'Abeilard de ce joli monstre végétal.

« Passons à une autre : « La tête nonchalamment ap-« puyée sur son bras, Papavera repose dans une mélanco-« lique apathie; les songes fugitifs et les visions scintillantes « de l'imagination se montrent sous mille formes, passent « légèrement au-dessus de sa tête, avec le brillant et la rapi-« dité des éclairs : fixés par enchantement sur la pelouse « veloutée qui l'entoure, des jeunes gens sensibles et des « beautés touchantes soupirent avec douceur, fléchissent « humblement les genoux, et la regardent d'un œil sup-« pliant. » Vous me demandez, mon cher lecteur, quel est ce *Papavera*, qui se présente avec tant d'éclat, et qui semble être quelque sorcier ou quelque fée de l'empire végétal. Je vais vous satisfaire; mais donnez-moi le temps de recourir aux notes; car on ne comprend rien au poëme, qu'en lisant les commentaires. Ce poëte Darwin ressemble presque aux ventriloques; on les voit, on est auprès d'eux dans un salon; et, lorsqu'on veut les entendre, on est obligé de prêter l'oreille à la porte ou à la cheminée : or, j'apprends dans les notes que *Papavera*, entouré *de jeunes gens sensibles* et de *beautés touchantes*, est tout bonnement le pavot des jardins.

« Deux sœurs aimables, les belles Avena, conduisent « leurs troupeaux dans les plaines qui bordent la *Twed*. « Elles se promènent d'un pied léger le long de la rive « sinueuse; et, mêlant leur voix argentine au son du cha-« lumeau champêtre, elles éveillent les échos par des chants « qu'Amour inspire, et dont la mélodie est analogue à leurs « chastes desirs. » Je vais chercher un sens à cet amphigouri dans les notes; et là je lis, que les graminées, telles que l'avoine, ont pour tiges des chalumeaux entrecoupés par

des nœuds, et que les feuilles sont un excellent fourrage. J'ai été d'abord étonné de voir cet appareil poétique déployé pour l'avoine, qui peut être, il est vrai, un excellent fourrage, mais qui avoit été jusqu'ici oubliée, même par les poëtes allemands, qui ont coutume de parler de tout dans leurs descriptions. Mon étonnement a cessé, quand j'ai vu que Darwin embouchoit aussi la trompette pour le chardon, pour la belle *Dipsaca*, qui se retire d'un *pas languissant* dans le fond des vallées, et qui implore la rosée *d'une voix affoiblie. Quatre jeunes Sylvains*, touchés de ses plaintes, lui présentent une eau pure dans *des vases de cristal; heureuse et pénétrée de reconnoissance* en recevant ce trésor *de leurs mains*, elle mouille avec grace, *ses lèvres de corail*, dans la liqueur bienfaisante, qui ranime sa force et ses attraits.

« Le lecteur n'aura pas sans doute manqué d'observer ici que Darwin met l'avoine et le chardon beaucoup au-dessus de la rose, dont il ne dit qu'un mot. On sait que ce poëte étoit en Angleterre un partisan fougueux de l'égalité; il est très possible qu'il eût l'intention de détrôner la reine des jardins, et de faire une révolution dans l'empire végétal. Le chardon, dans le poëme de Darwin, a pris la place de la rose, du lis, du laurier, comme nous avons vu parmi nous, à certaines époques, le vice et l'ignorance usurper la place de la vertu et du talent. En faveur de la nouveauté, on passeroit peut-être au poëte cette petite révolution, si on pouvoit comprendre au moins quelques passages de son livre; mais presque tout y est inintelligible pour les lecteurs vulgaires, et même pour les botanistes. Je n'ai cité que quelques exemples, et j'aurois pu en citer mille.

« *Les Amours des Plantes* me rappellent le calendrier de Fabre-d'Églantine, où l'on avoit mis des légumes à la place des saints. Tel homme qui s'appeloit *Pierre* ou *Joseph*, prenoit le nom du *chou* ou du *navet*. Darwin a mis dans son poëme les hommes à la place des légumes.

« *Les Amours des Plantes* ont eu trois éditions en Angleterre; j'en suis effrayé pour le goût et même pour la raison; il est à craindre qu'on ne s'en tienne pas là. Vous verrez qu'on finira par trouver dans les plantes les *Caractères* de *Théophraste* et de *la Bruyère:* les fleurs auront leurs *Avares*, leurs *Misanthropes*, leur *Philinte*, leurs *Femmes savantes*, leurs *Précieuses ridicules;* déja elles se passionnent, elles se parlent, elles finiront par s'écrire; et nous verrons des romans en forme de lettres, où nous aurons à nous attendrir sur les malheurs de la *pervenche* ou de la *marjolaine*. Les arbres des forêts deviendront des personnages importants; les bois auront leurs Athénées et leurs sociétés savantes; la poésie nous y présentera des mathématiciens, des idéologues, et, qui pis est, des philosophes. Je ne sais quel fou a dit, dans le siècle dernier, que chaque animal avoit à son tour le sceptre de la nature; le dix-neuvième siècle ira beaucoup plus loin, il associera les plantes à l'empire de l'homme.

Chaque espéce, à son tour, a régné sur la terre,
Et le régne des choux est à la fin venu.

« Ces réflexions peuvent faire rire, mais elles ont cependant un côté sérieux. J'ai remarqué qu'on avoit beaucoup de penchant à adopter les systèmes les plus bizarres; et plus d'un philosophe qui refuse une ame au roi de la nature, paroît fort disposé à en donner une aux animaux et aux êtres les plus matériels. L'idée du sexe des plantes n'est pas nouvelle; on n'en a jamais tant parlé qu'aujourd'hui, et l'on peut en deviner la raison. Beaucoup de gens s'extasient sans cesse sur les sentiments qui unissent les plantes; ils en parlent très sérieusement, et non point comme les peintres et les poëtes. Où veulent-ils nous conduire? A nous faire croire que la matière pense, qu'elle sent, et que l'homme qui pense et qui sent, n'est aussi que matière. Ils ne croient point à la poésie, quand elle chante les louanges

de Dieu; mais ils sont toujours prêts à croire aux fictions les plus absurdes, quand elles viennent à l'appui de leur système plus absurde encore. »

La sentence est sévère; elle n'est que juste cependant, appliquée à l'ouvrage, quant au fond, et abstraction faite du prestige que lui prêtent l'éclat d'un style plein de force, de vie, et de chaleur; une imagination brillante, une versification constamment harmonieuse. Mais une traduction en prose, quellesque soient d'ailleurs son élégance et sa fidélité, ne peut que faire soupçonner un genre de mérite, qui tient essentiellement au génie particulier de la langue et de l'auteur que l'on traduit: elle ne peut se flatter de saisir, elle ne doit essayer de rendre que ces grands tableaux dont l'effet est toujours sûr, parcequ'il dépend moins du coloris de l'artiste, que du sujet en lui-même et du dessin général de l'ouvrage. Le poëme de Darwin offre quelques morceaux de ce genre: il en est un entre autres qui n'a point échappé à l'imitation de Delille, et dont il a tiré un merveilleux parti: c'est l'épouvantable catastrophe de l'armée de Cambyse, ensevelie dans une mer de sable (Voyez le chant II des *Trois Règnes*, page 76). Le poëte anglais a placé cet épisode dans le second chant de son *Économie de la végétation*. Delille, plus judicieux, a bien plus convenablement rattaché cette description à la peinture des orageuses révolutions de l'air. Mais rapprochons les deux morceaux: c'est préparer un nouveau triomphe au poëte français.

« Quand la sévère justice du ciel s'arme pour punir de grands attentats, et frappe sur leur trône couvert de pourpre les tyrans sanguinaires, Gnomes, terribles génies, vous

étendez vos bras innombrables, et vous appelez la vengeance sur la tête du criminel.

« Ainsi, lorsque Cambyse conduisoit ses légions barbares des rochers de la Perse aux rivages consternés de l'Égypte, profanoit les temples augustes et les bois sacrés, et, dans l'ivresse de sa fureur, teignoit le Nil de sang, arboroit ses drapeaux orgueilleux sur les murs de Thèbes, et faisoit entrer la destruction par ses cent portes, son armée marchoit divisée en formidables bataillons, et la terre obscurcie disparoissoit sous leurs nombreux essaims, qui s'étendoient depuis Memphis jusqu'aux plaines de l'aride Éthiopie, et jusqu'aux sables d'Ammon. Tandis qu'ils avancent lentement, les temples indignés s'ébranlent, et font entendre sous leurs voûtes de sourdes imprécations; les sombres bois de cyprès épaississent leurs ténèbres; des spectres hideux soulèvent leurs tombes; des murmures prophétiques s'échappent de la bouche du sphinx; la lyre de Memnon pousse des sons lugubres; des voix gémissantes sortent des pyramides, et les ombres de leurs cônes alongés paroissent plus effrayantes. Cependant les Perses marquent leur passage par des ruines : l'impiété guide leurs escadrons, et la rapine marche à leur suite.

« Gnomes, pendant qu'ils s'avancent, vous cachez les fruits amoncelés, les épis nourrissants, et les racines salutaires : vous dispersez les oiseaux voyageurs qui passent sur leurs têtes : vous retenez dans les entrailles de la terre les insectes ailés : vous défendez à la nuit de rafraîchir le sable par sa rosée, et de vos mains vengeresses vous détournez les sources taries. Déja plane sur le camp l'affreuse Famine; elle appelle toute sa race par ses hurlements, et agite ses cent bouches béantes; de ses ailes étendues elle couvre un espace de dix lieues, et dérobe presque la lumière du ciel : sur sa tête elle porte l'horrible Discorde, et entre ses ailes le Meurtre à la stature gigantesque : de sa chevelure épaisse, de ses plumes hérissées, tombent con-

fondus des torrents de larmes et de sang; elle se balance dans les airs, alonge son cou immense, roule ses yeux étincelants, déploie ses serres de dragon, et moissonne, à chaque instant, de ses griffes d'airain, les troupes décimées.

« Bientôt un vent impétueux siffle sur leurs têtes : le désert mouvant s'enfle et s'agite. Colorées par les feux pourprés du soleil, de vastes colonnes de poussière s'élèvent, se heurtent dans les airs, couvrent la plaine d'arcs rougeâtres, et de nombreux tourbillons rasent la terre.

« En vain les Perses abaissent leurs armes éclatantes, et fléchissent leurs genoux devant les dieux courroucés; en vain ils tournent en cercle, se forment en carré, opposent tantôt le front, tantôt le dos à la tempête; percent le ciel de cris lamentables, serrent leurs lèvres desséchées, et ferment leurs yeux rouges de sang. Gnomes, vous dispersez dans les airs vos innombrables légions, vous volez sur l'aile de la tempête, et vous versez une pluie de cailloux. Le torrent furieux se précipite sans obstacle; les nuages suivent les nuages, et les montagnes pressent les montagnes: le désert tout entier s'ébranle, fond sur leurs têtes, ensevelit leurs membres, qui se débattent vainement: le guerrier monte sur le guerrier, les chameaux renversent les chameaux, les armées heurtent les armées, et les nations marchent sur les nations. Des monceaux de sable tombent en tournoyant, et un vaste océan de poussière couvre la plaine. Enfin la tempête s'apaise; la Nuit incline son front d'ébène vers la terre, pour entendre les gémissements douloureux qui s'élèvent de son sein : la nature frémit d'horreur; cette masse vivante s'agite encore quelques instants avec un effort convulsif..... et tout est tranquille. »

Ce dernier trait est sublime: cette effrayante tranquillité, ce silence de mort, qui succèdent tout-à-coup

au désordre de la nature, à l'agitation tumultueuse d'une armée entière, ne pouvoient être rendus avec une concision plus énergique, et à-la-fois plus éloquente. C'est le cas où un seul mot peut faire une image... et quelle image! Delille, il faut l'avouer, l'affoiblit en voulant l'étendre: mais dans tout le reste du tableau quelle vigueur de pinceau, quel accord harmonieux du sujet et des couleurs! C'est peindre, que de décrire ainsi; c'est se montrer poëte et créateur, que de traduire ainsi les idées et la poésie d'un autre.

Ces touches mâles et vigoureuses, ces traits fortement coloriés, ne sont pas les seuls avantages qui distinguent le talent de Darwin: il y a quelquefois de la grace, de l'abandon, de la sensibilité même dans ses tableaux. On trouve de tout cela dans l'épisode d'*Élisa*, que je vais offrir au lecteur.

« Élisa avoit gravi la hauteur couronnée des forêts qui domine les champs de Menden, pour être spectatrice du combat. Elle cherchoit d'un œil hardi, dans la sanglante mêlée, celui qui lui étoit plus cher qu'elle-même. De colline en colline, elle suivoit les rapides mouvements de l'armée, et apercevoit ou croyoit apercevoir la bannière de son époux. Elle tenoit par la main son jeune fils qui, charmé du bruit lointain des armes, couroit d'un pas agile: une fille encore à la mamelle, enveloppée dans son voile, reposoit en paix sur son bras, au milieu des alarmes de la guerre. Dans les yeux d'Élisa brilloient les nobles flammes de l'honneur, et les vœux inquiets de l'amour faisoient palpiter son sein.

« L'intrépide beauté s'avançoit toujours plus près: elle découvroit, au milieu d'une épaisse fumée, le panache flottant; elle voyoit sur le casque, près des brillantes étoiles d'or, les chiffres d'amour mystérieux que ses mains avoient

entrelacés. Elle entend un cri triomphant: « Ils fuient, ils « fuient! Grand Dieu! s'écrie-t-elle, il est sauvé; la victoire « est à nous. »

« Soudain une balle traverse les airs en sifflant : sans doute quelque furie l'avoit lancée, et un démon la poussoit: elle entr'ouvre les tresses ondoyantes qui ornent la tête d'Élisa, et pénètre dans son cou d'albâtre: un ruisseau de sang jaillit de ses veines, teint sa robe éblouissante, et rougit son beau sein.

« Hélas! s'écrie-t-elle en tombant sur la terre, et en « couvrant de baisers ses chers enfants, sans songer à sa « blessure, ô mon cœur, ne cesse pas encore de palpiter! « Attends, ô ma vie fugitive, attends, pour m'abandonner, « le retour de mon époux. J'entends au loin les affreux « hurlements des loups, et les cris du vautour affamé. « L'ange de la pitié se détourne des sentiers de la guerre. « O vous, chiens dévorants, épargnez leur âge débile! sur « moi, sur moi seule épuisez toute votre rage. » De ses bras languissants elle caresse encore une fois ses enfants, et en poussant un dernier soupir, les couvre de ses vêtements teints de sang.

« L'impatient guerrier, avec l'effroi dans le cœur et toute l'ardeur de l'amour dans les yeux, vole d'une tente à l'autre, il fait retentir dans le camp le nom d'Élisa; les échos répètent le nom d'Élisa sous les toiles mobiles: il marche dans les ténèbres à pas précipités, à travers des monceaux de cadavres, les morts et les mourants; il parcourt la plaine et s'enfonce dans l'épaisse forêt. Ciel! Élisa sans vie, baignée dans son sang!

« Mais son fils attentif a reconnu une voix chérie : il accourt les bras ouverts et les yeux brillants de joie : « Parle bas, s'écrie-t-il, en étendant ses foibles mains, Élisa « dort sur le frais gazon; ma pauvre sœur presse en pleu- « rant de ses doigts rougis et de ses lèvres avides le sein « tari. Hélas ! nous mourons tous deux de froid et de

« faim. Pourquoi pleures-tu? ma mère va bientôt se ré-
« veiller.

« Elle ne se réveillera plus, » répond le guerrier désespéré : il lève les yeux au ciel, frappe ses mains et soupire : étendu sur la terre, il s'abandonne un moment à ses douloureux transports, et couvre d'ardents baisers les lèvres inanimées de son amante. Soudain il se relève avec un mouvement convulsif, et toute la tendresse paternelle ranime son sein. « Grand Dieu! s'écrie-t-il, pardonne mes « vœux sacrilèges. Voici des nœuds qui m'attachent en« core à la terre, et c'est pour eux que je souhaite de vivre. » Il enveloppe dans son manteau ses enfants malheureux, et les presse, en gémissant, sur son cœur déchiré. »

Il est fâcheux que ce touchant épisode n'arrive là que pour faire allusion à la reproduction de certaines plantes bulbeuses (les *orchis* par exemple), dans lesquelles une bulbe nouvelle se forme tous les ans à côté et aux dépens de la précédente. Voici sous quelles couleurs ce phénomène végétal se présente à l'imagination de notre poëte :

« Fraîche et brillante comme l'aurore, la modeste orchis serre son enfant dans ses bras, et le couvre de caresses. Toute entière à l'amour maternel, elle oublie le soin de sa propre vie, pour conserver celle de cet enfant chéri. »

Il y a loin de là, comme on voit, à l'épisode que l'on vient de lire ; mais voici comment l'auteur y passe :

« Telle une biche qui paissoit dans la prairie, se sentant percée par la flèche du chasseur, ne songe qu'au péril du faon léger qui bondissoit à ses côtés. Elle voit la terre teinte du sang qui coule de sa blessure, et frémit de crainte qu'on ne suive ses traces. Elle s'élance dans le bois, en s'enfonçant

sous les ombrages les plus épais, pour se dérober à la clarté du jour; elle se couche sur son aimable nourrisson, le caresse, l'arrose de ses larmes, et regrette pour lui seul la perte de sa vie. »

« Ainsi, placée sur le sommet d'une colline, Élisa, etc.

Ainsi l'orchis est d'abord comparée à la biche, puis la biche à Élisa; et voilà comme Darwin élève successivement la plante au rang de l'animal, dont il lui prête l'instinct; et bientôt après à la dignité de l'homme même. Il seroit difficile de porter plus loin l'abus de l'esprit et du talent. Ce n'est point anoblir son sujet, c'est le dégrader en quelque sorte, que de chercher à le relever ainsi aux dépens du bon sens et de la raison. Mais telle est la manière de ce poëte; et ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle est constamment la même. Quiconque a vu l'un de ses tableaux, les connoît tous; et ce retour monotone des mêmes images, des mêmes formules dans l'expression; cette énigme perpétuelle dont il faut chercher le mot dans une note scientifique, qui souvent auroit besoin elle-même d'une explication, font de la lecture de ce singulier ouvrage une fatigue, au lieu d'un délassement; un tourment, et non pas un plaisir.

Il est une plante (la *cyclame*) dont le pedoncule, qui porte le fruit, se roule en spirale, descend vers la terre, et s'y implante. Voilà ce que nous disent les botanistes : voici ce que nous apprend Darwin.

« L'aimable Cyclaméne, les yeux mouillés de pleurs, couvre de baisers son fils expirant, et recueille ses derniers soupirs; puis se courbant vers la terre, et creusant une fosse de ses mains pieuses, elle l'ensevelit à ses pieds dans

le sable. « Nourrisson chéri, desséché dans tes plus tendres « heures, repose, s'écrie-t-elle, et renais un jour comme « une belle fleur. »

Qu'une plante s'incline vers la terre, qu'elle verse même des larmes, passe encore; cela peut s'expliquer par des effets naturels et sensibles; mais qu'elle creuse la terre de *ses mains pieuses*, qu'elle *ensevelisse son fils*, et lui adresse sur-tout le discours d'une mère, voilà, selon moi, le comble du ridicule. Darwin n'eût pas mieux réussi, quand il se fût chargé de parodier le genre descriptif, pour le décréditer à jamais. Au surplus, on le lui a bien rendu, dans l'ingénieuse plaisanterie des *Amours des Triangles*.

A quoi donc est-il redevable du rang distingué que lui accordent certains critiques sur le Parnasse britannique? A l'originalité même de l'idée fondamentale, à la teinte sombre et vigoureuse de plusieurs tableaux, au mérite des détails, toujours relevés par celui du style. C'est sur-tout dans les morceaux qui exigent de la force et de l'énergie, que le talent du poëte se montre avec le plus d'avantage. Nous en avons vu un exemple dans l'épisode de Cambyse : nous allons en retrouver un autre dans la description du terrible *bohon-upas*, ou *arbre à poison*, qui croît dans l'île de Java.

« Les côtes verdoyantes de l'île de Java sont entourées de palmiers, dont les tiges majestueuses se réfléchissent dans des mers de cristal : dans l'intérieur s'étend une plaine spacieuse. Là, du milieu des rochers élevés, sortent en abondance des sources limpides. Un été continuel y règne; mais les zéphirs tempèrent la chaleur, et des pluies fécondes rafraîchissent la terre. Hélas! c'est en vain... Le giroflier ne

parfume point les vents; les arbres n'étendent point leur ombrage sur les vallées; des guirlandes de fleurs ne bordent point le cours des ruisseaux; le gazon ne se déploie point en tapis de verdure; la mousse et le lichen même ne couvrent point de leurs couleurs variées la nudité des rochers : nulles traces de retour imprimées sur le sable n'invitent de nouveaux voyageurs à visiter ces lieux; nul poisson ne descend dans les eaux dépeuplées; nul oiseau ne revient au travers des airs: les insectes mêmes, et les animaux qui se creusent des galeries dans le sein de la terre, n'ont jamais pu rétrograder s'ils ont osé pénétrer vers le fond de la solitude.

« Au centre de ce séjour de désolation s'éléve le cruel Upas, l'hydre du régne végétal. Soutenu par des racines, qui, rampant sous le sol infecté, donnent naissance à une multitude de serpents, ce monstre écailleux porte de tous côtés ses bras terribles; il éléve, à des distances de plusieurs lieues, ses têtes venimeuses, qui tantôt s'écartent, et tantôt réunies et entrelassées, se dressent dans les nues, et sifflent au milieu de l'orage. Lorsque, séparant ses dents aiguës, il ouvre sa gueule menaçante, et darde ses langues rapides, son souffle empesté remplit l'espace d'un poison mortel : le lion audacieux, qui passoit près de ses pieds, périt à l'instant; et l'aigle orgueilleux, qui traversoit les airs, tombe sans mouvement et sans vie. Qu'une armée de soldats se présente à sa vue, leur courage est inutile; ils expirent, et l'on aperçoit de loin leurs squelettes desséchés qui blanchissent la plaine.

« Deux démons nés de lui sont enchaînés à ses côtés : ils font entendre des sifflements plus foibles, et s'essaient à des hurlements aigus. Ils se balancent sur leurs ailes chauves, et saisissant les insectes que le vent leur apporte, ils les percent de leurs aiguillons.

« Ainsi le Temps, promenant sa faux d'un bras vigoureux, renverse les empires et les monuments des arts : tan-

dis que les Heures enfantines, avec des ciseaux déliés, coupent les fleurs naissantes du plaisir. »

Je pourrois citer encore le *Cauchemar*, dont la description a fourni au pinceau de Fuséli un tableau que le burin d'Holloway a reproduit avec succès : la redoutable Circea (la *circée*), et la pythienne Laura (le *laurier-cerise*), où l'emploi et les effets de ces deux plantes amènent à leur suite les enchantements de Circé, les opérations magiques, et tous les crimes de Médée; mais je m'arrêterai de préférence à la séduisante Vitis (la *vigne*), qui adresse à la jeunesse cette douce et pressante invitation :

« Buvez à longs traits, jeunesse aimable, s'écrie la séduisante Vitis. Ses yeux appesantis sont humides de larmes de plaisir; sa tête est couronnée de feuilles verdoyantes et de grappes de pourpre; un thyrse élevé soutient sa marche chancelante. Buvez à longs traits, répète-t-elle en élevant son verre écumant: buvez, et négligez tout autre soin. Son doux sourire, ses chansons gaies, ses accents persuasifs, engagent à sa suite cinq crédules bergers: elle leur prodigue les délices; mais un cortége effrayant vient troubler cette scène de mollesse. La maligne Chimie se glisse au milieu du festin, et mêle du poison dans les coupes de nectar; la Goutte se traîne à sa suite, appuyée sur un bâton noueux; l'Hydropisie haletante s'avance sans être aperçue; la Lèpre hideuse paroît enveloppée d'une robe blanche, et la Frénésie silencieuse s'élance, en mordant ses chaînes, et faisant d'horribles contorsions.

« La nature punit tôt ou tard celui qui voulut chercher hors d'elle des jouissances enivrantes.

« Prométhée ose dérober sur le trône éblouissant de Jupiter un rayon du feu céleste qui l'environne; il cache ce

trésor dans son sein, et le porte sur la terre pour animer son homme d'argile; mais pour venger Jupiter irrité, Vulcain enchaîne l'audacieux sur le sommet glacé du Caucase, et charge de son supplice un vautour affamé, qu'il appelle au-dessus de sa tête. Tandis que le malheureux pousse des hurlements, tord ses membres, et fait de vains efforts pour rompre ses chaînes, l'oiseau vorace fond sur lui, le déchire, s'enfonce dans sa poitrine, et dévore son cœur sans cesse renaissant. »

Il y a du moins de la justesse dans cette dernière allégorie; et Prométhée, déchiré par un vautour, en punition de son audace, présente une allusion fidèle et morale à-la-fois aux funestes effets des liqueurs fortes, quand leur usage modéré dégénère en abus préjudiciable. Delille se permet quelquefois de ces petites excursions dans le domaine de la fable ou de l'histoire; de ces rapprochements imprévus, et par-là même d'autant plus frappants, entre un effet purement physique et une idée morale: il y en a des exemples dans *Les Jardins*, dans *L'Homme des Champs*, et dans *Les trois Règnes;* mais il avoit trop de goût et de jugement pour faire un poëme entier sur une allusion perpétuelle, pour parer son sujet d'autres ornements que ceux qu'il appelle et comporte naturellement. Aussi est-il resté, même en Angleterre, où la plupart de ses poëmes ont été traduits et souvent réimprimés, au premier rang des poëtes descriptifs, rang honorable que *Les trois Règnes* lui ont confirmé pour toujours.

L'ouvrage n'avoit point encore paru, et déja un critique célèbre(*), dont les éloges ne sont pas suspects

(*) Chénier, *Tableau de la littérature française*, chap. VIII, pag. 289.

de flatterie, car on sait qu'il n'aimoit pas Delille, l'annonçoit en ces termes : « Les trois régnes de la nature sont actuellement l'objet des travaux d'un poëte, et l'on peut compter sur un bel ouvrage ; car le sujet est admirable, et le poëte est M. Delille. » L'ouvrage paroît, et le même critique s'empresse d'y reconnoître : « Plusieurs morceaux de maître : la charmante description du colibri, par exemple ; et dans une manière plus large, les descriptions du chien, du cheval, de l'âne, de cet humble et laborieux serviteur, dont le nom ne fut pas dédaigné par la muse héroïque du chantre d'Achille. Mais l'auteur ne décrit pas seulement ; il est peintre, car il est poëte. Il sait rendre les grands effets de la nature ; l'éruption d'un volcan, les désastres causés par un hiver rigoureux, les ravages d'une contagion. Après avoir peint un ouragan, voyez avec quel art il rattache à cette peinture effrayante un épisode qui la fait valoir encore, la destruction de l'armée de Cambyse. Observez comme, à l'occasion de l'aurore boréale, il interpréte un phénoméne par une fiction ingénieuse (*), dans le vrai goût de l'antiquité. Nous négligeons un épisode de Thomson(**), que M. Delille a traduit comme il sait traduire. Mais qui pourroit oublier un autre épisode aussi noble que touchant, celui des mines de Florence (ch. V), où deux chefs de partis contraires sont réunis, réconciliés, et désabusés de l'ambition par l'infortune ? Voilà des narrations animées, des tableaux vivants : là M. Delille est tout entier. »

Tel est l'hommage solennel que le rapporteur de

(*) Il est juste de rendre cette fiction, très ingénieuse en effet, au P. Noceti, auteur du poëme latin *Aurora Borealis*.

(**) Celui de *Céladon et Musidore*, au chant III.

l'Institut crut devoir rendre authentiquement, en présence des juges du concours aux prix décennaux (V. la Notice, t. I, p. xlix): « à ce talent inépuisable qui, bravant la délicatesse outrée de notre langue poétique, a su vaincre ses dédains, et la dompter pour l'enrichir; à qui nous devons huit poëmes; qui fut célèbre dès son début; qui écrit (Delille vivoit encore à cette époque, 1810.) depuis quarante ans, mais qui n'a fatigué que l'envie, et dont le nom restera fameux. » (*Ibid.*, 292.)

FIN DU TOME II DES TROIS RÉGNES.

ERRATUM.

Chant VII, page 149, vers 20 : *reptils criards ;* lisez, *reptiles criards.*

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES TROIS RÈGNES.

FIN DE LA TABLE.



